

LA REVUE MODERNE



Greuze

LITTERATURE, POLITIQUE, ARTS

PRIX : 25 SOUS

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO



Fournisseurs
brevetés de S. M. le
Roi George V



UNE parfaite réunion de l'é-
légance de forme et de l'uti-
lité pratique a été réalisée dans
cette séduisante

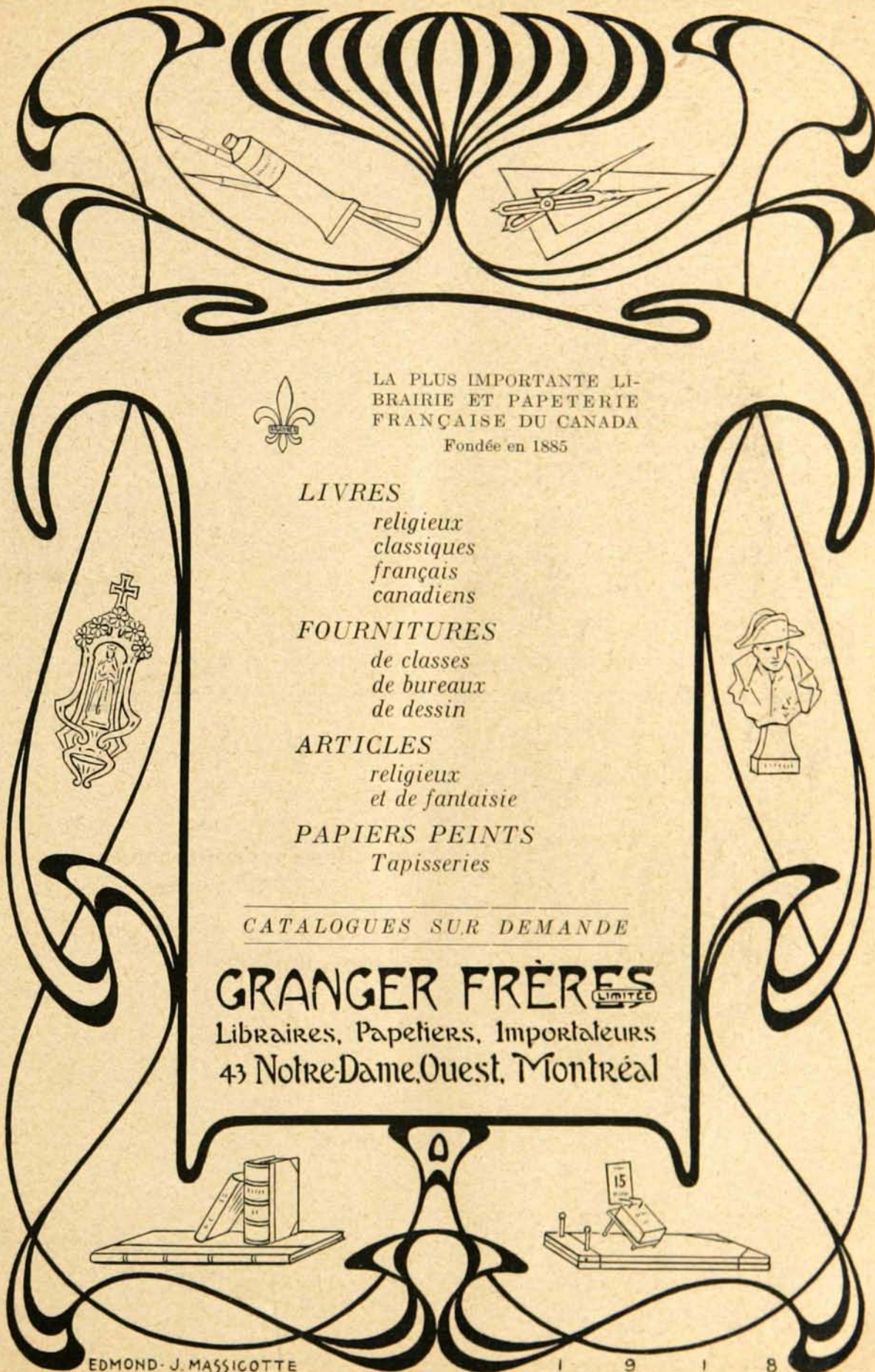
Etole en Hermine de Russie

Elle peut être portée le jour, et
pareillement le soir, sur les vapo-
reux tissus de la robe de soirée.
La ceinture peut être portée ou
omise, au choix.

Holt, Rensfrew & Co.

Limited.

405 Ste-Catherine Ouest, -:- Montréal



LA PLUS IMPORTANTE LI-
BRAIRIE ET PAPETERIE
FRANÇAISE DU CANADA

Fondée en 1885

LIVRES

*religieux
classiques
français
canadiens*

FOURNITURES

*de classes
de bureaux
de dessin*

ARTICLES

*religieux
et de fantaisie*

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

CATALOGUES SUR DEMANDE

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame, Ouest, Montréal

“Cela vient de chez MAPPIN & WEBB”

On vante la beauté du dessin — la finesse exquise des lignes et des motifs décoratifs — puis, pour exprimer le comble de l'appréciation, celui qui reçoit l'objet s'écrie avec ravissement: “Et cela vient de chez Mappin and Webb!”

C'est cette garantie de la qualité qui rend si agréable l'achat d'articles triés dans le catalogue de Mappin and Webb — car la marque “Mappin and Webb” a cette réputation universelle de qualité.

Notre nouveau catalogue illustre et décrit notre marque “pedegree” de montres, de bijouterie, d'articles en argent massif, d'argent plaqué de verre taillé et d'articles en cuir.

Que vous ayez besoin de quelque chose comme cadeau de fête de noces ou du Jour de l'An, ou pour l'embellissement de votre foyer, faites-en le choix dans le catalogue de Mappin and Webb. — Expédié franco par la poste sur demande.

MAPPIN & WEBB

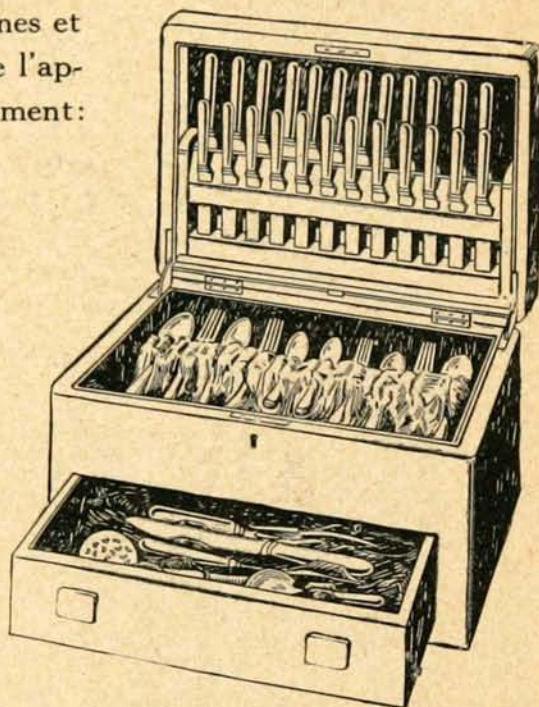
CANADA

Dépt. 353, RUE STE-CATHERINE OUEST

LIMITED

MONTREAL

Londres, Biarritz, Paris, Rome, Rio de Janeiro, Sao Paulo, Buenos Ayres.

Tél. EST { 799
4928

“La Pâtisserie Française” n'a pas de Succursale

LA PATISSERIE FRANÇAISE

Pâtisseries de grand choix.

Glaces, Sorbets, Petits fours.

RESTAURANT A LA CARTE

*Cuisine pour la ville.**La plus jolie salle de Thé de l'Est.*

KERHULU ET ODIAU

Propriétaires

176, Rue St-Denis,

MONTREAL

BANQUE DE MONTREAL

FONDEE DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Capital payé	\$20,000,000	Réserve	\$20,000,000
Profits indivis	1,661,614	Total de l'actif	489,271,197

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sir Vincent Meredith, Bart., Président	Sir Charles Gordon, G.B.E., Vice-Président
R. B. Angus, Ecr.	C. R. Hosmer, Ecr.
H. R. Drummond, Ecr.	William McMaster, Ecr.
Lt.-Col. Herbert Molson, M.C.	H. W. Beauclerk, Ecr.
G. B. Fraser Ecr.	J. H. Ashdown, Ecr.
Lord Shaughnessy, K.C.V.O.	
D. Forbes Angus, Ecr.	
Harold Kennedy, Ecr.	
Colonel Henry Cockshutt	
E. W. Beatty, Ecr., K.C.	

Siège Social: MONTREAL

Gérant Général, Sir Frederick Williams-Taylor

DES SUCCURSALES SONT INSTALLEES DANS TOUTES LES PRINCIPALES VILLES DU CANADA.

Des départements d'épargnes sont adjoints à toutes les succursales canadiennes, et l'intérêt est alloué aux taux courants.

Les collections en tout endroit de l'univers sont entreprises à des taux favorables.

Les chèques de voyageurs, les chèques limités et les lettres de crédit des voyageurs sont émis négociables dans toutes les parties du monde.

Cette Banque avec ses succursales dans tous les principaux centres du Canada offre des facilités exceptionnelles pour la transaction des affaires générales de banque.

SUCCURSALES A L'ETRANGER

LONDRES, Angl.,
47 rue Threadneedle, E.C.,
G. C. Cassels, gérant.
Sous-agence: 9 Place Waterloo,
Pall Mall, S.W.
Succursale du Trafalgar Sq. S.W.
PARIS, France—Banque de Montréal
(France) 17 Place Vendôme.
1-4 F.

NEW YORK: 64 Wall Street
R. Y. HEBDEN,
W. A. BOG,
W. T. OLIVER, Agents.
CHICAGO:
27-29 rue La Salle, sud.
SPOKANE, WASHINGTON.

San Francisco — British American
Banque (possédée et contrôlée par
la Banque de Montréal.)
MEXICO: Ville de Mexico.
TERRENEUVE: St. John's, Carbonear,
Curling, Ferryland, Gaultois,
Grand Falls et Greenspond.

Faites Usage du Pneu Moderne

MALTESE CROSS

LE MEILLEUR
PNEU
AU
MEILLEUR
PRIX



LE PLUS SUR
DES
ANTI-
DERAPANTS

GUTTA PERCHA ET RUBBER LIMITED

BUREAU CHEF: TORONTO

359 rue St-Jacques, : Montréal

1-1 F.

Beurre
Crème Douce
Crème Glacée

Montreal Dairy Company Limited

290 PAPINEAU

Téléphone: Est 1618-1361-7019

1-1 F.

Le Centre de la Mode à Montréal ou l'Élégance se Joint à la Qualité



Non seulement on trouve ici tout ce qui a trait à la toilette la plus recherchée, mais on peut également y pourvoir à tous les besoins personnels de la famille, ainsi qu'à ceux de la maison.

"MEILLEURE QUALITE ET BAS PRIX"

Dupuis Frères
LIMITÉE



LA ROUTE CANADIENNE TOUTE A DOUBLE VOIE FERREE DU COM- MERCE ET DES TOURISTES

LE RÉSEAU DU GRAND-TRONC

Pénètre dans tous les centres commerciaux de l'Est canadien. Des trains éclairés sont opérés entre Montréal, Boston et New-York, dans l'Est, et Chicago, dans l'Ouest, où des raccords sont effectués avec toutes les destinations dans les États de l'Ouest et du Sud et dans l'Ouest Canadien.

L'INTERNATIONAL LIMITED

Le convoi apprécié par tous les voyageurs expérimentés quitte Montréal chaque jour à 10 heures du matin et arrive à Toronto à 5 h. 40 p.m., à London à 9 h. 01 p.m., à Détroit à 11 h. 45 p.m., à Chicago à 8 h. 20 a.m. Wagon-parloir, salon, wagon-lit et salle à manger. Le confort moderne dans les moindres détails.

HÔTELS VINGTIÈME SIÈCLE

Les Hôtels du Grand-Tronc sont parmi les plus beaux du continent américain, et comprennent :

LE CHATEAU LAURIER, OTTAWA, ONTARIO, LE FORT GARRY, WINNIPEG, MANITOBA,
LE MACDONALD, EDMONTON, ALBERTA.

Demandez nos pamphlets descriptifs et tous autres renseignements au
chef de n'importe quelle station du réseau.

G. T. BELL,

Gérant du Trafic des Voyageurs, Montréal.

W. S. COOKSON,

Agent général du Service des Voyageurs, Montréal.

D'un journal de mode:
"L'allaitement artificiel n'est jamais
qu'un pis-aller!..."
Pourquoi pas un pis à lait?

L'expérience apprend à se défier de tout,
et de soi plus que des autres.
Comtesse DASH.

L'esclave n'a qu'un maître; l'ambitieux
en a autant qu'il y a de gens utiles à sa
fortune.

LA BRUYERE.

Avoir quelquefois de l'énergie ne prouve
pas qu'on possède du caractère. Le carac-
tère implique une énergie continue et non
pas transitoire.

Gustave LE BON.

Les femmes sont des pendules qui retardent
toujours à partir de vingt-cinq ans.
Charles JOUBERT.

L'exagération est l'antichambre du men-
songe.
Ernest RENAN.

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNÉRAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de \$50.00, \$100.00 et \$150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE \$25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

Madame!

¶ Vous savez que le sol canadien produit cette année plus de 200,000,000 de minots du blé, le plus beau, le plus riche, le plus nourrissant au monde. :: :: :: :: ::

¶ Vous savez aussi n'est-ce-pas, que c'est dans les moulins modernes et scientifiquement outillés, comme le sont ceux de la ST. LAWRENCE FLOUR MILLS COMPANY, LIMITED, que ces blés de choix sont transformés en farine pure, riche, et nutritive qui vous est offerte sous le nom de :: :: :: :: ::

“FARINE REGAL”

¶ Une farine blanche, douce, fine, homogène et riche en gluten et en phosphates, la farine que vous ne cesserez d'employer une fois que vous l'aurez essayée. :: :: :: :: ::

¶ Donc, madame, si vous voulez toujours réussir vos pâtisseries, les faire légères, riches, appétissantes et savoureuses, employez la

“FARINE REGAL”

¶ LA “FARINE REGAL” est vendue en sacs de 7, 14, 42½ et 98 lbs., ou en barils de 98 et 196 lbs.

THE ST. LAWRENCE FLOUR MILLS CO., LIMITED
MONTREAL



LES FOURRURES FAIRWEATHER

"Sont choisies de préférence après comparaison faite."

NULLE part ailleurs vous ne pourrez trouver un semblable assortiment de merveilleux vêtements de fourrure, différant entièrement, quant au style et au prix, mais se ressemblant absolument quant à la perfection des peaux employées et la beauté du fini.

Les élégantes nous favorisent parce qu'en venant à notre établissement elles y trouvent ce qu'elles ne peuvent se procurer ailleurs; parce qu'en achetant ici, elles trouvent aussi une atmosphère agréable; parce que le montant d'argent investi constitue un placement sérieux et leur assure quelque chose de supérieur en fait de style et de confort.

*Manteaux de fourrure, Capes, Dolmans,
Coates, Etoles et Petites Parures dans
toutes les fourrures en faveur. :: :: :: ::*

FAIRWEATHERS, Limited

Rue Ste. Catherine, près Peel.

TORONTO

— MONTREAL

— WINNIPEG

1-1-F.



— Paraîtra le 13 novembre à Montréal —

LA RENTE

— Directeur: OLIVAR ASSELIN —

La RENTE aura pour tout programme de populariser les valeurs canadiennes qui constituent les placements de tout repos les plus rémunérateurs;

La RENTE ne prétend pas tout dire sur les questions économiques, mais elle visera à n'en dire que des choses intéressantes. Pas universelle, mais vivante.

La RENTE sera envoyée gratis à toute personne qui en fera la demande aux éditeurs-propriétaires:

VERSAILLES-VIDRICAIRE-BOULAIS (limitée)

BANQUIERS

(Achat et vente d'obligations municipales, scolaires, industrielles, etc.)



Rue S.-Jacques, 90
MONTREAL

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	\$3.00	\$1.50
Etranger:	\$3.50	\$1.75

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: MAIN 8037

DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES

Privé: EST 2059

1^{ère} Année—No 1

S'unir pour grandir.

Montréal, 15 novembre, 1919

LES COLLABORATEURS

Messieurs :

ASSELIN, Olivar
BEAULIEU, Germain
BARBEAU, C. Marius
BARNARD, Joseph
BARTHE, Ulric
BEAUCHEMIN, Docteur Nérée
BEAUCHESNE, Arthur
BELAND, Honorable Dr
BELCOURT, Honorable Sénateur
BELZILE, Gleason
BESSETTE, Arsène
BILODEAU, Ernest
BOYD, John
BRUNET, Berthelot
CALDER, Major R. L.
CARTIER, Jean Victor
CERCY, A.
CHARBONNEAU, Jean
CHARTIER, Chanoine
CHAUVIN, Edouard
CHAUVIN, Jean
CHEVASSU, Pierre
CHOPIN, René
CHOQUETTE, Honorable Dr
COMTE, Gustave
COURTEAU, Joseph
D'AMOUR, l'abbé
DANDURAND, Honorable Sénateur
DARTOIS, C.
DAVID, Honorable Athanase
DAVID, Honorable Sénateur
DECELLES, A. D.
DELAGE, Honorable Cyrille
DESAULNIERS, Gonzalve
DESROCHERS, Francis
DESROSIERS, Léo-Paul
DESY, Jean
D'HELLENCOUR, H.
D'ORNANO, L.
DOUCET, L. J.
DOYON, R. P. Constant
DUFRESNE, Jean
DUGAS, Marcel
FAUTEUX, G. A.
FERLAND, Albert
FLEURY, Arthur
GARNEAU, Hector
GAUVREAU, Chs-A.
GAUVREAU, Major L.
GOUIN, Léon-Mercier
HELBRONNER, Jules
HELBRONNER, Michel
HOULE, Léopold
JOBIN, Yvan
LABELLE, Alfred
LABRUERE, Montarville Boucher de
LALANDE, R. Père Louis
LAMARCHE, Ulric
LANGLOIS, Godfroi
LARUE, Gilbert
LEMONT, Arthur
LEMIEUX, Honorable Rodolphe
LORRAIN, Léon
LOZEAU, Albert

SOMMAIRE :

<i>S'unir pour grandir</i>	MADELEINE.
<i>La politique Canadienne</i>	JEAN MATHIEU.
<i>La politique Etrangère</i>	BARON E. DE SCHELKING.
<i>Lendemain de Grèves</i>	JEAN-BAPTISTE GAGNEPÉTIT.
<i>Quelques Livres Canadiens</i>	OLIVAR ASSELIN.
<i>Le Théâtre Français à Montréal</i>	JULES HELBRONNER.
<i>Le Catéchisme</i>	ADJUTOR RIVARD.
<i>Croix de Bois... Croix de Guerre</i>	LEOPOLD HOULE.
<i>Le Pauvre Amour</i>	BERTHELOT BRUNET.
<i>Le Monde</i>	ARTHUR LEMONT.
<i>Jeunesse d'Épopée (poésie)</i>	C. D'ARTOIS.
<i>Ich Dien</i>	VICTOR MORIN.
<i>La Conférence de Winnipeg</i>	MADELEINE.
<i>Lettre humoristique</i>	GUSTAVE COMTE.
<i>Nos Amis les Livres</i>	LOUIS CLAUDE.
<i>Pauvre Logis</i>	HENRI LAVEDAN, <small>(de l'Académie Française.)</small>
<i>Celles qui veillent près des berceaux (poésie)</i>	A. DESILETS.
<i>Les Routes (poésie)</i>	JOSEPH NOLIN.
<i>L'Union durable</i>	MAURICE BARRÉS, <small>(de l'Académie Française.)</small>
FEMINA	
<i>L'Entre-Nous</i>	MADELEINE.
<i>N'Éveillez pas les Morts (poésie)</i>	FRANCIS DESROCHERS.
<i>L'Esthétique féminine</i>	IDOLA.
<i>Au Royaume des Marmites</i>	TANTE JEANNE
<i>Un tour dans les grands magasins (illustré)</i>	CHIFFONNETTE.
<i>Le Courrier</i>	MADELEINE
<i>Peur (poésie)</i>	LUCIE DELARUE-MARDRUS.
<i>Études Graphologiques</i>	SYBEL DE MAISY.
<i>La Compagne</i>	RENE BAZIN
<i>La Veillée de Novembre</i>	MARJOLAINE.
<i>La Causerie du Docteur</i>	DR J. L. MCINTOSH.
<i>Page illustrée: Nos Hotes Illustres</i>	
<i>Le plus bel Amour d'une femme de Lettres</i>	MYRIAM HARRY
ROMAN:	
<i>Une Honnête Femme</i>	HENRY BORDEAUX, <small>(de l'Académie Française.)</small>

LES COLLABORATEURS

MACINTOSH, Dr J.-L.
 MAILLET, Roger
 MARTIGNY, Paul LeMoynes de
 MASSICOTTE, E. Z.
 MAURAUULT, M. l'Abbé Olivier
 MYRAND, Ernest
 MONTIGNY, Louvigny Testard de
 MONTPETIT, Edouard
 MOORE, William Henry
 MORIN, Victor
 NANTAIS, Isaie
 NOLIN, Docteur Joseph
 NOLIN, Jean
 OUMET, Paul G.
 PANNETON, Philippe
 PARADIS, Ferdinand
 PARENT, Honoré
 PELLETIER, Fred.
 PERRAULT, Antonio
 POIRIER, Honorable Sénateur
 POISSON, Adolphe
 POTVIN, Damase
 PREFONTAINE, Fernand
 PREVOST, Jules Edouard
 PROULX, Antonin
 RICHARD, L. A.
 RINFRET, Fernand
 RIKAN, (Dr Albéric Marin)
 RIVARD, Adjudant
 ROBY, Fernand
 ROQUEBRUNE, Robert Laroque, de
 ROUILLARD, Eugène
 ROY, Pierre Georges
 SAINT PIERRE, Arthur
 SCHELKING, Baron Eugène de
 TREMBLAY, Ernest
 TREMBLAY, Jules

LES COLLABORATRICES :

ANCTIL, Melle Jeanne
 BEIQUE, Mme F. L.
 BENOIT, Mme Monique
 BRODEUR, Mme Donat
 CARON, Melle M.
 CARTIER, Melle Victoria
 CLERGUE, Miss Gertrude
 CLERK, Mme Fernande Choquette
 COTE, Mme Eva
 de MAISY, Sybil
 DANDURAND, Mme Raoul
 DAVELUY, Melle Marie-Claire
 FAUTEUX, Mme Eva Mercier
 GABOURY, Mme Margot de Montigny
 GERIN-LAJOIE, Mme Henri
 GERIN-LAJOIE, Melle Marie
 GOUIN, Mme Léon-Mercier
 GUERIN, Miss Bellelle
 JALBERT, Mme Bernadette
 LAMONTAGNE, Melle Blanche
 LEBIZAY, Mme Marguerite
 LEFEBVRE, Melle (Ginevra)
 LEMAIRE, Mme Georgine
 RANGER, Mme Line
 ROUILLARD, Melle Bernadette
 SAINT-JACQUES, Mme Maurice
 SAINT-JEAN, Melle Idola
 SAINT-PIERRE, Mme Leatitia D.
 TASSE, Mme Henriette
 VALOIS, Melle Atala

Etc., Etc.

S'UNIR POUR GRANDIR

Notre pays aspire à de hautes destinées.

C'est son droit impérieux. Mais pour atteindre aux sommets convoités, une union s'impose entre les races, les classes, les groupes.

Tous les Canadiens, certes, ont au cœur l'amour et la fierté de la patrie. Leur manière de comprendre ce sentiment a pu jusqu'ici varier, mais l'heure ne saurait plus tarder de l'exprimer par un seul et unique geste.

Ce geste, il faut le préparer.

Tous ceux qui veulent la grandeur et la prospérité de leur pays sentent, devant les exigences du monde nouveau qui s'inaugure, combien nous avons besoin de grouper les énergies et les vaillances pour composer l'élite qui doit orienter nos ambitions nationales. Mais cette élite existe-t-elle ?

Nos hommes instruits et capables de diriger notre éducation nationale ne sont-ils pas disséminés dans tous les groupes ? Et ces groupes ne sont-ils pas même souvent de simples factions politiques ? Il n'y a pas de centre intellectuel où toutes les classes se joignent, où toutes les idées s'échangent, un centre enfin où l'on apprend à se connaître et à se respecter, en dépit des abîmes qui peuvent nous séparer. L'intérêt national ne devrait-il pas déterminer un effort en commun, où seraient oubliées les haines de race, où seraient abolies les dissensions anciennes, et où l'on apprendrait vraiment à se connaître et à se comprendre. La fondation de ce centre de pensée canadienne s'impose, et la Revue Moderne veut aider à sa création.

Elle ouvre donc largement ses colonnes à tous ceux qui sont appelés, par leur talent et leurs études, à jouer le rôle dans la vie canadienne, de diffuser des idées, de promouvoir des progrès, et d'orienter des mouvements. Elle veut ainsi former une opinion saine et juste qui professera le mépris du préjugé, et répudiera toute propagande de haine et de fanatisme.

Il n'y a pas à se le dissimuler, un esprit nouveau nous anime. Ce n'est pas en vain que la guerre nous a tué nos enfants pour un idéal de justice et de liberté. Cet idéal qui s'empare de nos consciences, nous inculque une mentalité plus généreuse, plus salutaire, plus humaine, parce que plus fraternelle.

Déjà, chez-nous, s'affirme un besoin d'oublier les discussions anciennes, d'abolir les vieilles rancunes, d'effacer les mauvais souvenirs, pour commencer une vie nationale, inspirée uniquement des intérêts canadiens, des progrès canadiens, des demains canadiens.

L'avenir, devant nous, s'ouvre magnifique; il serait criminel d'oublier que nous habitons un grand pays, et que nous pouvons devenir un grand peuple.

Certes, Latins et Saxons qui se partagent ce pays-ci, ont de légitimes fiertés, et d'imprescriptibles héritages. Ni les uns ni

les autres ne peuvent, un moment, songer à l'affaiblissement de l'intégrité de leur race. Tous, au contraire, sont prêts à réclamer avec la dernière énergie, le respect aux origines glorieuses.

Les Canadiens-français ne pourraient pas plus renoncer à leur langue et à leur culte que leurs compatriotes anglo-saxons. D'ailleurs, ce point d'histoire est bien fixé, et l'on sait que rien au monde ne peut déterminer la famille française de ce continent à se départir de droits supérieurs dont le renoncement marquerait un suicide honteux. Et ce n'est certes pas aux lendemains des années glorieuses, où la France a donné les plus merveilleux exemples de force morale et de courage sublime, que l'on pourrait nous croire capables, nous qui sommes nés de son héroïsme et de sa foi, de devenir des ingrats, pis encore, des monstres.

Un mouvement d'ailleurs s'affirme, dans nos centres anglais, en faveur de la langue française. Et ce mouvement, la France l'a inspiré par sa noble valeur. A la regarder si fière sous la douleur, si grande sous l'épreuve, si noble et si généreuse dans la Victoire, l'on a senti combien elle méritait d'être comprise et bénie. De partout dans notre pays, jusqu'ici réfractaire à l'étude de la langue française, s'élève le désir d'apprendre ce langage, le plus génial qui soit. Ce mouvement aidera immensément au rapprochement de tous les Canadiens. Plus nos compatriotes anglais nous connaîtront, plus ils seront curieux de notre littérature, de nos talents, de nos ressources artistiques. Ils comprendraient mal, je crois, que nous, les descendants d'une race de rare et splendide intellectualité, nous nous soyions si peu développés dans ce sens. Ils imagineront vite que nous devons représenter dans ce pays, l'aristocratie de la pensée, et sitôt qu'ils pourront nous comprendre, ils nous demanderont de quoi satisfaire leur passion d'apprendre, et leur besoin d'admirer. Il faut être prêts à leur répondre.

Et pour cela, mettons-nous au travail.

La liste de nos écrivains, de nos penseurs, de nos conteurs, de nos savants est assez longue. Presque tous ont répondu à l'appel de la REVUE MODERNE. Si tous veulent patriotiquement remplir le rôle qui leur est destiné, nous pourrons représenter dignement et fièrement le Canada français.

Notre Revue sera donc une œuvre de fierté nationale.

Elle attestera brillamment de la valeur de nos poètes, de nos prosateurs, et elle offrira une lecture abondante et salutaire à tous ceux qui la rechercheront. Là ne devra pas s'arrêter son action. Il lui faudra trouver d'autres moyens de développer le goût des arts et de la littérature. Elle multipliera les occasions de mettre en belle valeur nos meilleurs talents. Elle en fera surgir de nouveaux, par des fondations diverses. Elle inaugurerà les réunions littéraires, et tiendra "salon" non pour les Précieuses dont riait Molière, mais pour les lettrés de tous les groupes.

Le programme est vaste et splendide. Rien n'en devrait arrêter l'élan, ni en diminuer l'inspiration. Le public fera chaud accueil à la REVUE MODERNE. Elle devra remplacer, dans les familles, les magazines extravagants qui enseignent le mauvais goût, et déforment trop souvent la mentalité de nos femmes et de nos jeunes filles. Elle apportera partout le meilleur de notre talent et le plus sincère de notre vouloir. Elle deviendra l'inspiratrice et l'amie. Nous l'avons voulue jolie pour qu'elle enchante tous les yeux et attire toutes les admirations. Ainsi son rôle d'éducatrice lui sera plus facile et plus doux.

Nous vous demandons de lui ouvrir vos maisons et vos cœurs. Il faut aimer cette Revue, créée pour vous, pour faire meilleures vos idées, plus justes vos principes, plus meublés vos cerveaux. Elle sera l'œuvre de talents profonds et sincères, de talents de chez-nous, triés dans toutes nos classes, dans tous nos groupes, talents canadiens-anglais, comme canadiens-français, tous conquis au "motto" qui doit dorénavant présider à nos actes: "*S'unir pour grandir*", afin de donner à la patrie canadienne la pleine mesure de nos énergies et de nos vaillances.

MADELEINE.

Notre première page, si artistique de pensée et d'exécution, nous a déjà valu de précieuses adhésions chez les clients où nous l'avons présentée. Elle continuera d'attirer la clientèle qui se laisse tout d'abord prendre par les yeux; l'esprit suivra, et puis le cœur. Et ce sera alors le succès complet et définitif: celui que nous voulons fermement réaliser.

Tous les mois, la gravure qui orne notre première page sera changée, l'encadrement restera le même. Nos gravures seront toujours choisies parmi les chefs d'œuvre de l'art, de sorte que nos lecteurs réuniront à la fin de l'année, douze "sujets" empruntés aux plus grands artistes.

LA POLITIQUE CANADIENNE

Dans son immortel ouvrage *L'Esprit des Loix* Montesquieu écrit: "La tyrannie d'un prince ne met pas un Etat plus près de sa perte que l'indifférence pour le bien commun qu'y met une République."

Cet aphorisme, me semble-t-il, met bien en lumière le danger de l'indifférentisme politique dans une démocratie. Plus qu'en aucun temps, en notre pays, c'est le devoir de tous de donner le plus d'attention à la politique, car jamais elle n'a tenu une aussi grande place dans notre vie nationale.

Le suffrage s'étend même aux femmes, et à vrai dire, il n'y a plus que les enfants, à qui la politique ne dit encore rien. Aussi bien que l'homme la femme doit se renseigner puisqu'elle est investie, comme lui du droit d'électeur et même du droit de candidat. Et je ne sache pas qu'il y ait de plus sûr moyen de s'instruire que celui de lire les revues et les journaux; mais tandis que le journal prêche, la plupart du temps, la doctrine de l'un ou de l'autre des partis, la revue, elle, s'applique à exposer les idées des uns et des autres, à les juger avec la plus stricte impartialité, afin d'éclairer ses lecteurs.

Tel sera le rôle que je compte tenir en inaugurant cette chronique mensuelle. Débarrassé de mes attaches à un parti, je m'efforcerai d'apprécier comme ils le méritent les divers groupements qui se partagent le suffrage universel.

Je ne me pose pas en censeur infaillible; mais en chroniqueur conscient de sa responsabilité; à chacun je distribuerai les louanges qu'il aura gagnées comme je lui adresserai les blâmes qu'il aura encourus. Ce sera au lecteur de juger si je remplis bien ma fonction.

* * *

C'est à une des époques les plus graves de notre histoire nationale que nous sommes arrivés. Chez nous, comme dans le monde entier, le grand cataclysme dont nous nous imaginons apercevoir encore les fulgurants éclairs et ressentir les violentes secousses, a amené le plus grand bouleversement et produit la plus grande désorganisation. Il n'a pas épargné les partis politiques plus que les autres groupes qui constituent la nation, et l'homme qui s'arrête aujourd'hui à contempler ce qui se passe dans le domaine politique ne peut s'empêcher de voir la crise qui nous menace.

A l'heure qu'il est trois partis au parlement rallient les sympathies des représentants du peuple, ce sont les partis unioniste, libéral et conservateur. Ce n'est toutefois pas à la chambre qu'on découvre bien ce qui sépare ces trois groupes. En chambre le parti unioniste paraît encore faire bloc avec le parti conservateur; il n'y a qu'entre le parti unioniste et le parti libéral qu'on découvre la démarcation. Ils semblent être aux antipodes, et tandis que l'un paraît s'inspirer de l'absolutisme que la guerre a mis en vogue pour le gouvernement des peuples afin d'assurer l'écrasement même de l'absolutisme, l'autre le parti libéral, veut revenir au gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple, ce qui est la thèse démocratique.

C'est à l'issue de la session, quand les députés auront repris le chemin de leur comté respectif qu'on verra se produire, vraisemblablement, la désagrégation du bloc unioniste. Car un peu partout dans l'ouest comme dans l'est

le parti conservateur semble vouloir se réorganiser. Déjà, en août dernier, à Winnipeg, ce parti a jeté les bases de cette réorganisation, dont le chef désigné est M. Robert Rogers, ancien collègue du premier ministre actuel; dans le Québec il y a quelques semaines une réunion préliminaire était convoquée dans le même but par M. Arthur Sauvé, chef de l'opposition conservatrice dans notre province; tandis que le 22 octobre à St-Jean du Nouveau-Brunswick, M. Lotts, député conservateur à la législature de cette province prêchait lui aussi la même croisade. Dans Ontario, nombreux sont aussi ceux qui veulent revenir au plus tôt à ce que M. Cousineau avait appelé "les portes ligues de parti."

On se trompe donc si on croit que le parti unioniste a absorbé pour toujours l'ancien parti des Cartier et des MacDonald. Il est vrai qu'à la veille de la session, sir Robert Borden a bien voulu consolider le parti unioniste, mais est-ce à dire qu'il y est parvenu? Le croire ce serait se méprendre fort, car ici comme en Angleterre, comme en France, comme en Italie, comme en Belgique, les partis de coalition sont voués à la dissolution. Peut-être tardera-t-elle un peu plus à se produire chez nous, mais elle viendra, parce qu'elle est inévitable.

D'ailleurs qui pourrait garantir que la plus parfaite union règne au sein du même de l'unionisme? Sans vivre dans le secret des dieux on s'aperçoit bien que des dissensions règnent dans notre Olympe politique, et qu'un jour elles amèneront la désagrégation du bloc.

Et puis, formée pour gagner la guerre la coalition ne paraît plus avoir de raison d'être quand la démobilisation sera terminée et que la paix aura été proclamée. A trop vouloir s'entêter à parler de guerre et à prolonger l'état de guerre, qui sait si ce n'est pas au parti qui a fait la guerre, que la guerre sera déclarée?

Tel est bien le sentiment qui s'exprime dans la presse canadienne, même dans la presse qui a donné son appui à la coalition, et ce sentiment se manifeste de plus en plus dans le peuple, qui réclame un nouveau régime.

* * *

Est-ce au parti libéral que le peuple se rallierait? On ne saurait vraiment pas répondre à cette question en ce moment-ci. Pour peu qu'on observe on découvre vite que l'opinion publique ne sait pas bonnement où aller; elle est comme désorientée.

Cela s'explique. Elle ne manifeste aucune sympathie au parti unioniste, qu'elle tient responsable de toutes les épreuves dont le peuple est assailli; elle se méfie du parti conservateur, et repousse toutes ses avances. Voyez ce qui se passe dans le pays. Il ne reste plus une législature à majorité conservatrice; le dernier survivant de l'ancien conservatisme, le gouvernement Hearst, vient d'être balayé, comme l'avait été en juillet le gouvernement conservateur de l'Île du Prince Edouard.

Toutes ces défaites ne sont pas encore la preuve du ralliement populaire autour du libéralisme, car on vient de le voir en Ontario, le parti libéral n'a pas été beaucoup plus heureux que le parti conservateur. Cette abjuration politique de vieilles provinces qui furent des châteaux-forts du

parti conservateur, marque plutôt cette désorientation de l'opinion publique. Ce qu'elle ne peut plus souffrir c'est ce qu'elle prend pour le torysme, et elle se rallie au parti qui sait le mieux se l'attacher soit par des promesses, soit par des actes.

Dans notre province, particulièrement, l'opinion publique a maintenu sir Lomer Gouin au pouvoir, précisément parce qu'on a vu en lui l'homme d'état le plus sage, dont les actes sont inspirés bien plus par l'intérêt public que par l'intérêt du parti. On ne saurait expliquer autrement l'adhésion presque unanime de l'électorat de cette province. C'est autant pour sir Lomer Gouin que pour le libéralisme qu'on a voté dans notre province en juin dernier et ce grand succès électoral appartient autant au premier ministre qu'au parti dont il est le chef.

Seulement, il paraît que c'est plutôt au libéralisme que le peuple se ralliera le jour où le parti uni et compact se tiendra autour de son nouveau chef.

L'hon. M. McKenzie King est sûrement un chef d'une grande valeur, et pour beaucoup son discours à sa rentrée en chambre, après son acclamation dans Prince, a été une révélation. Le nouveau chef s'est imposé à l'attention non seulement de la Chambre, mais du pays tout entier. Le peuple a hâte de voir de près cet homme qui a recueilli la succession lourde de gloire et d'affection de sir Wilfrid Laurier. C'est quand M. King aura pris contact avec les foules qu'on sera plus à même de pronostiquer du sentiment populaire. A cette heure-ci il n'est pas possible d'affirmer que c'est le parti libéral qui est assuré de l'unanimité car on découvre aussi chez lui comme un manque de cohésion. Il n'y a pas la désunion qu'on constate dans le parti coalitionniste, mais il n'y a pas, non plus, l'union qu'on se plaisait à admirer dans le parti, quand Laurier le dirigeait.

C'est une conséquence de ce qui s'est passé à la grande convention libérale d'août dernier. Des partisans de M. Fielding qu'on voulut investir des fonctions de chef ont gardé, sinon du ressentiment, du moins un peu de mécontentement de leur échec, et on sent qu'il existe comme un froid entre les factions Fielding et King.

Ce n'est toujours pas M. Fielding qui le fait voir puisqu'au cours de la session il est redevenu le loyal libéral d'autrefois menant la lutte pour son parti.

Quoiqu'il en soit il y a sûrement entre le groupe libéral qui siège à Ottawa et les groupes provinciaux trop d'espace et ce sera une des tâches du nouveau chef de rapprocher, sous sa direction, les factions qui semblent se boudier.

Ce n'est qu'à ce prix que le parti libéral arrivera à s'assurer le suffrage populaire. Sans quoi on verra se produire dans le pays ce qui se produit dans plusieurs provinces; on verra surgir des partis nouveaux, qui ne parviendront jamais à gouverner sans s'allier à l'un ou l'autre des vieux partis déjà existants. Le parti libéral a ce double avantage sur le parti conservateur: il a un programme et un chef. C'est à lui de montrer au peuple, maintenant, ce que valent et le programme et le chef.

Jamais temps ne fut plus propice à une campagne d'éducation. Le peuple égaré a besoin qu'on le ramène aux grandes doctrines politiques. Ce sera le devoir des deux grands partis politiques de notre pays de venir prouver au peuple quelle doctrine est la seule bonne, la seule libératrice.

* * *

Hésiter à entreprendre cette tâche impérieuse, ce serait amener de plus en plus de confusion dans le pays. En veut-on un exemple, qu'on observe ce qui arrive en Ontario.

Un parti nouveau, celui des *Fermiers-Unis* a recueilli la majorité des suffrages lors de l'appel électoral du 20 octobre. Or, en dépit de ce succès, ce nouveau parti n'arrive pas à posséder le pouvoir qui gouverne. Au moment où j'écris ces lignes on ne voit d'autre issue que dans une alliance avec le parti libéral ou le parti conservateur.

Il est vrai qu'un petit groupe ouvrier a été élu; mais l'ouvrier, c'est lui qui se plaint le plus du coût élevé de la vie et il est un de ceux qui accuse l'agriculteur d'être un des profiteurs qu'on dénonce avec tant de virulence par le temps qui court. Il est donc bien raisonnable de penser qu'une alliance entre *Fermiers-Unis* et ouvriers n'a pas grande chance de se maintenir longtemps.

Alors c'est à l'un des deux autres grands partis que les élus de la majorité seront forcés d'aller demander l'appui qu'il faut pour se maintenir au pouvoir. C'est au parti conservateur que les *Fermiers-Unis* avaient livré bataille; iront-ils maintenant lui tendre la main? J'en doute fort. Il reste le parti libéral et c'est avec lui, me semble-t-il, que le nouveau parti s'entendrait mieux. Le programme de l'un comme de l'autre se ressemblent, ils pourraient tous deux, à la faveur de concessions réciproques, se fusionner; seulement il resterait la question du chef et il ne paraît pas que le chef des *Fermiers-Unis* voudrait être à la remorque de M. Dewar, pas plus que celui-ci voudrait être le serviteur soumis et obéissant d'un *farmer* même fut-il *gentleman-farmer*.

On voit donc bien, ici, la désorganisation politique, aussitôt que l'opinion publique s'affranchit de la direction d'un parti. La récente élection d'Ontario nous montre un monde politique renversé. Ainsi la ville de Toronto qui depuis deux générations fut le siège du torysme a élu cinq libéraux, et chose plus remarquable encore que signalait le *Star* de Toronto, deux catholiques MM. O'Neil et Mac-Namara furent élus dans cette ville qui est la Mecque de l'orangisme et de l'anticatholicisme.

Ce fut véritablement un bouleversement et le gouverneur de la province ne sait encore comment s'y prendre pour remettre tout en ordre. Pour une fois que l'Ontario fait un coup d'état, c'en est un fameux, dont on parlera longtemps, autant pour le désordre qu'il a amené dans le domaine politique que pour la mentalité nouvelle qu'il a fait découvrir.

* * *

Sur le point de terminer cette première chronique, la session fédérale n'est pas encore prorogée. On l'avait convoquée en septembre pour la ratification du traité de paix, et on en a profité pour amener le projet de nationalisation du Grand-Tronc et autres mesures.

Quoiqu'il pu faire l'opposition libérale pour démontrer l'inutilité de la ratification du traité par le parlement du Canada, cette ratification n'en a pas moins été votée. Au début du débat, on notait comme de l'indécision, de l'incertitude, un manque de fermeté chez le parti libéral, mais on parut se resaisir au point qu'un amendement fut formulé par M. Fielding.

Il faut dire aussi que la ratification du traité de Paix se compliquait de la ratification du projet de Ligue des Nations, dont certaines clauses sont inacceptables, dans l'opinion de chefs libéraux. C'est l'article 10 notamment qui a essuyé les plus durs assauts et non sans raison, à mon sens, parce qu'il comporte l'engagement pour le Canada à participer à toutes les guerres futures. C'est ce que M. Fielding a bien mis en lumière et c'est aussi ce qui a suscité l'amendement conçu dans les termes suivants:

"Que tout en donnant l'approbation demandée, la Chambre ne consent à aucune diminution de l'autonomie du Dominion, mais déclare que toute participation des forces canadiennes à une guerre étrangère ne devra être décidée qu'après approbation du peuple du Canada, tel qu'il est représenté par ses députés siégeant au Parlement."

M. Doherty, l'un de nos plénipotentiaires au congrès de la paix s'est fait le défenseur et du traité et du projet de Ligue des Nations et a réussi, sinon à convaincre la majorité, du moins à se la rallier et l'amendement fut rejeté par 102 contre 70.

C'est dommage à mon humble avis. On a beau assurer que le Canada ne sera pas appelé à participer à une guerre étrangère sans l'assentiment de son parlement, il faut toujours craindre ces sortes d'aventures, dont on revient toujours avec moins d'autonomie et beaucoup plus de dettes; c'est vrai qu'on a la gloire; mais combien cher elle coûte aussi!

L'autre projet qui a soulevé le plus long et le plus sérieux détail c'est celui de l'appropriation du réseau ferroviaire du Grand-Tronc par l'État pour lui aider à payer l'administration des autres chemins de fer nationaux qu'il administre déjà.

L'opinion publique, la saine opinion, a été la première à dénoncer, cette tentative du gouvernement. Le projet ne fut pas moins voté par la chambre des Communes, et au moment où j'écris, on en discute les clauses en comité.

Ce sera un sujet sur lequel il faudra revenir et dont l'étude allongerait trop cette chronique qui presse, tant les événements vont vite, et que je me hâte de finir.

JEAN MATHIEU.

Ce 25 octobre 1919.

LA POLITIQUE ETRANGERE

En parlant de lutte armée entre nations, M. Anatole France, le grand écrivain français, affirmait, qu'aujourd'hui où tous les pays sont si étroitement liés au point de vue commercial, il serait difficile d'établir des limites entre les vainqueurs et les vaincus. La guerre mondiale en est une preuve éclatante, car en effet, si le militarisme allemand s'est effondré sous les coups des alliés, les sacrifices de ces derniers, du moins à l'heure actuelle, dépassent les avantages acquis. Le monde entier, — l'Europe, en particulier, — se trouve dans l'état d'une mer agitée après une tempête, et des problèmes nouveaux, tant politiques que commerciaux, ont surgi demandant une solution urgente.

Tout traité de paix doit se baser, ou bien sur la force, ou bien sur des principes plus ou moins arrêtés. Brennus, le chef barbare, après avoir vaincu les Romains, et leur avoir infligé une paix humiliante, à leurs justes récriminations, répondait: "Malheur aux vaincus!" Il est certain que les Allemands victorieux auraient avancé le même principe. Les Alliés ont voulu suivre une voie plus humanitaire. Comme base de la paix, ils acceptaient tout d'abord les fameux 14 points du Président Wilson.

Ils s'aperçurent bientôt, qu'en se servant textuellement du programme américain, ils arrivaient à des résultats diamétralement opposés à ceux qu'ils devaient réaliser. Par exemple, le principe de la liberté de chaque nation, petite ou grande, de se prononcer sur son avenir politique, aurait nécessairement abouti à la grandeur de l'Allemagne,

qui annexerait l'Autriche germanique, et au démembrement de l'Empire britannique. C'est ainsi que ce principe fut abandonné pour faire place à des compromis dans lesquels les traités secrets répudiés par Wilson, devaient jouer un rôle prédominant. L'Italie obtenait, par exemple, Trieste et le Trentin, au nom du principe wilsonien et la Dalmatie, en vertu uniquement de son traité secret, de 1915 avec l'Angleterre, la France et la Russie. Une Pologne indépendante surgissait des cendres. Mais il s'agissait de lui trouver une issue vers la Mer. Les hommes d'Etat de Versailles créaient une espèce de corridor en le taillant à travers le sol allemand qui conduit la Pologne vers Dantzig. On usait du même stratagème pour donner à la Bulgarie un accès vers l'Archipel. Il est évident que toutes ces combinaisons étant purement artificielles, devaient nécessairement provoquer des complications. Et c'est ainsi que les Italiens, les Tchéco-Slovaques, et les Yougo-Slaves sont en train de se montrer les dents dans l'Adriatique, et les Grecs et les Bulgares, sur les bords de l'Archipel.

Mais il nous semblerait que la plus grande erreur commise à la table verte du Quai d'Orsay doit être attribuée au délai de la solution des deux problèmes capitaux qui s'imposaient tout d'abord aux travaux de la Conférence. Notamment à la conclusion de la paix avec l'Allemagne et à la solution du problème russe. Au-delà de huit mois ont été employés par les hommes d'Etat de Versailles à discuter le problème de la Ligue des Nations. Et pendant ce temps, l'Allemagne désunie, lors de l'armistice, se retrouvait et redevenait une nation avec laquelle les Alliés devaient de nouveau, compter sérieusement.

En même temps le bolchévisme gagnait du terrain, et non content de subjuguier une partie de la Russie, répandait ses rayons malfaisants dans le monde presque entier. Il est à peu près certain que les révolutions bolchévistes en Hongrie et en Bavière, auraient pu être évitées, dans le cas où les Alliés se seraient occupés du problème russe, au moment même de la conclusion de l'armistice.

Pendant longtemps, le bolchévisme était inconnu, tant en Europe qu'en Amérique. On lui prêtait généralement le caractère d'un socialisme poussé à l'extrême, de la doctrine de Karl Marx et mise textuellement en pratique. C'est absolument faux. Il est vrai qu'en théorie, le bolchévisme représente le maximalisme socialiste, mais tel qu'il est pratiqué en Russie, le bolchévisme est devenu l'antipode du socialisme, et naturellement de toute démocratie. Le bolchévisme russe n'est même pas une autocratie de classe. Ce n'est qu'une autocratie de quelques aventuriers internationalistes. La démocratie et le socialisme proclament l'égalité de tous les citoyens devant la loi. Le bolchévisme ne reconnaît des droits qu'à ses adeptes. Et encore. Les aventuriers moscovites établissent une différence entre la classe ouvrière et la classe rurale. C'est ainsi, par exemple, que les villes ont droit à un député sur vingt-cinq mille votants, et que les campagnes doivent se contenter d'un député par cent vingt-cinq mille votants. Le socialisme proclame la liberté des cultes. Les bolchévistes sont les ennemis de toute église chrétienne. Ils massacrent les prêtres, écartèlent les archevêques, et transforment les églises en cafés chantants. Le socialisme ne s'attaque pas à la famille. Le bolchévisme la détruit en proclamant la prostitution légale de la femme, et l'expropriation des enfants au nom de l'état.

Cependant, par une propagande habile, les aventuriers de Moscou réussissaient à induire en erreur l'opinion publique, tant en Europe qu'en Amérique. Des journalistes,

dans les deux parties du monde, s'escrimaient à confondre le bolchévisme avec la doctrine socialiste. En même temps, les Alliés acceptèrent de causer avec Messieurs Lénine, Trotsky et Cie. Il semblerait que deux voies s'offraient aux Alliés, quant à la solution du problème russe: celle d'une abstention totale, ou celle d'une immiscion militaire à large échelle. Les Alliés préférèrent se contenter de demi-mesures. Des forces insuffisantes étaient envoyées en Russie. Elles subissaient nécessairement, des échecs (Odessa et Bakou). Les populations qui les avaient reçues en libératrices étaient massacrées sans pitié, et les Bolchéviks, ne faisaient que gagner de nouveaux adeptes. Finalement, les Alliés crurent à la possibilité d'une entente entre les Bolchéviks et les Russes loyaux. De là, la combinaison des Isles des Princes mais c'était trop demander à des Russes loyaux, ayant versé leur sang pour une cause commune, avec les Alliés, de venir conférer avec des bandits qui tuaient leurs frères, et violaient leurs femmes et leurs filles. Mais ici encore, ce fut le bolchévisme qui eut gain de cause. Messieurs Lénine et Trotsky d'expliquer la proposition des Isles des Princes, comme un signe de faiblesse de la part des Alliés, et c'est de cette époque surtout que date le développement du mouvement bolchéviste en Europe et en Amérique. Du côté des Alliés, on parlait tantôt du rappel de toutes les troupes de Russie, et de la nécessité d'abandonner ce pays à son sort, tantôt, de nouveaux contingents militaires y étaient expédiés, ainsi que de larges munitions de guerre à l'adresse des généraux Dénékine et Kolchak. En somme, cette politique, insuffisamment définie a abouti aux résultats suivants: le bolchévisme qui pouvait être facilement terrassé, il y a dix huit mois, est encore debout, et répand ses doctrines néfastes dans tout l'univers, et la paix européenne manque de stabilité, un pays de deux cents millions d'habitants comme la Russie n'ayant pas participé à sa conclusion.

En suivant attentivement les discussions du problème russe, par les Alliés, à Versailles, il semblerait que la France se rendait compte du danger d'une pareille situation. On se rappellera qu'en parlant de la fameuse Ligue des Nations, M. Clémenceau aurait dit: "Je n'ai rien contre la Ligue, mais j'avoue préférer le système des anciennes alliances". Il est plus que probable que le vieux "Tigre" de France pensait à la Russie, à cette même Russie qui avait aidé la France en 1875, 1886, et enfin en 1914, lors de la Bataille de la Marne, en attirant sur elle, au-delà d'un million cinq cents mille Allemands, par son invasion de la Prusse orientale. En effet, dépourvue de son alliance avec une Russie forte, la France ne semblerait pas être suffisamment protégée à l'avenir. C'est bien là, l'opinion exprimée par le Maréchal Foch, et par M. Pichon, un grand homme d'état français.

Donc, je le répète, une Russie forte et unie est indispensable à la sécurité de la France. Il en est d'autant pour la paix mondiale, car si la Russie tombait dans les filets de l'Allemagne, de nouvelles calamités, plus horribles encore que celles par lesquelles nous venons de passer, secoueraient le monde civilisé.

Pour en revenir au bolchévisme dont l'Allemagne a déchaîné, le fléau sur la Russie, il semblerait que c'est encore cette puissance qui en activerait la propagande actuelle, en Europe et en Amérique. Pour reprendre sa place dans le commerce mondial, et être à même de payer son indemnité de guerre aux Alliés, l'Allemagne doit avant tout éliminer autant que possible ses concurrents du marché mondial. Pendant bien des années, la France dévastée ne lui paraîtra

pas dangereuse. Reste donc l'Angleterre, et le bolchévisme, semble tout trouvé pour servir à l'Allemagne, d'arme contre sa puissante rivale. Les Bolchéviks, par leur propagande, fomentent des désordres en Angleterre et dans ses Dominions, provoquent des grèves constantes qui rendent la question ouvrière de plus en plus aiguë. Donc le bolchévisme devient logiquement l'allié de l'Allemagne, laquelle entre temps s'est empressée de l'étouffer chez-elle. Et voici le spectacle auquel nous assistons: Au moment où l'ouvrier anglais, et même celui des Etats-Unis, devenant de plus en plus intransigeant, insiste sur la diminution des heures de travail, les ouvriers allemands viennent de voter à l'unanimité, une *augmentation des heures de travail jusqu'à dix heures par jour*. Il est vrai que le mark est tombé quatre fois au-dessous de sa valeur, mais il semblerait qu'à Berlin, on ne s'en préoccupe pas autrement, car on y est sûr, non sans raison, que les Alliés eux-mêmes, pour toucher leur indemnité de guerre, trouveront des moyens pour la hausse de la monnaie allemande. L'ouvrier anglais devrait méditer sur ce qui précède, tout aussi bien que l'ouvrier américain et l'ouvrier canadien, car, avec ses grèves et ses prétentions exorbitantes, il ne fait que faire le jeu sournois de l'Allemagne.

Pour résumer, tant que le bolchévisme ne sera pas terrassé en Russie, et tant que les gouvernements et les sociétés par tout l'univers se ne rendront pas un compte exact du danger qui menace la civilisation, par la diffusion de doctrines néfastes, et ne les combattent pas par tous les moyens dont ils peuvent disposer, une paix stable est impossible en Europe.

BARON EUGENE N. DE SCHELKING,
Conseiller de Légation.

LENDEMAINS DE GRÈVES

La liberté!... Elle se dresse comme un arbitre au milieu de nous!... Ah! vous croyez que vous venez d'assister à une guerre!...

Ce n'est pas vrai!...

Vous venez d'assister à une révolution!

(M. René Viviani à la Chambre des députés. Discours sur la ratification de la paix).

Des millions de vaillants jeunes gens ont combattu pour l'avènement d'un monde nouveau, des centaines de milliers sont morts pour cette cause. Si nous manquons à accomplir la promesse que nous leur avons faite, nous nous déshonorons nous-mêmes. Qu'était-ce que l'ancien monde? C'était un monde où le travail n'apportait à des myriades d'honnêtes ouvriers que misère, inquiétude, vie misérable. Ce vieux monde doit disparaître et disparaîtra.

(Message de M. Lloyd George au peuple anglais)

Viviani! Lloyd George! le ministre de la mobilisation et celui de la démobilisation. Quand, le citoyen qui, présidait aux destinées de la France, de Charleroi à la Marne, ne désespérait pas de la patrie, quand le patriote que l'échec terrible de l'armée anglaise ne découragea pas en ce sombre semestre de 1918, quand ces deux hommes peuvent avec fierté dire: "Je jure que tel jour j'ai sauvé la patrie", émettent une opinion, ou font une prédiction, on peut ajouter foi à leurs paroles.

A la lueur mourante des derniers lampions de l'armistice, aux derniers échos des pétards, la Révolution des travailleurs, pas celle des Bolchevistes, s'est mise en marche et ce vieux monde appelé à disparaître s'est agité, a senti craquer son armature, et se serait effondré sans le bon sens des travailleurs et des gouvernements de la France et de l'Angleterre.

Trois grandes grèves ont mis l'organisation actuelle de la société en péril. La grève française du 21 juillet, celles des cheminots en Angleterre et de la métallurgie aux Etats-Unis.

Pour discerner ce qui pourrait advenir, ou ce qu'on pourrait empêcher, il est nécessaire d'examiner, d'étudier les événements survenus de l'autre côté de l'Océan et ceux qui surgissent actuellement chez nos voisins.

La grève française, grève purement politique, ne touchant que très faiblement aux intérêts ouvriers devait éclater le 21 juillet. C'était une grève de principe, une courte suspension de travail, vingt quatre heures, décrétée par la Confédération Générale du Travail; une démonstration de la force du travail devant avoir pour but d'influencer les décisions des représentants du peuple et de leur imposer un programme de politique intérieure et extérieure.

Les débuts du mouvement eurent assez de succès, les adhésions arrivèrent rapidement et nombreuses, la France était menacée d'une calamité: de la suspension de la vie nationale, de l'arrêt complet du travail, et d'une répercussion néfaste sur tous les services indispensables à l'approvisionnement de la nation. En face de l'Allemagne travaillant énergiquement et sans grèves, c'eut été un désastre.

La presse protesta, les ministres et surtout le Premier, le grand, l'énergique Clémenceau parlèrent au nom de l'intérêt du pays et prirent en même temps les mesures nécessaires pour atténuer le danger.

La résistance à ce projet de grève politique vint surtout des syndicats ouvriers affiliés à la C.G.T. Nombreuses furent les protestations et plus nombreux encore les refus de coopération à la grève. L'accord n'était du reste pas absolu dans le conseil de cette formidable union.

L'idée de la grève fut abandonnée sans amertume, dans des conditions d'apaisement faisant honneur à tous. Elle ne procédait d'aucune difficulté ouvrière, de conflit entre patrons et ouvriers; il n'y avait pas de patrons en cause, et du jour où des ouvriers syndiqués, par pur patriotisme, refusèrent de "marcher" la grève fut condamnée.

Le secrétaire de la C.G.T. M. Jouhaux un de ces chefs qui s'employèrent si efficacement à la suppression de la grève s'en expliqua avec franchise au récent congrès de cette société de trois millions de membres.

Aux instituteurs syndiqués ayant pendant trois jours formulé de véhémentes critiques contre le rapprochement des chefs et des ministres, Jouhaux répondit aux applaudissements de l'assemblée:

Vous avez parlé de la faillite de la Confédération, mais il y en a eu une autre dont vous ne parlez pas: c'est la faillite intellectuelle du pays dont sont responsables les éducateurs qui n'ont pas su façonner l'esprit des jeunes générations. Nous l'avons vu dès le premier jour de la mobilisation, où toute la masse ouvrière parlait en criant: "A Berlin!" Mais venons au présent. Vous nous reprochez notre collaboration de classe. Est-ce que vous oubliez que, pendant cinq ans, c'est l'Etat qui a été, en fait, le véritable et l'unique patron. A qui donc s'adresser à d'autres qu'à l'Etat pour le règlement des comptes? La Confédération n'a jamais été que l'avocat des corporations en grève.

Soyons francs. Dans toute la France, le mouvement du 1er mai a revêtu une ampleur considérable parce qu'il a été organisé dans les cabinets des préfets et d'accord avec le gouvernement. C'était la preuve de la puissance ouvrière officiellement reconnue. Elle a abouti aux conquêtes faites depuis: la journée de huit heures et l'entrée des éléments ouvriers dans les conseils économiques. Ne pas accepter la collaboration avec les pouvoirs publics, c'était frapper de paralysie le mouvement ouvrier. Il faut choisir: ou notre programme minimum avec des réalisations immédiates, ou voter un programme maximum avec la révolution. Mais celle-là il ne faut l'entreprendre que si on est sûr de la réussir, ou c'est l'écrasement des vaincus.

Ces paroles sont graves; elles mettraient fin, si elles portaient leurs fruits, au "splendide isolement" des ouvriers, aux conflits de classe, aux excitations des fomenteurs professionnels de grève, instruments "conscients et organisés" eux aussi, de puissantes compagnies.

Cette séance fut mémorable, car Jouhaux, devant un auditoire attentif formula son programme, celui des cégétistes modérés, programme net, énergique, de compréhension facile, dont l'énoncé a profondément impressionné

l'opinion publique, en France. Nous en citerons deux des passages les plus importants:

J'ai dit que la révolution ne pouvait pas être seulement et uniquement l'acte violent catastrophique, par lequel on s'empare du pouvoir. Je le maintiens, elle est dans l'action syndicale continue. Nous ne devons pas, nous ne pouvons pas, comme l'a fait la révolution russe, aboutir à la famine. Il faut, au contraire, que le prolétariat de ce pays se mette en mesure d'assurer la continuité de la production, seule capable d'assurer la continuité de la révolution. Nous voulons, aujourd'hui, réaliser notre formule. L'atelier fera disparaître le gouvernement. La politique recule et reculera encore devant l'Economie. Le monde ouvrier peut répondre aux besoins de la production. Il est prêt à répondre à l'appel au travail intensif nécessaire, mais il exigera la reconnaissance totale des droits du travail.

Notre action tendra à libérer le travail de toutes les servitudes, à soustraire tous les produits à tous les privilèges, à mettre toutes les richesses entre les mains de ceux qui concourent à les créer. Nous savons que s'il est possible d'attacher l'homme à la machine, il n'est pas possible d'arracher du cerveau du technicien sa pensée et nous voulons l'associer à notre œuvre.

Nous demanderons des réalisations immédiates: la nationalisation des industries sous le contrôle des producteurs et des consommateurs, celle des grands services de l'économie moderne: transports, mines, houille blanche, organismes de crédit, gestion directe par la collectivité des richesses collectives. Ce sera la révolution économique.

Quand d'autres cherchent la révolution politique, je ne m'en soucie pas, non plus que la classe ouvrière.

La production faite au seul profit de l'intérêt collectif à l'exclusion de tout intérêt particulier, voilà où nous voulons parvenir. Voilà, si nous sommes unis, si nous savons conserver notre force, comment le prolétariat se rendra digne de sa libération.

Ce sont là déclarations dignes d'un homme d'état de grande envergure, et des plus rassurantes. C'est un appel à toutes les bonnes volontés, à tous les concours, aux hommes de métier comme aux techniciens, à l'intelligence comme à la force pour la protection de l'intérêt collectif à l'exclusion de tout intérêt particulier. La formule, presque une devise, est fort belle, elle devrait servir de cri de ralliement à toutes les classes, son application mettrait fin aux exactions des profiteurs, à la vie chère tout en assurant aux travailleurs des salaires rémunérateurs.

A cette déclaration d'un des grands chefs ouvriers français, il convient, pour bien exposer l'état d'âme du prolétariat français, d'ajouter celle faite par un des militants les plus farouches, un des rares français restés internationalistes malgré la guerre, un des quatre qui allèrent à la conférence de Zimmerwald. Son discours est court, et vaut d'être cité en entier.

Où étaient-ils, en juillet 1918, au moment où les Allemands s'avançaient à 80 kilomètres de Paris, ceux qui nous reprochent de n'avoir pas fait la révolution ou d'en avoir laissé échapper l'occasion? Nous aurions abouti à nous faire écraser tous, comme ont été écrasés les Russes. Je n'ai pas voulu pour mon pays d'une paix comme celle de Brest-Litovsk. Nous sommes allés saluer le président Wilson à son arrivée en France. Où est le mal? Nous sommes allés discuter avec Clémenceau, c'est vrai. Mais nous avons traité d'égal à égal. Les événements nous ont obligés à une collaboration avec le gouvernement, mais nous n'avons rien abandonné de nos tendances révolutionnaires. Seulement, nous voulons d'une révolution vraie, organisée, dont les promoteurs ne soient pas embarrassés le lendemain. Nous la voulons dans l'ordre et dans la méthode. Pour réussir, il ne suffit pas que la révolution ait pour elle seulement des militants, il faut aussi et surtout que la masse suive.

La révolution dans l'ordre et la méthode est voulue aujourd'hui par les plus farouches révolutionnaires d'hier; la révolution ne causant pas de ruines, n'infligeant aucune misère, étant toute économique et non politique, est celle que désirent, appellent les travailleurs de France.

Quand on se rappelle que la révolution de 1789 fut œuvre de bourgeois on peut souhaiter voir cette révolution pacifique des prolétaires se réaliser sans laisser à la bourgeoisie actuelle qui gronde, se révolte et tient en catimini des propos séditions, le temps d'imiter, ses ancêtres des Etats-Généraux et de la Convention.

* * *

La grève des cheminots anglais prit dès le début un caractère étrange; elle était à la fois dénoncée et justifiée par le public et la presse. Dénoncée pour avoir été déclarée à quelques heures d'avis, en violation des engagements pris, ne se terminant qu'au 31 décembre 1919, en causant au public innocent des souffrances réelles et des pertes considérables. Justifiée en ce que les salaires des cheminots

étaient insuffisants et que ventre affamé ne saurait attendre jusqu'au 31 décembre.

En Angleterre comme en France le conflit était entre le gouvernement et les ouvriers, car les autorités britanniques avaient, pendant la guerre, assumé le contrôle des chemins de fer.

Ici la grève était réellement une grève ouvrière, une suspension de travail ayant uniquement pour but le relèvement de salaires de famine.

Malheureusement pour les grévistes l'abondance des automobiles permit au gouvernement d'organiser promptement un service de transport indépendant des chemins de fer sans avoir besoin de recourir aux briseurs de grève, intervention qui aurait rallié toutes les unions autour des cheminots.

D'autre part la déclaration de la grève sans avis et en rupture de contrat avait soulevé les citoyens; les offres de secours effectifs manuels vinrent de tous côtés et un nombre respectable de trains purent fonctionner, conduits par des ingénieurs, des soldats libérés et nombre de personnes, voire même de nobles dames, ayant quelques notions de mécanique appliquée ou des connaissances de chauffeurs.

L'approvisionnement des villes étant assuré la grève était brisée.

C'est alors que se dessina le danger le plus grand qu'un pays puisse courir en pareille circonstance; la grève de sympathie des travailleurs des grands services publics.

On put craindre un moment de ne pouvoir enrayer le conflit; la situation était grave, la guerre civile presque en vue; le gouvernement après ses déclarations ne pouvait céder, la misère ne permettait pas aux grévistes de reculer.

A ce moment sous prétexte qu'on avait fait appel à sa sympathie, la Fédération des ouvriers du Transport intervint dans le débat.

Cette union une des plus puissantes du Royaume-Uni, compte des centaines de mille d'adhérents recrutés dans toutes les industries du transport en dehors des chemins de fer. Si elle décrétait la grève, le gouvernement devait fatalement capituler sous peine de causer la cessation absolue et immédiate du travail dans tous les domaines de l'industrie nationale.

Les dirigeants de la Fédération des ouvriers des Transports avaient en leur pouvoir le moyen d'assurer ce triomphe brutal, malsain, imposé au gouvernement, au peuple anglais, sans discussion possible. A leur gloire ils n'en firent rien.

Leur intervention ayant été demandée ils en profitèrent pour proposer et imposer leur médiation au gouvernement. Un premier conciliabule ne donna aucun résultat. La Fédération des Mineurs autre très puissante union prit part à la conférence et un de ses représentants déclarait: "Que le temps était venu pour les mineurs de prendre une position nationale et de supporter les cheminots."

Les esprits étaient montés. Lloyd George traitait de "Prussianisme" les actes des cheminots, ces derniers repoussaient les compromis offerts par le Premier ministre; le gouvernement appelait les citoyens aux armes, leur demandant de former des compagnies de gardes citoyennes pour la protection, en cas de danger, de la vie et des biens des citoyens. Devant la grandeur du danger le Roi quittait Balmoral et se rendait à Londres en automobile. Une assemblée générale des délégués de toutes les unions britanniques était convoquée pour le mardi 7 octobre. Cela se passait le 4.

Le dimanche 5, fut presque une veillée des armes. Le lendemain on apprit subitement que la grève était terminée, que tout le monde était content, satisfait, qu'il n'y avait ni vainqueurs ni vaincus.

Que s'était-il passé à la deuxième conférence des partis en présence et des Unions médiatrices? On ne saurait le dire, le silence ayant été gardé sur les délibérations, mais le traité de paix qui termina cette guerre ouvrière permet de tirer la conclusion que les Unions médiatrices imposèrent leur décision arbitrale aux deux adversaires par un compromis sauvegardant leur dignité mais n'accordant que peu de chose à l'un et à l'autre.

La sagesse de ces Unions anglaises rappelle celle des syndicats français: tous ont travaillé patriotiquement pour assurer la paix, la paix économique et la concorde parmi les citoyens.

Des grèves surgiront encore dans les deux pays, il en existe en ce moment; mais l'esprit de conciliation si apparent dans les deux derniers conflits, la conviction qu'une entente quelconque est préférable à toute grève et que l'intervention d'une puissante union est plus efficace que son adhésion à une grève de sympathie, sont des symptômes, des manifestations de cette marche vers la révolution économique et pacifique "dans l'ordre et la méthode."

* * *

La grève de la métallurgie aux Etats-Unis, vieille déjà de quelques semaines est principalement, presque exclusivement une grève de principe, d'un principe divisant patrons et ouvriers depuis trois-quarts de siècle: la reconnaissance des unions ouvrières. La lutte est formidable d'aspect, les arguments hargneux, virulents, méprisants; on n'entrevoit aucune solution prochaine, c'est une de ces grèves menaçant de ne finir que par l'épuisement d'un des adversaires après avoir remué des tas de boue sanglante.

Il faudrait, même pour en faire une revue succincte, consacrer des volumes à l'étude de cette grève dont les causes résument toutes les questions irritantes des conflits ouvriers. Pour bien en faire comprendre l'accuité il suffit de donner le texte des demandes du travail et l'opinion qu'en ont les représentants du capital.

Les demandes des ouvriers sont au nombre de douze, d'après une déclaration faite par le Comité National de la Fédération Américaine du Travail.

1. Reconnaissance du contrat collectif.
2. Réinstallation des hommes renvoyés pour participation au mouvement unioniste.
3. La journée de huit heures.
4. Un jour de repos sur sept.
5. Abolition des équipes de 24 heures.
6. Augmentation suffisante des salaires pour permettre aux ouvriers de vivre convenablement.
7. Echelles types de salaires pour les ouvriers de tous métiers et de toutes classes.
8. Double paie pour temps supplémentaire, et travail du dimanche et des jours de fête.
9. Perception par retenue des droits et répartition des unions.
10. Application du principe de l'ancienneté au maintien, à la réduction et à l'augmentation du nombre des ouvriers.

11. Suppression des unions de compagnie.
12. Suppression de l'examen médical pour les hommes demandant du travail.

Quelle que soit l'opinion qu'on professe à l'égard des ouvriers on ne saurait refuser la discussion de ces demandes couchées en termes modérés. C'est pourtant ce que font les grandes compagnies par la voix du Juge Gary, président de la Corporation des aciéries des Etats-Unis — United States Steel Corporation.

Le chef de cette puissante compagnie accusé publiquement de tenter de fomenter une violente révolution a formulé son refus en ces termes très nets :

"Nous ne voulons pas négocier avec les unions ouvrières car en le faisant nous semblerions vouloir fermer nos usines aux travailleurs non-unionistes alors qu'un grand nombre de nos ouvriers ne sont pas membres des unions et ne se soucient pas d'y entrer.

Le principe de l'atelier libre est nécessaire au progrès et à la prospérité industrielles, il est aussi avantageux aux patrons qu'aux employés, il signifie que tout homme peut suivre la carrière qu'il a choisie et selon les termes convenus entre lui et son patron, qu'il peut choisir le travail qu'il croit devoir lui procurer la plus grande somme de profits et la position la plus satisfaisante selon son mérite et ses capacités.

L'atelier fermé signifie qu'aucun homme ne peut obtenir de travail dans cet atelier excepté par l'entremise et aux termes et conditions imposées par les unions ouvrières. Il est obligé de joindre l'union, de se soumettre aux décrets de ses chefs avant de pouvoir entrer à l'usine.

A ces déclarations les ouvriers ont fait la réponse suivante :

"La reconnaissance des unions ouvrières dans les aciéries ne ferme pas leurs portes au travail non-unioniste, le juge Gary a assez d'expérience pour le savoir. Il y a aux Etats-Unis des centaines d'usines où la reconnaissance des unions ne concerne qu'une partie des forces seulement.

Cela n'est qu'une diversion du sujet principal. Toute organisation d'ouvriers a le droit d'être entendue et le droit ne leur est refusé que par les réactionnaires intransigeants. Le juge Gary n'est pas forcé d'accepter les vues des organisations ouvrières, mais il est obligé d'entendre ce qu'elles ont à dire.

Le juge Gary dit que ses compagnies désirent traiter ses employés poliment et justement. Est-il poli et juste de refuser de causer avec ses hommes même s'ils ne représentent que le cinquième de leurs ouvriers et quand même ils ne seraient que dix.

Il est heureux pour la France et l'Angleterre que leurs grévistes n'aient pas rencontré sur leur route un juge Gary, car le rapprochement qu'ont permis le bon sens et l'esprit de conciliateur des chefs anglais et français eut été impossible.

L'arrogant refus de causer du juge Gary devait forcément avoir une influence capitale sur la Conférence industrielle et devant le danger d'une rupture, le président Wilson bien que dangereusement malade et condamné au repos absolu, adressa aux délégués une émouvante lettre, se résumant toute dans le passage suivant :

"Au moment où les nations du monde cherchent le moyen d'éviter les guerres internationales, devons-nous confesser qu'on ne peut trouver pour conduire notre industrie d'autre méthode que celle de la guerre? La méfiance, la haine et la force doivent-elles régir notre vie civile? Nos chefs d'industrie et nos ouvriers doivent-ils vivre ensemble sans confiance les uns dans les autres, luttant constamment pour se dominer les uns les autres et ne faisant rien que ce qu'ils sont contraints de faire.

Ce serait, mes amis, une perspective intolérable, un avenir indigne des grandes choses faites par ce peuple pour le rendre maître de ce continent, ce serait aller au devant d'un désastre national."

Sous une forme plus concise, mais peut-être plus frappante, le secrétaire Thomas de l'association des cheminots anglais avait justifié le rappel de la grève: en disant "autrement c'était la guerre civile".

Honneur aux travailleurs qui ont compris que l'intérêt public, la tranquillité du pays, le prestige, la grandeur de la nation méritaient le sacrifice momentané de leurs prétentions quelque justifiées qu'elles puissent être dans leur opinion, et qui, entre leur triomphe assuré par le nombre, la force et la guerre civile ont accepté un compromis honorable.

En France comme en Angleterre ce sacrifice n'est que passager, car la sagesse patriotique des travailleurs, a plus fait pour l'avancement des solutions qu'ils poursuivent que la plus victorieuse des grèves.

Chez nos voisins, hélas! cette sagesse est absente; le capital et le travail sont séparés par un fossé que personne ne s'emploie à combler; aucun point de contact n'existe entre ces deux éléments de la fortune publique et cette dangereuse situation est presque exclusivement le fait d'hommes refusant, comme le juge Gary, de causer avec le travail.

La rupture de la Conférence industrielle de Washington, s'est produite sur une motion de Gompers au nom du groupe du travail, demandant pour les ouvriers la reconnaissance du contrat collectif.

Le groupe représentant le public vota pour la motion Gompers, mais le groupe des patrons la rejeta. En ce faisant, ce groupe restait fidèle au programme présenté à la conférence, programme prouvant que les chefs d'industrie américains n'ont rien appris, ni rien oublié depuis les fusillades d'Homestead.

Capitalistes et travailleurs, patrons et ouvriers américains marchent au devant d'un désastre national et à moins d'un miracle la prédiction du président Wilson pourrait bien se réaliser plus tôt qu'on ne le pense.

Les prolétaires français et anglais font preuve d'une compréhension plus nette, plus juste et plus digne de bons citoyens en demandant à une révolution ordonnée et méthodique, qui n'est autre qu'une évolution raisonnée et pacifique, le redressement de leurs griefs, la modification des relations entre le capital et le travail et l'amélioration de leur condition économique.

La cause des ouvriers européens sera en partie gagnée alors que celle des ouvriers américains repoussée par les capitalistes n'aura fait de progrès que du côté des Bolchevistes.

JEAN BAPTISTE GAGNEPETIT.

On vient d'apprendre à Bob l'histoire de Noé et de son arche où il avait eu la précaution d'enfermer un couple de chaque espèce d'animaux. Bob rêve.

—Que faisait Noé, dans son arche, pour se désennuyer?

—Il... pêchait à la ligne, répond le papa en riant.

—Ben... il n'a pas dû prendre grand-chose, avec deux vers seulement!

Vernis pour métaux polis.—Faites chauffer, jusqu'à ébullition, dix parties d'huile de lin, deux parties de terre d'ombre et deux parties de poudre d'asphalte. Lorsque le mélange sera refroidi, ajoutez un peu de térébenthine; laissez reposer deux jours, puis filtrez.

Nettoyage des bouteilles.—Qu'elles aient contenu n'importe quoi, et soient imprégnées de n'importe quelle odeur, les bouteilles se nettoient admirablement avec de l'eau chaude contenant de la farine de moutarde noire. Rincer à l'eau claire.

Nettoyage des loupes, verres et jumelles, etc.—Si la lentille a été tachée de graisse, la frotter doucement avec un morceau de papier buvard (ou de soie) mouillé dans de l'eau contenant quelques gouttes d'alcali. Polir ensuite avec un vieux chiffon de toile: ne pas employer de soie. Les lentilles, du reste, doivent être frottées le moins souvent possible si l'on veut éviter des raies. On enlève la poussière avec une peau de chamois très douce.

Pour nettoyer les cartes à jouer.—On remet à neuf les cartes à jouer en employant le procédé suivant: prenez un jaune d'œuf, battez-le dans son poids de pétrole, puis trempez dans ce mélange un petit tampon de flanelle et frottez les cartes. Laissez sécher.

QUELQUES LIVRES CANADIENS

par OLIVAR ASSELIN

Il y avait un reste de bourgeoisie dans Charles Gill; cela se voit à l'admiration excessive de ce bohème pour l'alexandrin, et surtout, pour certaines formules verbales qui constituent ce qu'en France on est convenu d'appeler le "style pompier". Il est permis de douter que la noblesse soutenue de la pensée — qui rappelle Barbey d'Aureville et certains poètes de second ordre, tel Charles de Pomarols, — compense chez lui ce grave défaut, dont le roi des Olympiens, Victor Hugo, s'est gardé, notamment dans la Légende des siècles, avec une coquetterie digne d'imitation.

Gill avait, dans son Cap Eternité, un autre obstacle à vaincre qui était la nature même du sujet. Il y a des Canadiens qui au seul nom du Saguenay et de tout ce qui y touche tombent en pâmoison: ils exagèrent. Cette nature est belle, assurément, mais elle n'a pas la grandiose qu'on lui prête et elle pêche par une monotonie qu'on ne lui prête pas assez. Entreprendre de la peindre telle qu'elle est, c'est condamner le lecteur à un ennui presque égal à celui que dégage, dans un autre genre, la lecture du Paradis perdu ou de la Jérusalem délivrée. Et si le poète a voulu, narguant les difficultés, faire du luxe en édifant sur le seul cap Eternité les trente-deux chants que son biographe nous apprend que le poème devait comprendre, il a eu doublement tort; même en y rattachant tous les symboles philosophiques et tous les souvenirs historiques imaginables, Chateaubriand et Victor Hugo auraient été généreux pour le cap Eternité en lui consacrant, celui-là dix pages de prose, celui-ci un demi-millier d'alexandrins. Et dans le genre descriptif, il se peut que la littérature française ait produit d'autres génies que Chateaubriand et Victor Hugo (ne parlons pas du fada Bernardin de Saint-Pierre), mais nous avouons pour notre part ne pas les connaître. Les douze chants que Charles Gill a eu le temps d'achever ne dépassent malheureusement pas le niveau de la poésie estimable.

De qualité bien supérieure sont la plupart des pièces lyriques groupées dans le même volume. Les Stances aux Etoiles, par exemple, — que, soit dit en passant, l'on s'étonne de voir incorporées au Cap Eternité, commencé en 1909, quand rien ne les y apparente et qu'elles parurent pour la première fois aux Débats en 1900 — resteront un beau morceau d'anthologie tant que l'élévation de la pensée et du sentiment, l'ampleur et la perfection de la forme, seront parmi les plus belles qualités d'une ode. Dans sa paraphrase familière de Vive la Canadienne, le poète a créé un genre de poésie patriotique qu'il faut regretter qu'il n'ait pas cultivé davantage, car, ce genre, il eût peut-être, chez nous, fini par tuer l'autre — celui que nous connaissons, et dont chaque retour du 24 juin provoque, hélas! une nouvelle et lamentable floraison.

Mais quelque chose primait encore en Charles Gill ses facultés lyriques: c'est son talent de latiniste. Quel admirable professeur de langue et de littérature latines il eût fait, ce peintre-poète devenu par nécessité maître de dessin, qui avait constamment dans sa poche Jocelyn, mais aussi un exemplaire annoté d'Horace! Les traductions qu'il a

laissées des quatre odes: A Leuconoé, A Lollius, A Dellius, A Sextius, feront les délices de ceux qui, très intelligemment, croient avec le bon Rollin et, trois siècles après lui, Brunetière et Guglielmo Ferrero, que les humanités latines sont la culture des dieux et que le verbe français n'atteint sa perfection que greffé sur la racine arrosée du lait de la Louve. Pour qu'on ne nous accuse pas d'exagérer, empressons-nous de citer, à titre d'exemple, l'ode à Dellius:

*Soutiens-toi, Dellius, dans l'épreuve et la peine.
Dans les félicités que le sort peut offrir,
De conserver une âme également seraine,
Car il te faut mourir;*

*Soit que ton cœur, sans trêve, ait languie de tristesse,
Soit que, loin des tracas, tu le sois réjoui,
Busant, couché sur l'herbe en des jours de liesse,
Le falerne vieilli.*

*A l'ombre hospitalière où frémit la ramure,
Du peuplier d'argent et du pin orgueilleux,
Au bord de ce ruisseau fugitif qui murmure
Dans son lit sinueux,*

*Ordonne d'apporter les parfums et l'amphore,
Et du riant rozier les éphémères fleurs,
Heureux vivant! tandis que le pernet encore
Le noir fil des trois Soeurs.*

*Il faudra le quitter, ton domaine splendide,
Ta villa que le Tibre arrose de flots d'or
Il faudra la quitter! Un héritier avide
Comptera ton trésor.*

*Qu'importe que tu sois issu de race infime
Ou riche et descendant de l'antique Inachus,
Ou bien sans autre toit que l'azur, ô victime
De l'implacable Orcus!*

*Nous sommes tous poussés au même précipice;
Car, de l'urne sorti, notre destin mortel
Nous jette tôt ou tard dans la barque qui glisse
Vers l'exil éternel.*

Ce fut mon bonheur et ma gloire de pouvoir (en 1904, dans le Nationaliste) publier le premier ces beaux vers. Je les admire aujourd'hui plus que jamais. Le rythme en est accompli, chaque mot en est à sa place; traduction ou non, il ne s'est écrit rien de plus parfait en langue française; on croirait lire certains psaumes de Jean Racine.

Nous en avons dit assez du livre de Gill pour faire comprendre qu'à notre avis une critique plus rigoureuse aurait dû présider au choix des pièces. Et ceci nous amènerait à des considérations plus générales sur les mauvais services rendus à la plupart des écrivains, dans l'édition posthume de leurs œuvres, par une admiration trop dépourvue de discernement. Je me rappelle avoir entendu Gill lui-même déplorer qu'on n'eût pas publié tels quels tous les vers de Nelligan; je le laissai dire, car mon principal sujet de fierté, à propos de ce poète que je n'ai malheureusement pas connu, était précisément que, consulté par son éditeur et préfacier Louis Dantin, j'avais réussi à faire écarter de l'édition un certain nombre d'essais d'écolier dont le manuscrit, s'il est resté en possession du préfacier, montrerait qu'ils auraient probablement suffi à faire tomber sous les sifflets d'une critique plus lourde qu'éclairée une œuvre d'ailleurs admirable. Cinqante pages d'Ernest Lafortune qui, éditées séparément en plaquette ou dans une anthologie de l'humour canadien, assureraient la renommée de ce jeune homme mort si vieux à vingt-deux ans, et que seuls connaissent quelques collaborateurs de l'ancien Nationaliste, restent en manuscrit — et pour le moment c'est peut-

être tant mieux — parce qu'un parent aveugle s'acharne à vouloir en faire, par l'adjonction de multiples productions écolières, voire enfantines, un gros livre de trois ou quatre cents pages. Et ainsi de suite. Gill tenait le Cap Eternité pour son grand œuvre: il s'est trompé, et l'on n'eût pas manqué de respect à sa mémoire en ne ratiifiant pas son jugement. Si l'on voulait absolument publier ce poème, il fallait, à notre modeste avis, le publier séparément, ne pas le relier à une œuvre qui en diffère de genre et de mérite. Nous aurions ainsi, au lieu d'un ouvrage de 150 pages, deux modestes plaquettes, mais l'une de ces plaquettes tout au moins se lirait avec un plaisir sans mélange par les hommes de goût — les seuls dont le jugement importât à Gill de son vivant, lui qui, né bourgeois, et resté tel par certains côtés de son esprit, s'appliqua néanmoins jusqu'à sa mort, avec une joie diabolique, à étonner et scandaliser le philistin.

* * *

A moins de quarante ans et en moins de dix années, M. Jules Tremblay, journaliste, puis fonctionnaire, a publié tout à l'our: Des mots, des Vers; Le Français en Ontario; Une opinion sur la littérature canadienne-française; La sépulture d'Etienne Brulé; Du Crépuscule aux Aubes; Les Ferments; Aromes du Terroir; et enfin, Les Ailes qui montent. Bien que la plupart de ces titres désignent de simples opuscules, l'œuvre est relativement considérable: d'où vient que notre presse, d'ordinaire si prodigue de gros encens, en ait si peu parlé? Ne serait-ce pas que les défauts qui s'y accusent ont frappé jusqu'aux Bèotiens commis chez nous à l'entretien des autels de l'Esprit? Ecrivain de race, excellent grammairien, le père de l'auteur, M. Remy Tremblay, qui achève en ce moment dans les bureaux de la Chambre fédérale une vie de labeur et de probité, réussissait à merveille la satire en prose et en vers; encore aujourd'hui, ses Coups d'ailes et coups de bec supportent assez bien la comparaison avec la moyenne des chansons de Béranger. Depuis vingt ans il épuise son beau talent au genre le plus ingrat qui soit, quand ce n'est pas le plus ennuyeux: la poésie philosophique. Héritier de ses qualités, M. Jules Tremblay semble vouloir donner dans les mêmes errements, Les Ailes qui montent, c'est un hymne à la paix universelle, entrevue par l'auteur dès avant l'armistice du 11 novembre 1918. Le poème n'est certes pas sans mérites, et même, à certains points de vue, il en a de très grands. Il ne faudrait pas, par exemple, dédaigner la facture de vers comme ceux-ci (il s'en fait trop peu de passables au Canada):

*Pour que ton règne arrive, et dure jusqu'au soir
Des jours, confus encor, dont l'aube se rapproche;
Pour que le paysan, qui plonge son fossier
Dans le terreau chargé de ronces et d'arroche,
N'ait pas la bombe, éteinte, du Passé;
Pour que l'effort renaisse aux espoirs de la vie,
Sans l'échec douloureux de l'Idéal blesé,
O Paix de la lumière, il faut tuer l'Ennui!
Il faut qu'un saint amour, aux peuples qui naissent,
Enseigne que la guerre est un crime barbare,
Qui frappe la Grandeur et le Génie au front;
Que la Haine est un joug, et l'Empire une barre,
Sur la route qui monte, étroite, jusqu'à Dieu.*

Le malheur, c'est que dans cette note Victor Hugo a tout dit, les béatitudes comme le

reste. A la place du studieux et vaillant écrivain et de l'homme d'esprit qu'est Jules Tremblay, nous détournerions un instant nos regards des obscurs destins de l'humanité pour les promener davantage sur la sottise ambiante; il y a là une mine qui n'est pas près de s'épuiser.

* * *

Les natures comme M. Marcel Dugas n'y vont à moitié ni dans le blâme ni dans l'éloge, et quand le chante exalté de Verlaine nous offre, sur un certain nombre de jeunes hommes qui sont pour la plupart de ses amis personnels, un livre d'Apologies, nous pouvons prendre pour acquis que ce sont véritablement des apologies. Lozeau, Paul Morin, René Chopin, Guy Delahaye, La Roque de Roquebrune, sont en vérité de beaux sujets à portraits; et c'est peut-être beaucoup dire, mais nous qui sommes pourtant d'une autre génération, il nous semble que, pour l'étendue de leur culture et la noblesse de leur esprit, le Maître ne les eût pas vus sans plaisir groupés autour de lui sous le Portique. M. Dugas, lui s'est laissé emporter par sa sympathie jusqu'aux limites du dithyrambe. On eût aimé plus de mesure, nous voulons dire plus d'équilibre.

L'apologie de M. Lozeau porte cette réserve:

Des dernières productions de ce poète, il n'y a rien à dire. Souhaitons, cependant, que ne sacrifiant plus à l'avenir (?), aux nécessités monstrueuses d'une époque riche en barbarie de toutes sortes, il ne souille plus sa muse d'inspirations guerrières.

Il y aurait un reproche plus grave à faire à M. Lozeau, qui est de ne s'être pas renouvelé depuis son premier volume de vers. Ce reproche, M. Dugas ne le lui fait pas; ce qui, de la part de M. Lozeau, le choque davantage, c'est de s'être "abaissé" à la poésie patriotique: n'était-ce pas assez d'y avoir échoué?

M. Guy Delahaye, esprit curieux, il est vrai, mais surtout pour ses amis, car les brefs essais qu'il a publiés permettent à peine de le classer parmi les poètes, bénéficie d'une admiration qui étonnera les critiques de 1975, sans parler de ceux d'aujourd'hui.

L'article sur La Roque est une ode en prose.

Cette outrance dans l'éloge s'accompagne d'une outrance verbale qui rendrait fatigante la lecture d'un ouvrage plus volumineux. Le paon de nos jardins littéraires, Paul Morin, fabricant d'essences fines, de mots parfumés, surtout coruscants, qui font lever tout un monde de chatolements, de rutilances, se peindrait lui-même sous des couleurs plus sobres. Delahaye, « couvé par les dieux, a voulu, appelé, souhaité, tendu les bras aux caprices de la terre. » De La Roque nous lisons que « dans le filet diapré des choses, la bouche en feu, si semblable à l'impudente grenade, il s'excite à chanter les éléments qui meurent. » M. René Chopin est « plein de frissons et de cris » et « boit la chaleur éparse du soleil, le suc des fleurs, la rosée des aubes. » La moitié du volume est écrite ainsi. Disons-le, ce ton est choquant, même chez un apologiste.

Dans une prose qui est pour ainsi dire toute images, où l'image est devenue le signe habituel de la pensée, au point que pour la lire il faut d'abord la transposer, il importerait que les métaphores s'accordassent rigoureusement. Or, M. Dugas écrit souvent des choses comme ceci (p. 53):

De tout temps les choses délicates, fines et brillantes ont été mieux goûtées si on les enveloppait de lumière, de balbutiements légers et suaves.

Nous avons contre M. Dugas un autre grief, qui est que son livre est farci de fautes typographiques. Les lyriques ne seront jamais de bons lecteurs d'épreuves, mais un homme de goût — et M. Dugas a pour la beauté sous toutes ses formes un culte qui est bien le principal attribut du goût — ne devrait pas lancer dans le monde une œuvre littéraire où on lit: « il sourie » (page 10); « l'étable sacrée » (p. 18); « sa recherche à du prix » (p. 20); « sa solitude où vit et s'exauce le rêve » (pour « s'exhausse ») (p. 33); « contacts servils » (p. 59). Cela, il faut le crier très haut à M. Dugas, pour que son prochain ouvrage ne souffre pas d'une tare qui a marqué tous les précédents. Et il faut lui faire observer aussi que le critique littéraire moins que tout autre a le droit d'écrire, même par distraction: «... une de ces ivresses que chacun d'entre les hommes ont éprouvées »; « Ce désir de joie libre... invitent à la joie de vivre »; « Il a voulu, appelé, tendu les bras aux caprices de la terre. »

Enfin, si M. Dugas est un pitoyable lecteur d'épreuves, ce qui est bien le moindre défaut des auteurs pourvu qu'ils se fassent corriger par d'autres, et un assez mauvais grammairien, ce qui est plus grave, il est au-dessous de tout en ponctuation, ce qui est la tristesse des tristesses. Ne pas savoir ponctuer, c'est ne pas saisir les divisions logiques du discours, l'enchaînement logique de la pensée.

Voilà M. Dugas bien chargé. Disons maintenant par où il nous plaît.

D'abord, il a le courage — trop rare chez ceux d'entre nous qui s'intitulent critiques littéraires — de manquer de respect à Chapman, à Fréchette, et de dire entre les lignes que la poésie de Crémazie, excellente d'intentions, est presque toujours synonyme de pauvreté au pluriel comme au singulier; si l'on voulait admettre une fois pour toutes cette manière de voir, nous serions vite en littérature autre chose que les pauvres hères que nous sommes. Il pose que l'art et la religion sont deux choses, et que l'habitude presque générale de nos critiques de se placer au seul point de vue religieux ou moral dans l'appréciation des œuvres littéraires est peut-être la principale des multiples causes qui nous retiennent, en matière intellectuelle, juste au-dessus des Lapons et des Samoyèdes; et là encore, courageusement, comme le grand écrivain catholique Barbey d'Aurevilly, il sait avoir raison contre le plus grand nombre. Il est d'avis que le meilleur nationalisme littéraire, au Canada, serait encore de produire des chefs-d'œuvre, peu importe que les sujets fussent ou non canadiens; et si ce n'est pas là du pur bon sens, nous aimerions à en avoir d'autres démonstrations que celles que nous apportent la plupart des plaidoyers en faveur de la nationalisation de notre littérature.

Cela ne serait déjà pas si mal.

M. Dugas, sous les réserves qu'appelle forcément sa langue coruscante et catapultueuse, a en outre le mérite, rare au Canada, de mettre au service de sa pensée un vocabulaire de plus que trois cents mots. Il a appris dans ses vastes lectures à aimer le verbe varié et multicolore. Il a de très belles pages; celle-ci, par exemple:

Le cas de M. Lozeau est singulier, inédit chez nous: voici un homme qui, sevré des ressources ordinaires qui composent l'existence des autres hommes, s'emploie à nous conquérir certains biens intellectuels. Il est un reproche à nos lâchetés. Car il pouvait ne pas ajouter d'autres maux à son mal; il eût pu garder pour lui seul les confidences qui lui tenaient des choses, de lui-même, de son exil d'entre les hommes. On le voit bien dans une tour d'ivoire habitée de tous les chants, des purs égoïsmes de l'esprit. Non, il a

voulu être une voix dans la foule, faire éclater le silence, hâter, par son effort, le destin de notre littérature.

Aussi sa maison chante dans le pressentiment des mots et des idées. D'elle s'échappent des fusées qui illuminent la nuit de nos plaines. Cette âme sensible de poète harmonise la plainte des roseaux avec les accords gémissants qui s'exhalent de ses profondeurs. Ce n'est pas le rire, la chute des astres dans la mer, la rumeur puissante d'une foule en délire, les bruyants débats de la tribune ou du prétoire, la fureur sauvage des hommes de proie qui parqué les petits et les faibles dans la charrette fatale. Non, mais c'est l'aube recueillie qui semble une prière d'oiseaux, de plantes, d'herbes et de sources brisées; c'est le soir qui nous prend à la tête et au cœur et se consomme en un chant de grâce sanctifiante; — c'est tout un destin songeur replié sur lui-même, qui, au sein d'un monde précaire, s'ingénie à la naissance d'images teintées de la pourpre d'une belle âme.

Contemplons donc cet homme; sa solitude où vit et s'exhausse le rêve poétique frissonne de mille voix charmées et tentatrices. Et ainsi il s'est trouvé récompensé d'avoir souffert sa vie, de l'avoir ornée de désirs ouïés, d'agrément intellectuels. Habile joueur, de la lancer, telle une boule, dans l'azur, au cœur des bois, sur le bord des lacs, à travers l'apothéose des soirs et la nature innombrable!

Un Français cultivé dira qu'il n'y a pas là de quoi crier merveille. Et peut-être aura-t-il raison. Nous, nous sommes reconnaissants à M. Dugas de nous avoir fait lire une prose qui ne correspondit pas, dans la langue écrite, au vagissement désordonné, avec accompagnement de « choses » et de « machines », qu'est dans la langue parlée la conversation de la moyenne de nos professionnels. Chez les aveugles les borgnes sont rois. M. Dugas ne voulut jamais être ni aveugle ni borgne: qu'il bride ses enthousiasmes, qu'il émonde ses proses, qu'il évite les fautes de grammaire et confie à un homme du métier la lecture de ses épreuves, et nous saluerons en lui un de nos plus riches comme un de nos plus vivants écrivains.

* * *

La Scouine, roman de mœurs paysannes paru l'an dernier en édition privée, a pour auteur « Albert Laberge, fils de Pierre ». J'aime cette signature, qui par son appendice évoque une de ces belles familles patriarcales comme il y en a encore dans mon pays de Charlevoix. J'aime aussi la dédicace: « A mon cher frère Alfred qui, près des grands peupliers verts, pointus comme des clochers d'église, labouré et ensemencé de ses mains le champ paternel... »

Ceci dit, j'essaierai de présenter à ceux qui ne le connaissent pas cet original d'Albert Laberge, fils de Pierre, qui se paie la fantaisie, peu banale en notre province, d'écrire des romans pour ses seuls amis. J'ai pratiqué le reportage avec Laberge il y a bientôt vingt ans. Je l'ai bien rencontré cent fois depuis. Mais cet homme est si modeste, il a porté à une telle perfection l'art de rentrer ses coudees et de feutrer ses pas, que presque tout ce que je sais sur son compte se résume encore à ce que m'ont dit de lui ses très, très rares intimes. Il consacre aux choses de l'esprit les loisirs que lui laissent l'onéreuse chronique sportive de la Presse et la fréquentation obligée du monde très particulier auquel les intellectuels abandonnent à peu près complètement, chez nous, la culture athlétique. Camarade incomparable d'obligeance et d'urbanité, — deux qualités auxquelles nul ne se rappelle l'avoir vu manquer, — il est cependant très avaro de son amitié. Il promène (le soir) au théâtre, au Salon, aux conférences, une curiosité toujours en éveil; mais je ne crois pas lui avoir jamais entendu formuler le premier un jugement en matière littéraire ou artistique. Timidité? paresse? impuissance? Je le soupçonne plutôt d'avoir, par mépris pour l'indigence intellectuelle qui l'entoure de toute part, ordonné sa vie pour en reti-

rer le maximum de jouissances avec le minimum d'embaras. Il aime les belles choses. Il a beaucoup lu Anatole France et le premier Barrès; c'est, au sens légitime du mot, un épicurien. Ajoutons que ce célibataire de quarante-cinq ans environ (1), grand, blond, chauve, un peu myope, au reste portant beau, hait le débraillé et pourrait rendre des points au Beau Brummel pour la correction de ses habits et la nuance de ses cravates. Ne m'en demandez pas davantage: c'est par son livre que je viens d'apprendre que cet homme en partie double — reférée et dandy, confidant des boxeurs et familier discret des milieux artistes — est fils et frère de paysans.

Quant au livre qui nous occupe, j'ai le pressentiment que s'il tombe jamais dans le public il fera écrire beaucoup de sottises. La Scouine, c'est le sobriquet d'une de ces pauvres filles hommées et déshéritées comme il y en a chez nous dans chaque paroisse, que les Normands appellent des garces, que les Vendéens, s'il faut en croire les Chouans de Balzac, appellent des cataus, et que dans mon enfance j'entendis appeler de ce dernier nom à Mont-Joli, dans le bas Québec. La vie intérieure de pareils êtres est forcément peu active, ou du moins leurs passions, tout animales, se déterminent par des mobiles élémentaires et qui ne prêtent guère à l'analyse. Ce sont sujets de contes, non de romans. Ils intéressent un Maupassant, ils n'intéresseront pas un Stendhal ou un Bourget. Aussi bien le livre de Laberge est-il, plutôt qu'un roman, une série de scènes sans autre lien entre elles que l'intérêt que comporte par elle-même la vie rurale. On pourrait même lui reprocher de n'être pas autre chose, et de rester en de trop nombreux chapitres étranger au pitoyable animal humain dont il prétend à nous offrir le portrait. Ceux d'entre nous qui vécurent aux champs reconnaîtront la Scouine aux traits épars qu'ils ramassent d'elle au cours du livre, car ils l'ont déjà vue en chair et en os; pour les autres elle restera une pâle et, en somme, peu intelligible esquisse.

Ce roman se serait plus justement intitulé Les Deschamps. Si en effet la Scouine n'est pas une biographie, on y trouvera ce qui vaut peut-être mieux: à savoir, la monographie à peu près complète d'une famille d'habitants du comté de Chateaugay aux environs de 1880. Urgèle Deschamps, sa robuste femme Maço, leurs cinq enfants Joseph-Zéphirin-Raclor, Joseph-Claude-Télesphone, Joseph-Henri-Charles dit Charlot-le-Cassé, Marie-Caroline et Marie-Rose-Paulima dite la Scouine; l'oncle Jérémie qui, après cinquante ans d'absence aux «pays de l'or», revient mourir dans la famille, et jusqu'aux simples domestiques comme Bagon le Coupeur; tous ces personnages se tiennent entre eux, s'expliquent les uns par les autres. Si elle est, cette monographie, oui ou non fidèle, voilà de quoi il sera agrement discuté dans la presse canadienne-française quand la Scouine verra le grand soleil. Craignons que Laberge n'attrape ce jour-là autant de coups, et d'aussi brutaux, que ceux qu'il fait donner par Tofile Lambert à ses deux frères idiots, Piquin et le Schnô. Où a-t-il vu dans le Canada français, en 1918 (date de l'édition), ces paysans qui s'attardent à des procédés de travail d'un autre âge, s'appellent Maço, Raclor, Télesphone, mangent trois fois par jour et trois cent soixante-cinq jours par année du «pain dur et amer, lourd comme

du sable et marqué d'une croix», traitent à coups de pied et à coups de bâton leurs frères ou fils imbéciles? On lui posera ces questions, bien d'autres encore, et on l'accusera d'avoir fait une mauvaise action en salissant à la face du monde, particulièrement du monde anglo-saxon, le plus beau type social que notre race ait encore produit. Nous qui n'avons pas mission de le défendre, nous savons bien ce qu'il y aurait à dire à sa décharge. Les «habitants» qu'il a peints ne sont pas ceux d'aujourd'hui, mais, il l'indique lui-même à plusieurs reprises, ceux d'il y a quarante ans; le «papier» qu'ils vont «retirer» du bureau de poste le dimanche après la messe, ce n'est pas la Presse ou la Patrie, encore bien moins le Devoir, c'est la Minerve ou le Nouveau-Monde; et, à cette époque, de même que chaque maison a sa petite provision de ce que vous savez, et que le curé, dans sa tournée paroissiale, ne lève pas le nez sur un verre de whisky blanc, de même on se sert encore de la baratte à main et du crible à manivelle. Ils ne sont pas de n'importe où, mais du comté de Chateaugay, où le voisinage des Anglais, la fréquente survivance du type indien et cent autres causes, ont donné aux simples, entre autres traits particuliers, le goût des prénoms distingués, tels que Raclor, Télesphone et — celui-ci je l'ai entendu de mes oreilles, dans la famille d'un brave homme qui avait voulu honorer son patron et le C.P.R. (Canadian-Pacific-Railway) — Alcibiade. Et de la partie la plus pauvre du comté, où beaucoup de cultivateurs, il y a quarante ans, mangeaient encore, après l'avoir marqué d'une croix avec le couteau, le pain décrit par Laberge — lequel a d'ailleurs soin de dire que pour Deschamps malade ses enfants vont quêrir du pain blanc chez le voisin. Quant à la brutalité du paysan envers les idiots de sa famille, de nos jours encore elle est presque aussi fréquente que sa brutalité envers les bêtes, qui est très fréquente. Les Deschamps et les Lambert, ils étaient milliers dans notre province aux environs de 1880. D'ailleurs, la seule question qui importe est de savoir si Murillo a calomnié sa race en peignant sous les traits d'Espagnols ses mendiants pottleux; si l'artiste doit, par souci du conventionnel, écarter de parti-pris les sujets d'exception, forcément les plus curieux, pour ne s'attacher qu'à la banalité. Laberge avait besoin de types hauts en couleur, aux méplats violents: les Deschamps lui sont tombés sous la main, il les a pris; ce n'est pas nous qui lui en ferons un crime.

Laberge pêche quelquefois contre la couleur locale: à Chateaugay, en 1880, exprimait-on encore en françois le prix des bottines, et les enfants de l'école élémentaire avaient-ils des thèmes à corriger (p. 10)?

Comme Dugas, il ne scrute pas assez ses épreuves. Il laisse imprimer iraient pour raiant (p. 3), «des vieux étaient parti» (105), et vingt autres horreurs semblables.

Comme Dugas, il commet parfois des gauderies ou des incorrections de style. Il écrit: «Le père et les enfants sortirent alors et se suivant l'un l'autre (pour: à la file), se rendirent chez le voisin» (p. 5); «Ils profitaient des occasions qui s'offraient...» (53); «alors de la récréation» (pour: à la récréation) (21). Nous en passons, et par douzaines.

Comme Dugas, — ne serait-il pas plus juste de dire: comme les neuf-dixièmes des écrivains canadiens-français? — il méconnaît trop souvent les règles de la grammaire. Il écrit invariablement sans accent circonflexe la troisième personne du singulier du subjonctif imparfait. Il écrit, en parlant du

saint et non d'une localité mise sous son patronage: «Saint-Joseph» Il emploie au sens de ferme le mot terrain, au sens de manifestation le mot démonstration.

Comme Dugas toujours, il n'a pas pour la ponctuation le respect qu'il faudrait.

Et pourtant, en dépit de toutes ces faiblesses, la Scouine demeure une œuvre intéressante. L'observation y est généralement juste, souvent profonde. Les personnages s'y meuvent dans une atmosphère réaliste qu'on ne trouve malheureusement pas à la plupart des ouvrages d'imagination écrits au Canada; le trait du père Goriot sentant le pain par habitude d'ancien marchand de farines s'y retrouve cent fois, et, peu importe qu'elle ne soit pas toujours belle, ce que Laberge nous montre de ses personnages, ce n'est pas seulement leurs gestes extérieurs, c'est leur âme.

Bref, une œuvre imparfaite, très imparfaite, mais dont il faudra que l'on parle, et qu'il faudra louer si l'effort intellectuel probe et courageux ne doit pas rester chez nous éternellement incompris.

La simple honnêteté nous commande d'ajouter: premièrement, que si, malgré sa crudité, tel chapitre de la Scouine n'apprend rien à une petite paysanne de dix ans, ce même chapitre choquera probablement les jeunes filles qui ne savent pas d'où vient la différence entre un bœuf et un taureau; deuxièmement, que certains écarts de mœurs, plus fréquents qu'on ne le croit chez les simples d'esprit de la campagne, mais qu'on serait reconnaissant à l'auteur de nous avoir laissés deviner, mettent le livre dans la catégorie de ceux qu'on fera bien d'interdire aux enfants.

Dans Jolieœur, ^{***} tommy canadien, M. Fred. Causse-Maël, fils du romancier Pierre Maël, nous présente un type de soldat canadien-français qu'il connut, paraît-il, aux Fusiliers de Montréal (lisez le 22e) pendant qu'il était, lui, interprète à la 5e brigade, dont le 22e faisait partie. Même s'ils y relèvent parfois les ordinaires partis-pris de l'interprète et de l'agent de liaison — personnage généralement bien apparenté, généralement influent, qui selon ses souvenirs de mess fera obtenir la Légion d'honneur ou donnera le coup de pied de l'âne à ses anciens hôtes et commensaux, — ceux qui ont servi au 22e n'auront pas de peine à mettre des noms au bas de la plupart des portraits qui défilent dans ce livre: le colonel Lachance, «en qui la bravoure et le panache s'allient à la bonhomie», mais qui a surtout «une veine fantasmagorique»; l'officier de ravitaillement Patenôtres, qui fait bonne chère à l'arrière, met quelquefois le nez aux premières lignes et raconte «d'un faux air modeste» ses narrow shaves; le lieutenant Jim Comtois, grand, flegmatique, qui, à cent cinquante mètres des Boches, s'assit sur une caisse retournée à l'entrée de son dugout et gratte philosophiquement la glaise collée à ses semelles, avec son stick de jonc malais; le major Lanoirceur, méticuleux, pointilleux et prudent (1); le colonel de Lavandière, «gentil-homme jusqu'aux bouts des ongles, qu'il porte longs et très soignés», et qui, à cinquante ans, rappelle toujours Clitandre et possède encore le secret d'attendrir les Céli-mènes; le capitaine Cheval, menu et brave; et combien d'autres! Reconnaitront-ils un Canadien-Français en un tommy qui malgré son nom de Jolieœur et sa légendaire bravoure, et malgré aussi, disons-le, l'infinie

(1) Ce portrait, comme celui de Patenôtres est reconnaissable à certains traits seulement; pour ce qui est de la bravoure, il comporte à mon sens une calomnie. — O. A.

(1) J'étais autrefois de tous les enterrements de vie de garçon. Ayant manqué celui de Laberge, je croyais notre ami célibataire; j'apprend à la dernière heure qu'il est marié. Dont acte. — O. A.

tendresse de la Française du peuple pour les héros, sort de toutes ses entreprises amoureuses dupé et ridicule? Le peintre a vraiment des touches par trop fantaisistes! Parfois le langage que l'auteur met dans la bouche des "Castors" n'est guère plus vraisemblable: s'il a jamais entendu un «Fusilier de Montréal» crier «Egaillez-vous!» il peut se vanter de les mieux connaître que moi-même, qui ai passé quelques mois parmi eux. Ajoutons que le livre est d'un style fort relâché.

Jolicœur n'en est pas moins, dans l'ensemble, une peinture fidèle et, au demeurant, sympathique, du 22e, tel que nous le vîmes aux environs de 1917. Le Boche au punch, le Sansonnet et tels autres chapitres que nous pourrions citer, sont des tableaux pleins de verve et d'humanité tout à la fois, où les anciens du 22e retrouveront quelques-unes de leurs plus nobles émotions de soldats.

M. Causse-Maël met dans la bouche de ses héros beaucoup de jurons: que ceux qui n'ont pas entendu «balâmer» tout autour d'eux au 22e lui jettent la pierre. Un romancier n'est pas nécessairement tenu de farder les choses, kâ...â...â...lice!

Sur l'opportunité de laisser le livre entre les mains des jeunes filles, ce que nous avons dit de la Scouine s'applique, mais dans une moindre mesure, à Jolicœur.

OLIVAR ASSELIN.

NOTRE NUMÉRO DE NOËL

Notre numéro de Noël sera édité à grand frais, avec un texte approprié aux belles fêtes religieuses et sociales que nous passerons, et contiendra de nombreuses illustrations, avec gravures hors texte d'une rare valeur artistique, roman complet, etc., etc.

Retenez ce numéro d'avance chez notre dépositaire.

Dans notre prochain numéro un article à lire

L'analyse de "Polly Masson", le roman de M. William Henry Moore, l'auteur du "Clash" par M. Louigny de Montigny.

La peine qu'on se donne pour être heureux fait la moitié du bonheur.

Armand HAYEM.

Le motif seul fait le mérite des actions des hommes.

LA BRUYERE.

Il y a une chose dont on ne loue jamais les morts, et qui, cependant, est la cause de toutes les louanges qu'on leur donne: c'est qu'ils sont morts.

STENDHAL.

Imitez le temps: il détruit tout avec lenteur; il mine, il use, il déracine, il détache et n'arrache pas.

Nos moments de lumière sont des moments de bonheur; quand il fait clair dans notre esprit, il y fait beau.

LE THÉÂTRE FRANÇAIS A MONTREAL

Les administrations théâtrales qui se sont succédées du théâtre des Nouveautés, d'il y a vingt-cinq ans, à l'Orpheum d'hier ont réussi à créer l'impression que l'exploitation d'un théâtre français de bon style est une déplorable affaire financière.

Cette impression, toute ancrée qu'elle est, dans l'opinion publique est absolument contraire à la réalité. Il est à craindre que Montréal reste privée de bonnes troupes, tant qu'elle subsistera.

Montréal n'a jamais ménagé son encouragement aux théâtres dignes de cet encouragement, ceux-ci auraient pu largement vivre de leurs recettes si des causes absolument étrangères à l'art dramatique n'avaient eu des effets désastreux sur la caisse.

Il serait facile, par exemple, d'établir que tel théâtre est arrivé à la faillite ou à peu près, après avoir pendant des années bouclé les bilans de ses saisons avec des bénéfices dépassant annuellement vingt mille dollars. Et cette faillite pourrait s'expliquer.

Et l'Orpheum d'hier? l'Orpheum dont la soi-disant malheureuse campagne de 1918-19 a découragé les Mécènes assez disposés à protéger une saison de haute comédie... payante; l'Orpheum, dont la troupe très appréciée, a fait de bonnes, sinon d'excellentes affaires.

En seize semaines du 26 août 1918 au 18 janvier 1919, déduction faite de la relève due à la grippe, ce théâtre a encaissé plus de cinquante milles piastres.

De janvier à mai l'administration de la liquidation a couvert plus que ses frais, alors que les pertes attribuables à la grippe étaient amplement compensées par les magnifiques recettes de Cyrano, de l'Aiglon, du Duel.

Le public a réellement fait un succès de la dernière saison de comédie, tout financier, ou tout amateur intelligent qui désirerait s'en convaincre n'aurait qu'à consulter le bilan de la saison.

Montréal est une des plus grandes villes françaises après Paris. Sa population est riche, friande de belles choses, passionnée de bon théâtre français, elle se rend en foule à toutes les manifestations de l'art français qui lui sont offertes, qu'il s'agisse de musique, de comédie, de conférences, d'expositions de peinture; pourquoi cette importante ville française ne pourrait-elle assurer le sort d'un bon théâtre français?

Le succès financier d'un semblable théâtre sera assuré du jour où les artistes resteront au delà de la rampe alors que les administrateurs se tiendront en deça de cette lumineuse barrière.

Il conviendrait peut-être, pour aller au devant d'un grand succès financier, de modifier quelque peu les programmes, d'une exclusivité allant jusqu'à la monotonie de ces dernières saisons.

Toujours la pièce à thèse, la comédie rosse, les études de mœurs pas toujours admissibles, cela finissait et a fini par

devenir agaçant: l'excès en tout est un défaut, comme chante cet excellent bourgmestre dans Geneviève de Brabant.

A ce joyeux et très artistique théâtre des Nouveautés on donnait dans la même saison des opérettes, des comédies sérieuses ou désopilantes, voire même du grand opéra très acceptable. Certes ce n'était pas toujours la perfection, mais par ce temps de vie chère on aimerait varier ses plaisirs et oublier pendant quelques heures le prix du beurre ou des chaussures en écoutant La Mariée du Mardi-Gras ou le petit Faust.

Ce qu'ont fait les directeurs artistiques des Nouveautés d'antan doit pouvoir être recommencé par ceux d'aujourd'hui.

C'est affaire d'habileté, de doigté, de choix judicieux. Avec de bons chefs d'emploi, des seigneurs et des seigneuses de talent, mais peu connus et aux émoluments de moindre importance, et l'appoint, qui n'est pas à dédaigner des professionnels et des amateurs du terroir, on peut créer à Montréal un théâtre français permanent pouvant aborder tous les genres, donnant au public d'excellentes représentations et à ses créateurs de bons dividendes.

JULES HELBRONNER

Certains hommes, dans leurs vêtements civils, récemment repris, font l'effet de religieuses défroquées.

«Ma chère, c'est effrayant! Jean va revenir du front...»

— Et alors...

— C'est que depuis trois ans, je lui ai écrit plus de trois cents lettres d'amour.

— Eh bien?

— Eh bien, je viens de m'apercevoir que je ne l'aimais pas, que je ne l'ai jamais aimé.

Depuis la paix, les femmes vont aussi loin dans le décolletage, que, pendant la guerre elle avaient été loin dans le dévouement. Ce n'est pas peu dire.

Il y a déjà des tableaux, des vieux meubles, des courtisanes et des jolies femmes dans les intérieurs des nouveaux riches. Mais il n'y a pas encore d'idées: il faut attendre pour cela qu'ils aient tout reperdu.

Comme il est devenu difficile d'aimer, depuis la paix: on n'est plus séparés!

La femme est sortie de la guerre avec un goût plus vif d'indépendance, et l'homme avec un désir plus grand d'autorité. La paix sera-t-elle plus facile à faire régner dans les ménages qu'en Europe?

Pour certaines femmes, la guerre n'aura été qu'une pause — un peu longue — entre deux tangos.

L'amour a plus de force et de saveur au milieu des périls. Maintenant, il faut apprendre de nouveau à aimer dans la sécurité. Quelle déchéance! Mais aussi, quelles compensations!

Il n'y a guère que chez les jeunes filles que l'amour soit tout à fait exempt de vanité.

Que la paix était belle... pendant la guerre!

LE CATECHISME

L'oncle Jean, un soir, racontait ses jeunes années.

« Dans ce temps-là, il n'y avait pas guère d'écoles dans les paroisses; on n'en voyait pas une ou deux dans chaque rang, comme au jour d'aujourd'hui; dans notre concession, il n'y en avait pas du tout, et je n'ai jamais appris à lire... C'est grande misère, sans doute; mais, pour dire que j'en ai souffert, je n'en ai pas souffert: toute ma vie, j'ai travaillé, sans un jour d'ennui; le pain n'a jamais manqué, à la maison; mes garçons sont établis sur de bonnes terres, mes filles ont trouvé de bons partis; malgré de petits malleurs, et aussi des gros, on a été heureux, la Mélanie et moi; on l'est encore. Des fois, je me dis, par manière de penser, que le Bon Dieu trouvera peut-être qu'après tout on n'a pas trop mal fait son devoir... Ça aurait-il été mieux, si j'avais su lire? »

« Mais il faut s'entendre. Je ne dis pas de mal de l'instruction. C'est une bonne chose. J'ai voté pour qu'on construise un collège au village, et pour qu'on loge une deuxième maison d'école dans le cinquième. Il faut des savants dans le monde. Même pour les cultivateurs, il est bon de savoir au moins lire, écrire et chiffrer. J'ai fait instruire tous mes enfants. »

« Mon idée, c'est que tout cela n'était pas aussi nécessaire autrefois, qu'astheure. Ah! le monde est changé! Autrefois, si j'avais besoin d'un cent de foin, j'avisais, par exemple, Grégoire Saindon qui passait par le chemin du roi. — Eh! Grégoire, peux-tu me laisser avoir un cent de foin? — Oui-dà! répondait-il. Puis, il disait un prix, et le marché était conclu; et, quand le foin était livré, il y avait bon compte; et, quand le prix était payé, il n'y manquait pas une coppe. Aujourd'hui, moi qui vous parle, je ne me risquerais pas à acheter, tout seul, une mesure de blé; pour la moindre affaire, il faut signer des papiers, sans quoi on n'est sûr de rien; et, si on signe de confiance, sans avoir lu ce qui est écrit, on se fait mettre dedans plus souvent qu'à son tour. Je ne dis pas qu'on était plus honnête autrefois; mais tout le monde sait lire aujourd'hui, et, je ne sais pas pourquoi, cela change les choses. Pour défendre sa vie, il faut à présent de l'instruction, même aux pauvres gens. »

« Même autrefois, mon oncle, il eût été utile de savoir lire les prières dans le livre de messe, et les grandes vérités dans le Catechisme... »

« Je n'ai pas dit qu'on était des ignorants, répartit l'oncle Jean; j'ai dit qu'on ne savait pas lire; ce n'est pas la même chose. Les prières, je les sais par cœur, toutes, et peut-être mieux que toi, mon petit, sans t'offenser; le catechisme, je l'ai appris comme il faut, et n'en ai rien oublié. Et cette science, qui m'a suffi, je la dois toute à ma mère... »

« La grande tante Josette! »

« Ta grande tante Josette, ma mère, une sainte, et qui ne savait pas lire, elle non plus. Ecoute, je vais te conter ce qui arriva, quand je commençai à marcher pour ma première communion. »

« Tu ne sais pas ce que c'est que de marcher pour la première communion... Nous

demeurons dans la concession de Beauséjour. Quand le temps était venu de nous préparer au grand jour de la première communion, nous devions aller au village, à trois milles de chez nous, suivre les leçons de catechisme que monsieur le Curé donnait dans l'église. Tous les matins, nous partions, pieds nus, les souliers pendus au cou, pour ne les point fatiguer; à l'entrée du village, et parfois, quand il pleuvait, au seuil de l'église, nous nous chaussions. Après l'heure de catechisme, nous revenions de même, par petites troupes. Faire, tous les jours pendant un mois, trois milles d'aller et trois milles de retour, à pieds nus, par les routes mauvaises, au soleil ou à la pluie, pour aller à l'église apprendre le catechisme préparatoire, c'est ce qui s'appelle en français marcher pour la première communion. »

« J'étais le plus petit de ceux qui, un premier de juin, il y a soixante-dix ans, étaient assis sur les grands bancs de l'église, devant monsieur le Curé. C'était la première leçon, et monsieur le Curé devait nous interroger pour voir ce que chacun savait déjà. Une sorte d'examen. »

« Le plus petit, j'étais placé en avant, et l'examen commença par moi. »

« — As-tu un catechisme, mon petit Jean? demanda d'abord le Curé. »

« Tous les autres avaient leur livre. Moi pas! »

« — Non, monsieur le Curé. »

« — Sais-tu lire? »

« — Non, monsieur le Curé. »

« — Vas-tu à l'école? »

« — Non, monsieur le Curé. »

« Comme on dit, je n'étais pas gros; je tremblais comme une feuille, et je pensais: Il va me renvoyer, et je ne ferai pas ma première communion. »

« Des grands, en arrière, chuchottaient. »

« J'allais fondre en larmes, quand, après un silence, j'entendis le Curé qui disait: »

« — Assieds-toi, mon petit Jean. On parlera de ça, tantôt. »

« Et il interrogea les autres. Je repris vite courage, car je vis que je pouvais répondre aussi bien que les plus savants, et quand, à la fin, monsieur le Curé revint à moi, sans attendre qu'il parlât, je lui dis, en me levant: »

« — Monsieur le Curé, je sais mon catechisme. »

« — Tu sais ton catechisme, petit Jean? C'est bien, cela. Voyons voir... »

« Et il commença: — *Qui vous a créé et mis au monde?*... Je réponds. — *Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde?*... Je réponds. Et puis: — *Qu'est-ce que Dieu?*... Je réponds. — *Combien y a-t-il de personnes en Dieu?*... Je réponds. »

« Monsieur le Curé, un peu surpris, et qui n'avait posé aux autres enfants que ces questions faciles, ne s'en tient pas là avec moi; il continue, m'interroge sur l'Eglise, sur les Sacrements, sur les Commandements, et le reste... Je réponds. Il mêle les questions, saute d'un chapitre à l'autre... Je réponds toujours. Il demande des explications... Je réponds, je réponds. Presque tout le petit catechisme y passe. »

« Alors, le bon vieux curé descend les marches, me met la main sur la tête: »

« — Qui t'a appris ton catechisme, petit Jean? »

« — C'est maman, monsieur le Curé. »

« — Eh! bien, tu diras à ta maman que son petit Jean va suivre les leçons de catechisme, et qu'il fera sa première communion cette année. »

« Eh! oui, je savais mon catechisme d'un bout à l'autre. Je l'avais appris sur les genoux de ma vieille mère. Elle, qui ne savait pas lire, nous enseignait comme elle avait été enseignée elle-même, sans livre, par cœur; dans les soirées d'hiver, nos yeux dans ses yeux, nous répétions mot à mot les réponses qu'elle nous disait, réponses obscures d'abord, puis qu'elle expliquait, qu'elle nous faisait comprendre... C'est d'elle que j'avais appris mon catechisme, et que je tiens tout ce que je sais. »

« Car, remarque bien cela, mon petit, ce qu'on a appris sur les genoux de sa mère, on ne l'oublie jamais. »

En écoutant ce simple récit du vieillard, je songeais avec émotion à cette humble femme, qui ne savait pas lire, et qui avait enseigné à ses fils « l'alphabet de la sagesse divine ». Cette science, la seule nécessaire, elle l'avait reçue pareillement d'une mère, qui la tenait elle-même de quelque aïeule illettrée aussi. De génération en génération, je remontais de la sorte jusqu'à l'ancêtre, qui, premier venu au Canada, avait apporté de France, dans sa tête, le trésor des grandes vérités dont vivent les peuples et en avait par cœur fait largesse à sa race... »

Et, depuis, j'ai le goût d'y penser souvent, parce que je trouve cela très beau.

ADJUTOR RIVARD.

PENSEES ET MAXIMES

Ce n'est pas la réalisation d'un bonheur ardemment désiré qui cause la joie la plus vive, c'est la certitude qu'un malheur vivement redouté est enfin écarté de la vie.

Selon la noblesse ou la bassesse de l'âme, l'habileté devient qualité ou défaut.

Rallye.

Il faut porter son velours en dedans, c'est-à-dire montrer son amabilité de préférence à ceux avec qui l'on vit chez soi.

Joubert.

Si on ne voulait qu'être heureux, cela serait bientôt fait: mais on veut être plus heureux que les autres; et cela est presque toujours difficile, parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne sont.

Montesquieu.

S'il faut pécher en quelque extrémité, que ce soit en celle de la douceur.

Saint François de Sales.

CROIX DE BOIS.... CROIX DE GLOIRE

*Ceux qui tombent sur la terre
de France ne meurent pas...*

*... Tombes de petits soldats qui sont morts
le sourire aux lèvres, dans la claire vision
du geste glorieux qu'ils avaient rêvé.*

*Tertres sans inscription où dorment ces
héros anonymes dont nous ne célébrerons la
vaillance que dans les monuments élevés aux
grands faits de la collectivité militaire:
Ypres... Courcellette... Vimy...*

*Petites croix de bois qui jalonnent la
route suivie par les troupiers canadiens dans
leur étapes héroïques sur la terre de France,
croix épiques qui ont surgi à travers la plaine
comme pour relever les défaillances, orienter
les vengeurs à travers la grande rafale.*

*Les cloches n'ont plus sonné pour eux le
glas des prières plaintives du jour néfaste
où le Malin qui régnait sur les barbares a
renversé les beffrois et les voûtes d'église...
Qu'importe, si l'airain des canons a chanté
pour eux dans un clameur qui fit trembler les
vivants un « dies iræ » autrement étonnant
de grandeur et de beauté tragique. Et, comme
ils dorment bien après leur effroyable tâche,
nos petits soldats...*

*... couchés dans l'herbe
comme des rois vêtus de vert, de pourpre et d'or.*

*Ils n'eurent que faire de l'attirail des cham-
bres mortuaires, du cortège des pleureurs,
de la couche de pierre des nécropoles, nos
morts de la phalange canadienne...*

*Mères en deuil, ne pleurez pas sur les
tombes de vos fils là-bas, aux pays des Flan-
des... Ils ne sont pas morts à l'étranger, puis-
qu'ils sont morts en France...*

*La France, maternelle et forte, les enveloppe
d'un linceul dont la diaprure est faite de ce
beau firmament que constellent d'éternelles
veilles, signe d'espérance, de la blancheur
d'hermine de ce merveilleux blason qu'ont
créé ses mâles vertus et son pur génie de la
guerre, du sang de ses martyrs qui a fait des
plaines de la bataille comme un vaste reli-
quaire d'autel... Elle les enveloppe non pas
du linceul pâle et glacé des défunts de la
masse, mais d'un linceul fait des trois cou-
leurs!*

*Pour être disséminés le long des fossés et
des routes, à travers les champs, les tombes
de nos soldats ne souffrent pas de l'isole-
ment et de l'abandon de celles de nos cime-
tières. On sent par les soins touchants qu'on
apporté à ces tertres que nos morts ne sont pas
oubliés, que des camarades vivants se sont
faits les fondés de pouvoirs de la sollicitude
familiale auprès des êtres qui dorment sous
l'herbe et auxquels le baiser maternel aurait
fait tant de bien à l'heure de la grande détresse.
Nos défunts certes ne sont pas oubliés et ils
appartiennent à la société des vivants. Du
fond de leur tombeau, ils ne voudraient pas
qu'il en fut autrement. Ce fut le privilège
de ces défunts tombés dans la mêlée, d'inspi-
rer les vivants, de se perpétuer en eux, de se
manifester dans le miracle des suprêmes
vaillances, de les soutenir jusqu'à la fin dans
l'œuvre du châtement et de la réparation.*

*Et, voilà que tous ces Morts et tous ces
Vivants, unis dans une terrible chevauchée,
comme les cavaliers vengeurs de l'Apoca-
lypse, ont chassé de leurs trous les hideux
troglodytes qui dévoraient les femmes et les
enfants, et détruit pour toujours l'Aigle noir
aux relents de charnier, génie ténébreux du
militarisme prussien.*

Vive la France!

LÉOPOLD HOULÉ.

LE PAUVRE AMOUR

Ils marchaient vite sur les trottoirs lui-
sants et par endroits encore recouverts
d'une fine glace scintillante. La rue était
en fête; les passants, endimanchés, et les
jeunes filles portaient leurs chapeaux et
leur chaussures du printemps. Ils mar-
chaient, et un vent léger, pascal, soule-
vant les jupes, apportait du soleil dans
les petits coins et ridait les flaquas argentées
du chemin. Ils marchaient, se serrant l'un
contre l'autre, souriant, se voyant sans se
regarder, se comprenant sans se parler.

Il avait seize ans, elle en avait quinze
et ils s'aimaient. Ils ne savaient pourquoi;
peut-être parcequ'il avait la peau très blan-
che, malgré son gros nez et ses mains em-
barrassées; et qu'elle avait, sous son nez
retroussé, un sourire gai et timide ou triste
et pitoyable.

Ils marchaient sur un grand boulevard
de faubourg, où les garçons frais rasés in-
sultaient les filles fardées et provocantes.
Ils marchaient comme on marche dans un
rêve. Ils traversaient une rue et il la regardait,
se penchant sur elle, comme s'il eût
voulu la soutenir, la supporter avec ses
yeux. Parfois les filles qu'elle connaissait
les injuriaient:

— « Passez pas si vite... ils nous regardent
même pas... si vous vous imaginez
que vous êtes du beau monde, parceque...

Ils passaient et ne disaient rien. Cepen-
dant quelques instants plus tard, fatigués
de leur long silence et réveillés un peu de
leur rêve, ils se parlèrent:

— « J'ai manqué par sortir aujourd'hui »
dit-elle « ...maman était malade...
papa savait pas comment faire... j'ai pré-
paré le dîner... après, les enfants sont sor-
tis... papa garde maman.

— « T'es pas fatiguée de cette vie-là ?

— Bien souvent, mais j'ai le dimanche
après-midi.

Ils se taisaient quelques instants, puis
reprenaient:

— T'es pas fatiguée de marcher ?

— Non, on est si bien.

— Viens-tu aux vues ?

— Si tu veux.

— Aimes-tu mieux venir au restaurant ?

— Non, j'aime mieux les vues, on est
tout seuls tous les deux, personne nous
voit, on jongle.

— Si j'avais assez d'argent on irait aux
deux... avec mes trois piastres par semaine,
je peux pas...

— Je te dis que j'aime mieux les vues,
je suis si contente d'être avec toi. Elle se
retourna vers lui, et lui sourit d'un sou-
rire triste, comme si elle avait eu peur de
sourire.

— Je suis bien content moi aussi... si tu
pouvais sortir le soir comme aujourd'hui...

— Oui, mais il faut pas trop demander...
veux-tu, on va se taire comme tantôt, on
était si bien...

— Oui.

Ils continuèrent de marcher, sans rien
voir ni entendre, l'un contre l'autre. Des
filles, la figure plâtrée, sous de grands ch-
peaux ridicules, riaient toujours aux hom-
mes à la face rouge, aux paletots corsés et
aux pantalons très courts. Tout cela dans
le soleil neuf du printemps et dans le vent
qui fait tout scintiller.

Ils furent bientôt dans une salle basse
remplie de faubouriens qui, le cou tendu,
regardaient se dérouler un feuilleton amé-
ricain: yankees très courageux que des
lâches Mexicains emprisonnent... Elle,
son manteau enlevé, dans une chemisette
de soie commune, se pencha sur lui, et ils
passèrent deux heures, là, souriant, les
yeux dans le vague, la main dans la main
deux images pitoyables et nullement sen-
suelles du *pauvre amour*.

Ils revinrent à six heures, par des petites
rues solitaires et calmes, plus calmes que
d'habitude, à cause du dimanche, l'un con-
tre l'autre, dans le crépuscule qui agran-
dissait et noyait en même temps les mai-
sons de brique rouge et les poteaux contre
le trottoir. Ils marchaient, tristes et ne
souriant plus, car ils allaient se quitter.
Ils se sentaient cependant, encore plus près
l'un de l'autre, à cause de la nuit tom-
bante. Leur âme se sentait élargie; il vou-
lait plus que jamais la protéger, la bercer.
Bientôt tout fut gris et les réverbères com-
mencèrent à jeter des flaquas de lumière
rose sur les bouts d'asphalte que la neige
ne couvrait plus.

Elle vit, à quelques centaines de pieds
d'eux, les fenêtres éclairées de sa maison
et sentant, que devant chez elle, elle ne
pourrait plus parler, elle dit

— Dimanche après-midi on se rencon-
trera encore ?

— Oui, mais tâche que ça dure plus long-
temps.

— J'essaierai... c'est difficile, j'ai ma
vaisselle à laver.

BERTHELOT BRUNET.

*Ce qui vexé le plus les femmes, c'est que
les hommes ont cru acquérir le droit, par
quatre années de misères, de se montrer exi-
geants et désagréables dans leur intérieur.*

— 0 —

*La frivolité est d'un plus grand secours
que la force d'âme pour aider à supporter
les catastrophes.*

**LA "REVUE MODERNE"
demande des agents pour
solliciter des abonnements.
Des jeunes gens, des fem-
mes inoccupées et des jeu-
nes filles, pourraient ainsi
augmenter leurs revenus,
tout en aidant au succès
d'une belle et noble entre-
prise littéraire et patrio-
tique.**

**S'adresser immédiatement
à LA REVUE MODERNE,
Casier Postal 35**

Station N MONTREAL.

LE MONDE

AVANT PROPOS

Dans le cadre, en apparence bien étroit, de ces cinq lettres le "Monde" des millions de personnes trouvent place; ce petit mot embrasse toutes les classes sociales; toutes les croyances; toutes les races; toutes les allégeances. En lui se renferment les groupements les plus divers et se retrouvent les mentalités les plus différentes.]

Le monde! mais c'est la multitude des hommes et des femmes; c'est la foule à laquelle nous nous mêlons, c'est la société avec sa hiérarchie et ses castes; c'est la masse avec son prolétariat et sa plèbe; ce sont même les bas-fonds, avec la lie sociale. Et oui, c'est tout cela le monde avec lequel nous vivons en contact journalier, sans y prendre garde.

Et bien c'est de ce monde que je voudrais entretenir les jeunes qui voudront me lire et que la *Revue Moderne* ralliera. C'est à l'intention de mes jeunes compatriotes, des plus jeunes, de ceux qui débutent, que j'entreprends ce travail. C'est à eux que je dédie ces considérations faites avec le seul désir de leur être utile et de leur indiquer les moyens de faire leur chemin dans le monde.

Ils se tromperaient ces jeunes, s'ils pensaient connaître le monde; sans mes fonctions de journaliste qui m'ont fait pénétrer dans toutes les classes depuis dix-huit ans, je ne crois pas que j'aurais acquis l'expérience que je partage avec mes confrères.

Comme la plupart de mes camarades j'ai été mêlé à toutes les foules, j'ai été admis dans tous les milieux et c'est ainsi, pour peu qu'on observe, qu'on découvre ce que c'est que le monde et de plus en plus, il me semble, il est nécessaire que notre jeunesse comprenne ce que c'est que "d'entrer dans le monde."

Car, ou elle s'illusionne ou elle se méfie trop quand ayant franchi l'âge de l'adolescence, elle se trouve en face du monde. Elle est comme étourdie par l'ivresse d'une félicité factice; ce qu'elle prend pour la conquête de la liberté l'enivre, et elle ne voit le monde que comme la délivrance de la tutelle du maître ou des parents.

Cette chère jeunesse s'illusionne fort, en effet, car, entrée dans le monde elle n'aura jamais été plus esclave, ni plus assujettie; esclave des nécessités de la vie, assujettie à toutes les exigences sociales. Cette pauvre jeunesse connaîtra vite les déboires, car, comme écrivait un auteur les "caresses du monde séduisent ses persécutions découragent, ses plaisirs corrompent, ses amusements dissipent, ses exemples égarent, ses sollicitations entraînent."

Quand la jeunesse croira avoir atteint le suprême bonheur et les délices sans mélange elle s'apercevra comme elle s'est trompée, puisqu'elle verra que le monde "prodigue ses éloges au vice, ses railleries à l'innocence, ses mépris à la vertu, qu'il chérit les scélérats et ne peut souffrir les gens de bien; que les vrais sages lui paraissent insensés et que les insensés comme lui sont les seuls sages."

La jeunesse se laisse éblouir par les pompes du monde; pourtant si elle savait comme il y en a qui souffrent de ces pompes. La jeunesse accueillie avec une joie bien grande les

prévenances du monde, mais sait-elle que ce n'est que de l'adulation et de la basse flatterie. La générosité du monde l'émeut, mais fait-elle la part à l'intérêt qui l'inspire. Le jeune homme ajoute foi aux promesses du monde; bien vite il découvrira qu'elles ne sont que fourberie et mensonges. S'il croit trouver la paix dans le monde, il s'illusionne encore, car jamais il n'aura été plus inquiet; si c'est le plaisir et le bonheur qu'il recherche, il ne trouvera souvent qu'a mertume et larmes.

Oui voilà ce qui attend le jeune homme qui entre dans le monde rempli d'illusion, et qu'on veuille en croire l'expérience d'un homme qui a été à même d'observer ce qui se passe dans tous les milieux, dans toutes les classes.

Est-ce à dire qu'il ne faut avoir que de la méfiance? Non. La méfiance paralyserait celui dont elle s'emparerait et le pessimisme qu'elle ferait naître en son cœur et en son âme l'empêcherait de réussir. Une trop grande méfiance serait aussi désastreuse qu'une trop grande illusion serait décevante.

Depuis vingt-trois ans que je suis mêlé à la grande foule des hommes, j'en ai bien rencontrés que l'illusion avait perdus ou que la méfiance avait découragés, et c'est instruit à leur école, souvent, que j'ai acquis l'expérience dont je voudrais faire profiter aujourd'hui mes jeunes compatriotes, au cours de ces entretiens sans prétention ne voulant aucunement afficher une morale pédante pas plus qu'une sottise satyre.

Un peu de souvenirs, un peu de psychologie, un peu de critique, quelques grains de philosophie, seront la substance de ces considérations, que me dicte l'ardente ambition de voir mes jeunes compatriotes réussir dans la vie.

Tour-à-tour je voudrais les amener à ma suite dans tous les mondes: monde universitaire, monde ecclésiastique, monde féminin, monde professionnel, monde politique, monde ouvrier, monde anglo-saxon, même le monde israélite qui prend maintenant une si grande place dans notre cité.

Ainsi mes jeunes compatriotes seront à même de voir, que si le monde, est parfois bien méchant et bien laid, il réserve à ceux qui l'observe de près des joies reconfortantes et belles.

Non il n'y a pas que du méchant monde sur cette terre, et c'est ce que je vais m'efforcer de démontrer à ceux qui voudront bien me donner un peu de confiance.

Et quand auront, ainsi été parcourus tous les mondes qui forment l'agglomération des humains il y aura lieu de s'arrêter à quelques considérations sur ce qu'on est convenu d'appeler les maximes du monde, pour en bien comprendre le sens exact.

Je ne sais si je m'illusionne, mais il me semble que la vie m'eût parue plus belle parfois et plus encourageante si j'eusse eu toujours un dévoué mentor pour me guider. Et c'est ce mentor que je m'offre d'être à mes jeunes compatriotes, voyant en eux mon fils qui pousse et que les années jetteront bientôt dans le grand tourbillon de l'existence.

Me pardonnera-t-on un souvenir un peu personnel, dont je veux me servir pour illustrer mieux ma pensée.

Je possède un petit oiseau jaune que ma femme et moi entourons de la plus grande sollicitude; c'est un amour

d'oiseau, dont le chant admirable égaie sans cesse notre foyer. Il est enfermé dans sa cage que nous avons voulu choisir très belle et que sa maîtresse a ornée de rubans pour la rendre encore plus attrayante. Un après-midi de l'été dernier, par une issue, notre petit oiseau parvint à sortir. Il s'envola au dehors comme fou d'avoir pu reconquérir sa liberté. Il s'enfuit à tire-d'ailes, voletant d'un arbre à l'autre, et toutes les branches le balançaient. Le grand air le grisait. Je désespérais vraiment de le reprendre, je le croyais perdu pour toujours, quand tout à coup je le vis s'affaïsser épuisé, sur la pelouse qui ferme notre maison. J'accourus juste au moment où il s'efforçait de reprendre son vol. Je réussis à le ressaisir et dans ma main, je sentais les palpitations précipitées de son petit cœur, son petit œil n'avait déjà plus d'éclat. Ses petites ailes froissées et fatiguées avaient déjà perdu de leur beauté et de leur force. C'est tout haletant qu'il entra dans sa cage, heureuse de le revoir, lui ouvrant tout haut sa porte. Quelques instants plus tard le cher petit reposé, remis de ses émotions et de son épuisement, reprenait ses ébats d'un perchoir à l'autre; se balançait gaiement et entonnait une belle ritournelle comme pour chanter son bonheur.

Cette histoire de mon petit oiseau jaune, un amour d'oiseau, c'est celle de bien des jeunes gens. A peine la porte de l'école ou du collège s'est-elle ouverte sur le monde que le jeune homme s'empresse de la franchir comme pour la course au bonheur. Joyeux et heureux de sa liberté il s'abandonne à toute l'ivresse de la vie libre. C'est à peine s'il a un souvenir pour la maison qui a abrité son enfance; il ne songe plus aux bons soins dont il fut entouré pas plus qu'à la sollicitude dont on l'enveloppait. Il s'est donné tout au monde.

Et j'en ai retrouvés sur ma route dans l'état où je surpris mon petit oiseau après sa fugue, le cœur en désordre, la tête en feu, le regard terni, le corps épuisé et je me penchai sur eux. J'ai pu en ramener quelques uns à la maison accueillante et bonne; les autres sont allés se briser les ailes plus loin. L'illusion a fait d'eux ce qu'ils sont aujourd'hui: des désorientés, des découragés, des misanthropes, l'âme remplie d'amertume et de haine.

C'est ce péril que je veux écarter de ceux qui sont l'espoir de notre race et de notre pays, afin de leur faire aimer la vie et mieux connaître le monde et pour qu'ils atteignent plus facilement la destinée qui leur est assignée.

Ce sera comme le complément du modeste ouvrage que je consacrais l'été dernier à la jeunesse de mon pays en lui indiquant le choix d'une carrière. (1)

ARTHUR LEMONT.

(1) "Notre jeunesse de l'Ere nouvelle ou le choix d'une carrière."

— Quel est le docteur qui opère à meilleur prix ?

— ?...

— L'oculiste, car il opère à l'œil.

Tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles: un rêve; tout pour le pire dans le plus mauvais: un cauchemar.

G.-M. VALTOUR.

Le poète a d'abord été un initiateur; aujourd'hui, il n'est plus qu'un écho.

Mme L. ACKERMANN.

Le temps est le plus mortel ennemi des gens qui ne font rien.

Marc de FONTENELLE.

JEUNESSE D'ÉPOPÉE

A l'Hon. Rodolphe Lemieux et à Madame Lemieux partis pour prier à Ligny Saint-Flochel, en Artois, sur la tombe de leur fils Rodolphe Lemieux, tombé glorieusement pour la France, à vingt ans...

*L'histoire de l'Artois est une mosaïque
De légendes d'antan, d'héroïques récits,
Qui vont de Charles Quint à notre République
Vimy, dans ce recueil, superbement s'inscrit!*

*Notre race est fidèle aux nobles survivances,
Du terroir ancestral nous sommes tous jaloux.
Arlésien d'abord, nous adorons la France,
Pétain le Maréchal est un gâs de chez nous!*

*Le cœur peu farouche et l'âme humanitaire
Nous aimons le courage et vénérons les preux.
Aussi de votre fils, qui dort sur notre terre,
Nous veillons le repos, avec un soin précieux.*

*De Saint-Pol en Ternois, relique féodale,
Avec son vieux donjon, que le lierre verdit,
Par la plaine et les monts, la route qui s'étale
Vous découvre bientôt le clocher de Ligny.*

*Ligny petit village, autrefois sans histoire,
Les fils du Canada couchés sous ton gazon
Te retirent de l'ombre et t'apportent leur gloire
De Ligny-Saint-Flochel ils font un Panthéon!*

*Madame j'ai souvent, j'avais alors ma mère,
Parcouru le pays qui garde votre enfant.
L'avenir des humains est un troublant mystère
Pourquoi n'est-ce pas moi qui dort là maintenant ?*

*Père, votre douleur profonde, glorieuse
Vous pourrez l'épancher tout près de son caveau.
Vous serez deux du moins à l'heure douloureuse.
Je n'ai personne moi, pas même son tombeau!*

*Ils sont tombés tous deux jeunesse d'épopée,
Le français de l'Artois, celui du Canada!
Pour le même idéal, dans l'ardente mêlée,
Pour l'amour de la France, ils sont morts nos soldats!*

*Vivre de souvenirs, quand l'espérance est morte!
Dans le linceuil du rêve enclore sa douleur
Confier sa querèle au vent qui la transporte
Vers le pays natal ou reste votre cœur!*

*Dans cette immensité des forces sidérales,
Notre globe n'est rien qu'un pauvre juif, errant.
Promenant sa misère et ses rires qui valent,
Dans le cycle impassible, immuable du Temps.*

*On aime bien, pourtant, ce petit coin de terre
Où, sans vouloir, on vint pour vivre son destin;
Ce sol notre berceau, que vieillard on vénère
Sol du premier amour, sol du premier chagrin.*

*Parents du Canada, dont le fils héroïque
Repose glorieux, dans le village d'Artois,
Mon esprit, avec vous, traversait l'Atlantique
S'en va pèlerinant, partageant votre croix.*

C. d'Artois.

Un professeur qui s'est montré assez mal disposé à l'égard d'un étudiant au cours d'un examen de chimie lui pose sèchement la question finale:

— Pouvez-vous me dire quelque chose au sujet de l'acide prussique.

— Oui, répond l'étudiant. C'est un poison mortel. Une goutte sur le bout de votre langue tuerait un chien. (TIT-BRIS.)

— Tenez, mon brave homme, voici pour votre semaine.
— Merci, ma bonne dame, mais faudra songer à me donner une indemnité de vie chère! sans ça, je n'y arriverai pas.

ICH DIEN

La visite du prince de Galles au Canada donne un regain d'actualité pour nous à l'emblème composé de trois plumes d'autruche encerclées d'une couronne ornée de fleurs-de-lis et de croix pattées; avec la devise allemande "*Ich dien*" (je sers).

Le titre de "prince de Galles" est ordinairement conféré à l'héritier présomptif du trône d'Angleterre depuis le roi Edouard Ier et l'usage du cimier de plumes d'autruche remonte au Prince Noir (1330-1376) fils d'Edouard III et de Philippa de Hainault. Les opinions des auteurs sont partagées au sujet de l'origine de cet emblème, les anglais l'attribuant à la reine Philippa qui blasonnait "de sable à trois plumes d'autruche d'argent", (en langage ordinaire "trois plumes blanches sur champ noir") tandis que les français le regardent comme un trophée de guerre conquis par le jeune prince sur le roi Jean de Bohême à la bataille de Crécy.

Il est possible que ces deux hypothèses soient vraies mais qu'elles ne contiennent chacune que la moitié de la vérité; et voici pourquoi:

Suivant l'opinion des auteurs anglais, le prince aura recueilli les trois plumes d'autruche à titre d'armoiries de famille dans la succession maternelle. Son testament fait en 1376 règle l'ordonnance de ses funérailles et mentionne "*nos bages des plumes d'ostruce*"; son sarcophage à Cantorbéry est orné de ses armoiries personnelles alternant avec celles de sa mère, chaque plume traversant une petite banderolle portant les mots "*ich diene*"; son père Edouard III mit une plume d'autruche au nombre de ses emblèmes après son mariage avec Philippa, et presque tous les Plantagenets à sa suite l'adoptèrent à côté du petit rameau de genêt dont leur ancêtre avait l'habitude d'orner son chapeau, la *plantagenista* qui donna son nom à cette dynastie.

D'autre part, la devise "*Ich dien*" appartenait à Jean de Luxembourg, roi de Bohême, qui abdiqua en faveur de son fils Charles IV et vint combattre comme allié de Philippe VI en France, à titre de simple chevalier. Le 25 août 1346 avait lieu la bataille de Crécy qui devait illustrer le Prince Noir à son entrée dans la carrière et plonger la France dans le deuil; il s'y accomplit un de ces beaux gestes de chevalerie dont l'histoire du moyen-âge nous offre plusieurs exemples.

Jean de Bohême qui était aveugle, ayant appris la défection des troupes génoises et les succès imprévus de l'ennemi, voulut se faire conduire au plus fort de la mêlée pour "féris un coup d'épée"; il se jeta au-devant du Prince Noir qui avait reçu d'Edouard III le commandement de l'armée anglaise, et pour être sûr de ne pas se perdre dans l'ardeur du combat, ni de reculer, il fit attacher les chevaux de ses officiers au sien, afin de marcher tous ensemble à la victoire ou à la mort.

Lisons plutôt le récit de ce sublime épisode dans les *Chroniques* de Froissart:

"Le vaillant et gentil roi de Behaigne qui s'appelait messire Jean de Lucembourg, car il fut fils de l'empereur Henry de Lucembourg, entendit par ses gens que la bataille était commencée; car quoiqu'il fût là armé et en grand arroi, si ne véait-il goutte et était aveugle... Adonc dit le roi à ses gens une grand'vaillance: "Seigneurs, vous êtes mes hommes, mes amis et mes compagnons: à la journée d'huy je vous prie et requiers très spécialement que vous

me meniez si avant que je puisse féris un coup d'épée." Et ceux qui de lès lui étaient et qui son honneur et leur avancement aimaient lui accordèrent... Si que, pour eux acquitter et qu'ils ne le perdissent en la presse, ils se lièrent par les freins de leurs chevaux tous ensemble, et mirent le roi leur seigneur tout devant pour mieux accomplir son désir; et ainsi s'en allèrent sur leurs ennemis.

Là était messire Charles de Behaigne, qui s'appelait et escrivait jà roi d'Allemagne et en portait les armes, qui vint moult ordonné jusques à la bataille; mais quand il vit que la chose allait mal pour eux, il s'en partit: je ne sais pas quel chemin il prit. Ce ne fit mie le bon roi son père car il alla si avant sur ses ennemis que il féris un coup d'épée, voire trois, voire quatre, et se combattit moult vaillamment; et aussi firent tous ceux qui avec lui étaient pour l'accompagner; et si bien le servirent, et si avant se boutèrent sur les Anglais, que tous y demeurèrent, ni oncques nul ne s'en partit; et furent trouvés lendemain sur la place autour de leur seigneur, et leurs chevaux tous allayés ensemble."

Et l'héraldiste Eysenbach ajoute après avoir relaté ce fait d'armes dans son *Histoire du Blason*:

"Les muses, qui sortaient alors de leur long sommeil de barbarie, s'empressèrent à leur réveil d'immortaliser le vieux roi aveugle. Pétrarque le chanta et le jeune Edouard prit sa devise qui devint celle des princes de Galles. C'était trois plumes d'autruche avec les mots tudesques écrits autour "*Ich dien*" (je sers).

En rapprochant ces deux opinions, il est permis de conclure que l'emblème de notre futur souverain provient de deux sources différentes: les trois plumes d'autruche par droit de naissance et la devise "*Ich dien*" par droit de conquête.

VICTOR MORIN.

LA CONFÉRENCE DE WINNIPEG

La conférence de Winnipeg a réuni quelques uns des hommes qui se préoccupent de l'éducation patriotique de notre pays, et cette conférence a soulevé d'un bout à l'autre du pays, un intense intérêt. Elle marque pour ainsi dire, l'éveil de la conscience canadienne, et fait rayonner l'idéal que veut servir la *Revue Moderne*.

Il faut "s'unir pour grandir". De partout s'atteste le désir profond de l'union des races, des énergies des volontés. Les campagnes de fanatisme ne sont plus à l'ordre du jour. Dans Ontario, nous voyons un puissant journal comme le *Times-News*, qui a fait profession d'injurier notre langue et notre foi, s'effondrer pitoyablement et ce désastre prouve éloquemment que la mentalité ontarienne répudie les campagnes d'injures et de diffamations. Nous avons vu également des hommes de lettres distingués de l'Ontario, dénoncer hautement ces procédés indignes. Il faut non seulement apprécier ces sympathies, mais y répondre avec la même largeur d'esprit.

Maintenant la conférence de Winnipeg marque de façon splendide le travail qui se fait au sein de la nation canadienne: le bilinguisme réclamé, l'encouragement aux écrivains des deux langues proclamé, les meilleurs moyens d'action trouvés pour arriver à la création du grand sentiment canadien qui doit faire notre patrie unie, forte, prospère.

Bravo! Continuons.

MADELEINE.

Lettre de Madame de Sévigné, à sa fille, écrite en l'an de paix 1919.

Au lieu de vivre dans le Grand siècle, si madame de Sévigné eut été l'une de nos contemporaines, elle aurait certainement modifié la forme de ses conseils à sa fille.

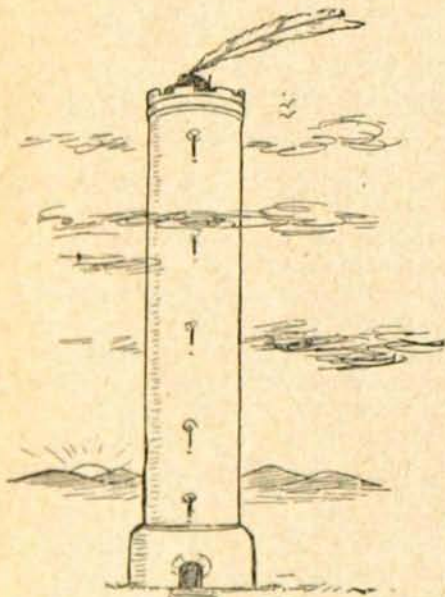
Aussi, mesdemoiselles et mesdames, — puisqu'au couvent vous avez toutes plus ou moins pioché la manière de madame de Sévigné, — me permettez-vous d'essayer de vous transcrire ce qu'aurait bien pu nous raconter cette classique épistolière, si elle eut vécu de nos jours ?

«Ma chère fille, se serait-elle écrié tout d'abord, en remplaçant le "vous" trop cérémonieux par le "tu" plus démocratique, — ma chère fille, ne perd jamais de vue la perfidie des hommes!»

Pauvres hommes! Bing! bang!

«Parceque, moi-même, ta mère, j'ai acquis dans de très vieux bouquins, une partie de la science de Madame Solomon.

«Cette antique et vénérable personne dont le royal époux s'y connaissait en femmes, — il était même un peu là, — avait l'habitude de se lever la nuit pour fouiller dans les poches de pantalons de son seigneur et maître. Seulement elle n'y découvrirait pas souvent des rouleaux de cinq, dix ou vingt dollars. Une fois, cependant, elle y trouva ce précieux document qu'à ton intention j'ai traduit de l'hébreu:



LA TOUR D'IVOIRE

«Journal de Solomon, l'homme marié entre tous les hommes mariés, écrit du haut de la tour d'ivoire.

«Mon fils, tâche d'apprendre la vraie manière de gouverner une femme.

«Si l'homme n'est, la plupart du temps, qu'un mulet qu'on conduit par les contraires, la femme par contre est une véritable boîte à surprise, ayant toujours quelque chose de neuf à nous faire voir ou comprendre.

«N'oublie pas, ô mon fils, qu'on me considère comme le plus sage parmi les sages, et que des rois sont venus s'asseoir aux pieds de mon trône pour s'instruire; ce qui n'a pas empêché mes femmes de me considérer trop souvent comme un Nicodème facile à gagner avec un sourire et à dominer avec des sobriquets de jeunes bébés, ou des noms d'oiseaux.

«Voici que mon cœur s'est épris d'une jeune beauté aux yeux profonds, et qu'ayant essayé de la conquérir par des Chop Sueys, des Sundae Cups et autres douceurs, elle m'a interrompu dans mes déclarations lyriques et enthousiastes, pour me demander:

«O bien-aimé, te rappelles-tu, le ravissant costume que je portais, la première fois qu'on s'est vu, au cinéma ?

«Et, comme je ne pouvais m'en rappeler la couleur ou la coupe, en dépit des efforts cérébraux les plus déprimants, elle fondit en larmes en vagissant:

«Ah! bien aimé! Bien aimé! je sais maintenant que tu ne m'aimes plus!

«Car, si tu m'avais jamais aimée comment aurais-tu pu oublier des choses comme celles-là ?

«Mon fils, telle est l'une des suprêmes épreuves que nous imposent les femmes.

«Lorsque la reine de Saba vint à ma rencontre, en voyant ses toilettes éblouissantes, les femmes de mon palais émirent entre elles ce jugement unanime:

«Grands dieux! Qu'est-ce que les hommes peuvent bien lui trouver d'extraordinaire à celle-là ?

«Le lendemain matin, toutes et chacune de mes sept cents épouses portaient robes et coiffures "à la Reine de Saba," et elles se complimétaient toutes les unes et les autres.

«Prend garde! Lorsque deux hommes sont épris de la même femme, c'est comme si Gaston et Alphonse se rencontraient devant la même et unique coupe de champagne. Tous les deux se retirent en disant:

— «Après vous, mon cher Alphonse!

— «Après vous, mon cher Gaston!

«Mais lorsque deux femmes cherchent à accaparer, enjoler, envouter le même homme, la chose devient aussi émouvante et brutale qu'un combat de boxe pour le titre de champion du monde.

«L'un des combattants doit rester sur le carreau.

«— Mon fils, lorsqu'un homme a l'intention de devenir l'idole des femmes il lui faut absolument se bâtir une réputation de Lovelace, d'homme à femmes, de briseur de cœurs, de naufrageur de foyers et de chasseur de femmes à l'état sauvage. Brr!!

«Parcequ'alors chaque femme n'a plus qu'une ambition: celle de découvrir elle-même, et toute seule, si la "sinistre brute" est réellement aussi féroce et aussi noire que la réputation qu'on lui a faite.

«Chaque femme se croit alors la seule créature capable de dompter le "fauve", et l'amener tout doucement à manger dans sa main, comme un petit oiseau.

«Mais, malheur à celui qui se contente des proies faciles; il est montré du doigt par les petites dames qui avouent la trentaine et par les demoiselles un peu mûres que l'on confond souvent avec les tapisseries sur les murs. Pour elles, il n'est qu'un candide Eliacin.

«L'occasion n'ayant qu'un cheveu, mon fils, si une femme te lance un défi accepte-le sans perdre une minute, et relance au besoin de deux ou trois de mieux.

«Pour une seconde d'hésitation tu risques de voir se refermer sur ton nez la porte donnant accès aux bonheurs inespérés.

«Et si une gentille demoiselle, après un examen minutieux de ton physique t'écrit sur son dactylographe: je vous préfère vêtu de serge bleue et les cheveux à la Pompadour", — ne t'enfuis pas, ne t'enfuis pas!



«SI UNE JEUNE DEMOISELLE T'ECRIT SUR SON DACTYLOGRAPHE»

«Enlève plutôt tes favoris ou ton "pinch", rénie ton passé et ses trophées de victoire, car le temps est venu où l'agneau est prêt pour le sacrifice.

«Oui, je te le dis en vérité, tu es déjà assimilable à l'homme marié.

«Médite profondément ces conseils salutaires, sans toutefois y attacher trop d'importance, ô mon fils, car, en vérité plus un homme devient expert en psychologie féminine, moins il est certain que la femme de demain agira comme celle de la veille.

«Tel fut, ô ma fille, le document libelleux trouvé par madame Solomon dans les poches de son époux; l'homme septante fois septante fois marié.»

Or, si madame de Sévigné eut vécu de nos jours au lieu de vivre dans le grand siècle, il y a gros à parier qu'elle eut écrit à sa fille, une épistole dans un style comme celui dont vous venez de déguster un échantillon.

Pour copie conforme,

GUSTAVE COMTE.

Il faut compenser l'absence par le souvenir. La mémoire est le miroir où nous regardons les absents.

Joubert.

LA REVUE MODERNE a été accueillie avec amitié et bienveillance par tous ses confrères. Cette bienvenue aimable et bonne, lui a été fort sensible. Aussi veut-elle offrir toute sa gratitude aux journaux: La "Gazette", le "Canada", la "Presse", la "Patrie", le "Star", le "Standard", le "Herald", le "Devoir", le "Nationaliste", "L'Autorité", le "Bulletin", le "Pays", le "Canard", le "Samedi", la "Revue Populaire", la "Revue Canadienne", la "Semaine Religieuse", le "Prix Courant", le "Messager Canadien du Sacré-Cœur", la revue de "L'Alliance Nationale", "L'Artisan", "L'Union Médicale du Canada", le "Messager du Saint-Sacrement", le "Bulletin Eucharistique", la "Revue Nationale", le "Semeur", tous de Montréal; "L'Action Catholique", "L'Apôtre", le "Soleil", "L'Événement", la "Naturaliste Canadienne", la "Semaine Religieuse", le "Canada Français", le "Terror", le "Peuple", le "Croisé", tous de Québec; la "Tribune" de Sherbrooke, le "Colon" de Roberval; le "Peuple" de Montmagny; le "Clairon" de Saint-Hyacinthe; le "Bien Public" de Trois-Rivières; le "Spectateur" de Hull; le "Courrier" de Montmagny; "L'Eclair" de Beauceville; "L'Avenir du Nord", "L'Action Canadienne" de la Rivière-du-Loup; "L'Acadien" de Moncton; le "Progrès" de Valleyfield; le "Moniteur" de Hawkesbury; le "Canadien" de Thetford Mines; le "Journal" de Waterloo; le "Courrier" de Sorel; le "Progrès du Golfe" de Rimouski; le "Progrès de l'Est"; de Sherbrooke; le "Manitoba" de Saint-Boniface, "L'Administration" de la Pointe-aux-Trembles, le "Sorelois" de Sorel; le "Courrier" de Sorel", le "Saint-Laurent" de la Rivière-du-Loup, le "Patriote de l'Ouest" de Prince-Albert, "L'Etoile du Nord" de Joliette, le "Courrier" de Saint-Hyacinthe, (la "Clinique" revue médicale, de Montréal) et d'autres encore, qui par des articles ou des lettres ont manifesté toute leur sympathie envers la nouvelle oeuvre littéraire incarnée par la REVUE MODERNE.

Il y a des gens qui se plaignent de tout, même de leurs fautes.

Nos Amis ...les Livres

Nous recevons des livres, des livres charmants qui deviennent tout de suite nos amis, et auxquels nous voulons immédiatement souhaiter la bienvenue, avant qu'ils aient reçu de notre brillant collaborateur, M. Olivier Asselin, une véritable critique.

C'est tout d'abord "Pour la France" de M. Gonzalve Désaulniers, le poète des poètes canadiens. Ce "Pour la France" est la "Lettre de la petite canadienne-française à son fiancé", se battant, quelque part, en France, dans les rangs du 22e. Et ce qu'elle est émouvante et belle, et harmonieuse cette lettre où M. Désaulniers a mis, avec tout son talent, tout son désir de rendre justice à la race française du Canada. Nous devons remercier notre Prince des poètes de cette oeuvre de si haute valeur.

Éditée par la maison Beauchemin, d'une façon parfaite, le "Pour la France" de M. Gonzalve Désaulniers reste à tous égards, un véritable bijou.

En vente dans toutes nos librairies.

Nous recevons de France, la dernière oeuvre de M. Léon Berthaut: "Soldats de Jeanne d'Arc", pages frémissantes d'héroïsme. Cette oeuvre a suscité en France et en Angleterre, les éloges les plus flatteurs et les plus mérités. Mme Juliette Adam l'a particulièrement vantée. Elle répondait au vibrant patriotisme de la vaillante femme de lettres française. En Angleterre, c'est Ruydard Kipling qui fait son éloge et en des termes non équivoques.

Ici, au Canada, où Jeanne d'Arc est prise avec une pieuse vénération, le livre de M. Berthaut sera fort aimé. Il faut le demander chez Granger, ou Beauchemin, ou Déom, toujours si empressés à servir leur immense clientèle.

M. Berthaut est un auteur très-connu et très lu en France. Il faut lui faire traverser l'Atlantique où ses nombreuses oeuvres, particulièrement ses romans de la Mer, lui feront tout de suite, une clientèle considérable. En effet, nous aimons tant ici la mer. N'avons-nous pas été tous élevés sur les bords d'un fleuve infini, et le bercement des flots ne reste-t-il pas le plus doux chant qu'il nous plait d'entendre? Ce volume édité avec beaucoup de luxe, sort des ateliers de la maison Flammarion, 26 rue Racine, Paris.

Nous apprenons que notre ami et collaborateur M. Jean Charbonneau, publiera bientôt en France, des livres de poésies. Nous attendrons ces oeuvres, avec une particulière impatience, car nous avons dans le talent de ce poète, une entière et absolue confiance.

Sous le titre "Au Pays de l'Erable", la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal publie les pièces primées dans son quatrième Concours littéraire, concours jugé par Madame Fadette, M. l'abbé Olivier Maurault, et l'honorable Sénateur L.-O. David. Et cela fait un beau et fort volume où apparaît, tout d'abord, une préface fort bien écrite par M. Emile Miller, le distingué secrétaire de la Saint-Jean-Baptiste. Puis vient le rapport du jury, rapport très encourageant, et que justifie d'ailleurs abondamment, les nouvelles et contes du terroir qui composent si agréablement ce beau livre. Il convient de louer hautement notre association nationale de son effort vers les progrès littéraires. Elle fait de l'action, et de l'action sincère et bien dirigée. Elle est la seule société qui se préoccupe ainsi du sort des littérateurs et qui s'efforce de faire connaître de nouveaux talents. La *Revue Moderne* applaudit à ce geste qu'elle se propose bien d'imiter dans un avenir prochain.

"L'Oublié" de M. Alfred Bienvenu, est une pièce de vers fort jolie. Le patriotisme de nos héros de la grande guerre y est éloquentement célébré. Il nous fait plaisir d'enregistrer un tel hommage à tous ceux qui ont souffert pour la sauvegarde de nos intérêts les plus sacrés. L'on peut se procurer ces vers, en s'adressant à l'auteur lui-même, à l'Hôtel-de-ville de Montréal.

Nous recevons une magnifique traduction faite par M. l'abbé J. A. Fauteux de Woonsocket, du livre remarquable de M. Bird S. Coler, intitulé "Deux et deux font quatre" ce qui indique assez l'esprit mathématique de son auteur. La traduction est fort belle, et d'une élégance de style des plus remarquables, il fallait que ce livre écrit par un méthodiste, et qui refute les faussetés répandues parmi les protestants sur l'Eglise catholique, soit connu parmi nous. Nous faisons ainsi connaissance avec une âme droite et juste, qui ignore les mesquineries et les vulgarités de l'esprit. Ce livre est aussi rare que précieux. Il faut que les catholiques le connaissent. Monseigneur Paquet a fait à la traduction de M. l'abbé Fauteux une préface superbe, et voilà certes un témoignage d'une haute approbation. "Deux et deux font quatre" sort des ateliers du "Devoir", très bien édité. On peut se procurer ce beau livre chez l'éditeur, et en s'adressant à l'auteur, Presbytere Sainte-Anne, Woonsocket, R.I.

Le R. P. Constant Doyon, revenu de la guerre où il remplit héroïquement son rôle d'aumônier dans notre glorieux 22e, a repris ses travaux sur la tempérance, où il a déjà pu accomplir une si vigoureuse action. Son dernier volume "Au régime de l'eau" est encore une oeuvre de propagande, et nul doute qu'à l'instar de celles qui l'ont précédée, elle remplira sa mission de sauvegarde morale et physique. De jolies illustrations de M. E. J. Massicotte ajoutent encore à la force et à la beauté du texte. Ce livre, est très joliment édité par l'Action Sociale Limitée.

NOTE.—Prière d'adresser les oeuvres que l'on désire présenter aux lecteurs de la *Revue Moderne* à

Casier Postal 35, Station N, Montréal.

A Nos Amis

LA REVUE MODERNE, offrira chaque mois, un volume à ses abonnés. Des articles d'une haute portée littéraire, politique et artistique y seront toujours publiés. Les illustrations y seront des plus soignées. La Revue apportera chaque mois, le roman complet le plus littéraire et le plus intéressant.

Nous saurions gré à nos amis, de nous permettre de les inscrire, dès ce premier numéro, sur nos listes d'abonnement.

Le bulletin que nous avons glissé dans ce volume, doit nous rapporter les adhésions de tous ceux qui ont à coeur le progrès de la littérature canadienne.

La REVUE MODERNE doit vivre parce qu'elle a un rôle à remplir dans l'éducation nationale. Elle vivra parce qu'elle s'est assurée les concours les plus précieux, tant dans le domaine intellectuel, que dans celui des affaires. Posée sur des bases matérielles sérieuses, elle accomplira la mission qu'elle s'est destinée.

LA DIRECTRICE.

Le vrai pauvre, c'est le faux riche.

LOUIS DEPRET.

Un peuple ne vaut que par ses élites.

OCTAVE GERARD.

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

LA BRUYERE.

La foi étant une force contre laquelle les persécutions politiques restèrent toujours impuissantes, rien ne sert d'employer la violence contre elle. On bouleverse inutilement un pays en méconnaissant cette loi.

GUSTAVE LE BON.

Ne fût-ce que pour être tolérés, soyons tolérants.

EDMOND THIAUDIERE.

PAUVRE LOGIS

On demande au peuple d'avoir un foyer, des enfants, sans se rendre compte que cette *vie de famille* dont on lui célèbre, en termes délicieux, — par dédommagement des sacrifices qu'elle coûtera, — les charmes et les douceurs, lui est actuellement, à Paris, et dans beaucoup de grandes villes, de toute impossibilité. A ces mots frais et reposants: *la vie de famille*, surgissent, pour la plupart de ceux que le sort a gâtés, des images intimes de paix, souriante et tendre. Ils font apparaître un logis clair, une fenêtre gaie, une lampe, une armoire, un fauteuil, un berceau, un feu qui flambe, un pot de fleurs, un petit qui jase, un oiseau qui chante, un chien qui dort, une femme qui coud, un homme las et content qui rêve assis le soir. Mais à l'ouvrier et à la femme du peuple enfoncés dans la lutte sauvage de l'existence, cette *vie de famille* évoquée offre instantanément des tableaux affreux: un logis étroit et sombre, sans air et sans soleil; une lampe éteinte, une armoire ouverte et sans pain, un fauteuil cassé, un foyer sans feu, un berceau sordide, des enfants qui crient, une femme qui pleure, un homme qui maudit la destinée en serrant le poing... La *vie de famille*! Le peuple pauvre, même quand il l'a, qu'il croit la tenir, ne se doute pas de ce que c'est, au sens magique des mots qui en créent le mirage; il ne soupçonne pas ce qu'elle pourrait et devrait être pour répondre aux convoitises qu'elle éveille, aux espérances qu'elle étale.

Il y a, d'abord, «le cadre» de cette *vie de famille*, le logement, qui commence par y faire obstacle, l'empêche de s'établir, et, quand elle y parvient tant bien que mal, ne tarde pas à la rendre odieuse. Une habitation commode et salubre est indispensable à l'ouvrier pour qu'il découvre et apprécie les jouissances de la réunion familiale. Celles-ci lui restent étrangères, même et surtout quand il est chargé d'enfants. Il n'éprouve jamais que les embarras et les souffrances d'une paternité dont on lui proclame les agréments. Tant que les pauvres gens qui peinent ne tressailliront pas de plaisir à être chez eux, l'horreur et le dégoût d'un réduit qui devient une geôle chasseront de leur cœur et de leur pensée toute initiative féconde. Plus que d'autres, ces acteurs de la tâche quotidienne, surmenés jour et nuit, ont besoin d'un décor. Sans attendre qu'ils obtiennent ce plaisir appétissant et nécessaire que procure un aimable intérieur, ne pourrait-on leur construire au moins des logis plus vastes et plus aérés?

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie Française.

Rétrécir sa vie sans étriquer son cœur,
c'est le secret pour être heureux.

A. JANVIER DE LA MOTTE.

Le sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.
LA ROCHEFOUCAULD.

N'ayez pas d'orgueil personnel, et vous
ne vous plaindrez plus de celui des autres.
RALLYE.

Le plaisir trop longtemps attendu devient
presque toujours une déception.

A celles qui veillent près des berceaux

*Pleurez, près des bercelettes,
Petites mères de chez nous,
Car vos Pierrots et vos Jeannettes
Mourront peut-être loin de vous!
Pleurez, car les peines souffertes
Autour des glorieux berceaux
Seront des prières offertes
Pour la victoire des drapeaux.*

*Priez, pour que vos enfants croissent
Comme des lauriers immortels.
Ces jours de tristesse et d'angoisses
Placent vos cœurs sur les autels.
Priez, car c'est par vos prières
Que vos bonshommes de demain
Porteront haut leurs âmes fières
Et traceront droit leur chemin.*

*Chantez, pour que votre courage
S'imprime en l'âme du pays,
Que, par la faiblesse et l'outrage,
Nous ne soyons jamais trahis.
Chantez! La vie est moins méchante
Au cœur qui vibre à la gaieté.
La génération qui chante
Conservera sa liberté!...*

ALPHONSE DESILETS.

LES ROUTES

*La route d'hier est fermée,
Va ton chemin, la porte est close;
Ou plutôt reviens, si tu l'oses,
En aspirer l'âtre fumée:
De la retraite accoutumée
Tu trouveras la place enclose,
Et morte ta chimère aimée...
Va ton chemin, la porte est close,
La route d'hier est fermée.*

*Seul, demain peut t'ouvrir sa porte,
Chemine sur la route obscure!
Elle est abrupte, n'en prends cure,
Elle te blesse au pied, qu'importe!
Et si tu sens à ta figure
Le souffle froid, l'âpre piquûre
D'un vent qui te gifle et t'emporte,
Suis quand même la route obscure
De demain qui t'ouvre sa porte.*

*Car tel est le destin des êtres,
Et telle est la loi de la vie
Que la chimère poursuivie
Doive un instant nous apparaître
Et nous être aussitôt ravie!
Pour l'âme humaine inassouvie,
Demain, c'est l'éternel peut-être.
L'espoir est la loi de la vie...
Chercher c'est le destin des êtres!*

JOSEPH NOLIN.

L'UNION DURABLE

Nul ne reviendra de cette guerre exactement pareil. Ce temps de misère demeurera comme un idéal pour ceux qui l'ont vécu dans leur jeunesse. Il les couvre d'une gloire qui les désignera jusqu'à leur dernier jour et qui maintiendra en eux des souvenirs plus forts que toutes nos querelles. Avec quelle joie ils se retrouveront, chaque année, aux fêtes de commémoration! De quelle autorité ils seront investis! Ce sont nos arbitres désignés. Ils se souviendront toujours du caractère exact de l'union sacrée durant la guerre; ils ne laisseront jamais dire qu'elle ait été la simple excitation ou l'expédient d'un peuple surpris par le péril.

L'union sacrée n'a pas consisté à renier nos croyances, ou bien à les reléguer dans une armoire comme un objet inutile dont on reparlerait plus tard. Elle ne comportait aucun oubli de ce qui fait vivre nos consciences, mais, au contraire, elle est née de ces croyances qui, par tout ce qu'elles ont de plus excellent, se rejoignent en profondeur. Chaque famille spirituelle a maintenu ses droits, mais sous leur forme la plus pure, et par là même s'est trouvée toute proche des autres familles qu'elle aurait cru plus ennemies.

Nous nous souviendrons toujours que dans nos compartiments divers, dans nos chapelles variées et vénérables, nous avons vu des hommes semblables, encore que professant des dogmes et des philosophies opposés. Nos soldats ont eu dans le sacrifice et dans la douleur une attitude mentale propre, selon qu'ils étaient animés par telle ou telle croyance, mais chez tous, en dépit de cette coloration que leur donnaient des doctrines contraires, les traits étaient pareils, au point qu'on eût pu les superposer: c'étaient les traits éternels de la France.

Nous sommes unis, en France, parce que, depuis l'intellectuel jusqu'au petit paysan, nous avons la claire vision de quelque chose de supérieur à nos petits intérêts personnels et une sorte d'instinct qui nous fait accepter joyeusement le sacrifice actif de nous-mêmes au triomphe de cet idéal. Un Croisé trouve tout naturel d'acheter par sa mort la liberté du Tombeau du Christ; le vieux Corneille ravit tout le public par ses tirades sur l'honneur; Vincent de Paul est sûr de trouver toujours qui le suive dans sa mission de charité. Quant aux contemporains, nous venons de les entendre. C'est cette claire vue et cet instinct qui ont dessiné la France. Tous les gestes de notre passé, tous les beaux témoignages d'aujourd'hui que je viens de rassembler, ne sont que les produits d'une même conception très simplifiée de la France, champion du bien sur la terre. Chacun de nous sait que les Français sont là pour qu'il y ait moins de misère entre les hommes. En ce sens, la France est pacifiste, en ce sens, la France est guerrière. L'idée que cette guerre doit être la dernière des guerres, c'est une vieille idée populaire. "A nous de souffrir, nos enfants seront plus heureux!" formule simpliste de cette générosité, de cet oubli de soi où communient tous nos siècles et toutes nos classes.

Il fallait à la France de demain l'étroite collaboration du prêtre, de l'officier et de l'instituteur.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie Française.



L'ENTRE-NOUS

Depuis des années, je rêve d'un petit "Salon" intime, où je vous appellerais, où nous échangerions nos idées, nos desirs, nos ambitions, nos rêves aussi. Car ne pas rêver, ce n'est pas vivre !

Les circonstances reculèrent la réalisation de mon doux projet. J'ai su attendre, mais l'heure est venue de créer le foyer féminin, où dans l'Entre-nous, nous pourrions désormais livrer de nos âmes, tout ce qui s'y trouve de meilleur.

Combien de fois, ai-je constaté le besoin que vous aviez d'un centre où grouper vos pensées, pour en faire jaillir du bonheur. Et ce coin d'intimité et de confiance, je vous l'offre aujourd'hui certaine que vous viendrez, compréhensives et sincères, y passer les heures de détente et de délassement.

Rien ne sera épargné pour faire de notre "Femina" à nous un domaine que le cœur et l'esprit se partageront également. La femme a besoin surtout de la vie du cœur, mais cette vie-là elle ne la réalisera pleinement qu'en y mettant de la pensée intelligente et jolie. De plus, il faut surveiller le côté pratique, parfaire notre éducation, de façon à apporter dans les existences qui nous sont confiées, plus de joie, de paix, de confort voire même de luxe. Le luxe ne réside pas seulement dans les satisfactions que peuvent procurer la fortune: il réside également dans les mille détails d'une existence embellie par des soins plus doux, une éducation plus délicate, une culture plus raffinée. C'est le luxe moral infiniment plus précieux, plus rare et plus intéressant que l'autre luxe: celui des gros sous. Ce luxe-là, nous voulons l'implanter ici, par la culture intensive de nos plus belles qualités intellectuelles et morales, et aussi en développant le sens pratique de chacune d'entre-nous.

Je disais l'autre semaine adieu à mon "Royaume" de la "Patrie", et mon cœur se déchirait. C'était un peu de l'arrachement, puisque toute une partie de ma vie se fermait. Je n'avais peut-être pas encore mesuré ce que valait l'affection de toutes ces lectrices qui m'apportaient le don charmant de leur pensée et de leur confiance. J'ai maintenant la nette certitude de ce que valent les mots écrits par certains cœurs. Des multitudes de lettres sont tombées en ma vie: "Jamais on ne se séparerait", et je sais que toutes ces âmes ardentes et belles, sont là qui regardent leur nouvelle maison, et je sens aussi combien elles sont heureuses d'avoir bâti leur nid... Je dis bien leur nid. Pour des impulsives et des sensibles de ma trempe, il faut la sympathie. Cette sympathie, elle m'a été libéralement prodiguée. Elle a embelli mon existence entière. Et de la sentir

planer autour de nous, dans la maison toute neuve où je vous reçois, me confirme l'avenir que je veux faire à la Revue Moderne, un avenir parfait, mis au service des meilleures causes au service du passé, certes, mais plus encore du présent, qui prépare le futur, un avenir où nos enfants pourront marcher, armés et forts, comme des soldats de la pensée et de l'action.

Vous êtes donc ici, chez-vous. Mon cœur vous est ouvert, et rien de ce qui peut consoler votre peine, ou grandir votre joie ne saurait me laisser froide, ou indifférente. Et afin de garder cette intimité d'âme, la plus délicieuse de toutes, nous entretiendrons le courrier mensuel, où vous m'écrirez, mes lectrices, tout ce qui vous touche, vous inquiète, vous navre ou vous passionne, et où pour vous accueillir, j'aurai toujours la plus discrète, comme la plus intense amitié.

MADELEINE.

N'éveillez pas les Morts....

Quand le monde assoupi nous semble un sanctuaire
Où l'ombre sur les cœurs, dans les champs, sur les bois
Etend son lourd manteau, pesant comme un suaire,
Enfants, si vous passez près d'un champ mortuaire,

Baissez, baissez la voix!

Les morts qui dorment là, sous l'herbe verte et tendre,
On besoin de repos, de silence et de paix;
Et rongés par un mal que le Temps seul engendre,
Ce ne sont pas vos chants qu'ils désirent entendre

Sous le feuillage épais...

Ils ont connu jadis les plaisirs dont s'enivre
La jeunesse qui monte en vos cœurs innocents,
Et dans leur foi naïve, ils pensaient bien de vivre
Plus longtemps que leurs fils, quand il leur fallût suivre

Les chemins angoissants!...

Courbés par la souffrance et brisés par la peine,
Hélas! ils sont tombés; mais dans les froids linceuls
Ils espèrent toujours voir une Aube sereine
Se lever sur leurs fronts, cependant que s'égrène

La plainte des tilleuls...

Ne troublez pas leur rêve et passez en silence
Près de l'enclos fatal où vous irez finir,
Car vos rires joyeux, symboles d'innocence,
Ne pourraient éveiller en eux qu'une souffrance

Qu'ils veulent endormir...

Et de peur qu'un damné sans espérance aucune,
Ne vous jette son cri tout plein du grand remords,
Enfants, si vous passez le soir, à l'heure brune,
Auprès d'un cimetière où se pose la lune,

N'éveillez pas les Morts!...

L'ESTHETIQUE FEMININE

« La femme c'est toute la beauté » a dit Joseph Prudhon. Phrase élogieuse entre toutes et qui doit nous encourager à remplir notre mission, et à demeurer les créatrices et les gardiennes de la beauté, sceptre rayonnant devant lequel tous s'inclinent.

Aristote a défini le Beau: « Ce qui réunit la grandeur et l'ordre: c'est-à-dire la puissance agissant sans obstacle, conformément à la nature des êtres, sans blesser dans son développement aucune loi ou convenance physique, intellectuelle ou morale.

Cette définition est, je crois, la plus large et la plus exacte que l'on ait donnée.

D'après cela nous pouvons conclure que la beauté physique consiste en une vie puissante et ordonnée, la beauté intellectuelle en une faculté de connaître grande et juste, et la beauté morale en une manière d'agir énergique, et conformément à l'ordre établi.

Puisque tout ce qui existe, excepté Dieu, existe pour une fin supérieure à lui-même, il importe donc de tendre continuellement vers le plein développement de sa personnalité.

Ce développement ne peut être atteint qu'en cultivant la beauté morale et la beauté physique. Le moral et le physique étant étroitement liés en chacun de nous.

Tous, nous sommes appelés à contribuer au plan divin. On sait que la plus petite vis, la plus petite écrou est d'une telle importance dans le plan d'une machine, que leur perte amène l'arrêt complet de son fonctionnement.

Toute personne, à quelque degré de l'échelle sociale qu'elle appartienne, doit se dire qu'elle a une certaine importance en ce monde, et, que de sa sagesse et de son énergie à atteindre le plus grand perfectionnement dépend l'influence qu'elle pourra exercer.

Rome, essaya, un jour, de créer une puissance militaire remarquable, mais elle ne réussit à produire la force uniquement que par la culture des hommes. Elle ne put assurer à la nation une race de soldats forts, hardis et vigoureux, que lorsqu'elle s'occupait de l'éducation physique des femmes.

Les mêmes conditions existent aujourd'hui, l'état moral et physique des femmes a une grande importance pour la race.

Si la femme est grande, la nation est grande aussi. Un écrivain a dit: « On juge du niveau d'une nation, par la valeur de ses mères. »

En face de ce grand problème, posons-nous cette question: « Qu'elle est ma valeur? » J'entends par là, non pas ce que nous possédons, mais ce que nous sommes, entendu qu'une personne peut être très riche et n'avoir pas de valeur.

« Un esprit sain dans un corps sain. » Cet idéal de la philosophie antique, est la plus parfaite condition pour cette course au bonheur qu'est la vie.

Je lisais dernièrement, dans un ouvrage d'hygiène, écrit par le docteur Buck, qu'aux États-Unis, cent mille personnes meurent annuellement de maladies qui auraient pu être évitées, que cent-cinquante mille sont constamment malades de maladies qui auraient pu être évitées, et que les maladies des travailleurs qui auraient pu, elles aussi être évitées, représentent pour

le pays, une perte de cent millions de dollars par année. Les pertes morales ne sont pas évaluées.

Mais cela nous donne tout de même une idée de la valeur de chaque individu dans la nation.

Si un pareil relevé était fait au Canada, nous resterions probablement stupéfiés, en constatant les désastres causés par l'absence d'hygiène, et l'on serait convaincu davantage de l'importance qu'il y a pour chacune de nous de connaître et d'observer fidèlement les règles de l'hygiène tant physique que morale.

Ce sont ces règles que nous étudierons ensemble, chères lectrices, et cette étude nous aidera j'espère à accroître notre valeur physique, intellectuelle et morale, et à travailler ainsi à la grandeur future de notre cher Canada.

IDOLA.

AU ROYAUME DES MARMITES

Nièces chéries,

Si novembre annonce l'automne brumeux, précurseur de l'hiver et des frimas, par contre c'est le moment où s'ouvrent les salons, où les salles à manger s'illuminent à nouveau et les grands menus se combinent.

Tout s'offre en abondance; c'est la saison des gourmandises! La maîtresse de maison n'a que l'embarras du choix pour exercer son savoir-faire, et, maintenir une "entente cordiale" entre les aromes exquis des mets qui sollicitent le palais.

Venez donc, gentilles mies, dans ce Royaume y apprendre les secrets d'y faire des conquêtes.

CANARD SAUVAGE A L'ORANGE

Trousser et embrocher le canard après avoir eu soin d'introduire à l'intérieur un grain de sel et un morceau de beurre. Donner 30 ou 35 minutes de cuisson, plutôt moins que plus, le canard devant être tenu saignant, dégraisser le jus de sa cuisson et ajouter quelques cuillerées de jus de veau, ou simplement un peu d'eau les jours maigres. Lier très légèrement ce jus avec une demi-cuillerée de fécule délayée avec un peu d'eau froide, exprimer dedans le jus de 2 oranges; ajouter une pincée de sucre en poudre et le reste de 2 oranges taillé en julienne très fine et passé 2 minutes à l'eau bouillante auparavant.

Entourer le caneton de quartiers d'oranges dépouillés à vif, et envoyer le jus à part.

POTAGE AU POTIRON

Coupez en morceaux une tranche de potiron d'environ 2 lbs. que vous mettez dans une casserole avec très peu d'eau et une feuille de laurier amande. Faites bouillir en remuant souvent avec la cuiller de bois jusqu'à ce que le potiron soit cuit. Passer à la passoire fine. Mettez la purée dans une casserole avec une quantité de lait suffisante ou de bouillon de poulet ou de veau les jours gras, ajoutez 2 c. à table de beurre, assaisonnez de sel et de poivre, 1 c. à thé de sucre. Versez dans des

tasses à potage, saupoudrez le dessus de persil haché fin et accompagnez-le de croûtons frits au beurre.

Note: Ce potage convient très bien aux malades.

GATEAU SANS FEU.

Détails: $\frac{1}{2}$ lb. de doigts de dame ou autre biscuit éponge, 10 c. à tb. de beurre frais, non salé, 1 tasse de sucre fin, 2 grosses tablettes de chocolat, 2 jaunes d'œufs, 1 tasse de crème fouettée, $\frac{1}{4}$ tasse d'amandes.

Couper les biscuits en deux, les dresser en lit sur un plat à gâteau, lui donner la forme désirée. Travailler le beurre en crème, y ajouter le sucre, les œufs, le chocolat râpé. On aura ainsi une crème au beurre dont on étendra une couche sur le biscuit. Le recouvrir avec un second lit de biscuit, un second couche de crème et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on trouve le gâteau suffisamment grand. Terminer par une couche de crème en ayant soin d'en mettre aussi sur les bords du gâteau. Emonder et tailler les amandes grossièrement, saupoudrer le dessus et les côtés du gâteau avec les amandes concassées. Ce gâteau a l'avantage de se faire sans feu et en 15 minutes. Décorer le tour du plat avec des cuillerées de crème fouettée sucrée et vanillée.

CHOSSES BONNES A SAVOIR.

Dattes, jujubes, raisins secs de Malaga, figes, bouillis ensemble 10 minutes, donnent une tisane pectorale assez sucrée par elle-même et vaut mieux que beaucoup de "sirops calmants". Convient aux enfants comme aux adultes.

La salsepareille, la racine de bardane et des carottes, bouillies 15 minutes, donnent une tisane dépurative du sang à un haut degré.

Laurier.—Arbrisseau dont il y a différents genres qui se divisent en plusieurs espèces ou variétés: celui dont nous faisons mention ici, est le laurier franc ou laurier jambon, ou laurier sauce. Ce laurier toujours vert, de moyenne grandeur, se plaît dans les pays chauds. Ses feuilles entrent dans plusieurs sauces et ragoûts, c'est aussi avec les feuilles de ce laurier qu'on décore les jambons.

Les feuilles de laurier amande sont bonnes pour parfumer le riz, la crème de riz et les crèmes; s'achètent chez les pharmaciens.

* * *

Pour enlever les taches de rouille sur le linge, mettez du sel d'oseille entre deux linges de coton blanc, appliquez sur la tache, mouillez et repassez avec un fer chaud, puis rincez à l'eau fraîche.

Petits oiseaux rôtis à l'italienne.—

Après les avoir habillés, embrochez-les sur un hâtelet en les alternant avec une croûte de pain frit mince garnie de chaque côté d'une tranche de jambon également frite et mince; fixez le hâtelet à la broche, arrosez de beurre fondu et faites cuire à feu vif. Après quelques minutes, salez très légèrement, saupoudrez de mie de pain, arrosez de nouveau de beurre fondu, retirez et dressez sur un plat dans le même ordre que le hâtelet.

TANTE JEANNE.

UN TOUR DANS LES GRANDS MAGASINS

PAR CHIFFONNETTE

Ma nature curieuse et fureteuse de Chiffonnette m'entraîna l'autre jour à regarder toutes les splendeurs des beaux magasins, pour y découvrir justement les petites merveilles que personne ne vise du premier coup, et qui sont pourtant les riens ultra-chics, qui finissent et complètent la toilette d'une élégante.

Ainsi j'ai aperçu chez FAIRWEATHERS, des dessous de fine batiste française, brodés à ravir, ajourés de dentelle de prix. Des jupons enrubannés et endentelés, des merveilles; d'autres frémissants dans leur soie souple. De petits souliers de daim et de cuir verni qui avaient l'air d'avoir des ailes... Des bas où les grandes arabesques se découpaient dans la finesse du tissu de soie. Des gants à grands revers, à la mode écuyère, d'autres plus sobres et si collants dans leur cuir délicat et parfumé. Et que d'autres belles choses: robes du soir, costumes, chapeaux, mais je n'en finirai plus. Il faut y passer pour connaître le chic dans tous ses détails et ses raffinements.

J'adore les bijoux, et soudain je pense à cette broche dont mon amie m'a fait voir le dessin, et qui se trouve justement dans les vitrines de Mappin & Webb. J'y vole! Quel éblouissement! Quelle jolie disposition dans l'étalage de toutes ces splendeurs. L'étalagiste de Mappin & Webb, doit être un artiste.

Je trouve ma broche. Non! mais quelle jolie composition, et comme mon amie a su bien choisir. Et combien d'autres sauront trouver dans toutes ces merveilles, le cadeau à donner en étrennes à sa femme, à sa fille, à sa "blonde", à sa marraine ou à sa filleule! Je raffole

d'une petite montre que mon mari devrait bien m'offrir... si j'en avais un! Mais hélas! je suis un amour de vieille fille, gaie comme le pinson, et qui se console de l'aveuglement masculin, en remplissant sa vie, de toutes les choses aimables et amusantes qui passent... Tiens, je me payerai toute seule, ce nouveau modèle de manucure, en argent, enrichi de ciselures merveilleuses, si je ne choisis pas l'autre si uni et si chic que mon monogramme seul pourrait orner. J'ai bien envie aussi de cette bourse en soie, terminée d'un gros gland, et doublée d'une soie merveilleuse avec un fermoir de vieil argent ciselé. Peut-être aussi, choisirai-je ce petit sac de voyage abondamment pourvu de tous les accessoires de la toilette féminine, en vieil ivoire, petit sac mignon et joli qui vous donne l'envie furibonde de prendre l'essor ver des cieux plus cléments... Je quitte ce beau magasin avec regret, mais d'autres beautés me sollicitent...



Parure de Martre de la Baie d'Hudson Naturelle. Parmi la riche collection de chez Fairweathers, nous avons remarqué cette magnifique étole, genre châle, garnie de queues et de pattes, ainsi que manchon appariant. Cette fourrure est très en faveur chez nos élégantes, cette année.

(Modèle de Fairweather).



La collection Fairweather comprend aussi un choix varié de vêtements de vison — fourrure toujours recherchée — et nous pouvons voir, tel que le démontre la vignette ci-dessus, un magnifique manteau genre dolman, confectionné de Vison canadien naturel de qualité supérieure. Ce manteau assure en même temps le confort et l'élégance.

(Modèle de Fairweather).



Pour l'auto, le modèle de Rat Musqué noir naturel ci-haut est des plus convenables. Ce manteau est confectionné de peaux allongées, avec grand collet châle et manchettes d'Alaska.

(Modèle de Fairweather).



Très élégante robe du soir, toute en tulle et en georgette, avec maints petits frisotis qui s'envolent légers et gracieux.

(Modèle de la Maison Dupuis).

Justement c'est chez Holt et Renfrew que je m'arrête. Je viens d'y voir une fourrure qui m'attrape l'œil irrésistiblement. Et la fourrure, un large dolman de zibeline élégamment drapé, est surmontée d'un petit chapeau parisien. O mannequin, que tu es heureux de porter de si jolies choses. Tiens, je n'avais pas encore songé à la joie d'être mannequin, et voilà que, maintenant, j'y rêve! Là, dans un coin, j'aperçois toute une théorie de petites blouses vaporeuses et fines. J'y cours. Comme j'aimerais celle-ci taillée à la russe, dans un crêpe georgette bleu marine, brodée de petites perles qui brillent à peine, mais qui semblent échappées d'un écrin de princesse orientale. Un cordonnet de soie tordue retient la blouse à la taille, légèrement, comme sans faire exprès... Dans le coin là-bas, des chandails à mille teintes. Comme tout cela est joli et brillant. Puis là-bas des manteaux des plus précieuses fourrures: "seal", loutre, zibeline, kolenski, vison, et des courts, des longs, des ajustés, des amples... qui est-ce qui a dit que plaie d'argent n'était pas mortelle... O l'imbécile! Devant mon supplice de Tantale, je ne l'engagerais pas à répéter ça tout haut!

Mais je file vers l'est, mon cher est, mon chez-nous, et que j'aime, où chaque poteau de télégraphe me fait la risette. Et vous imaginez ce que c'est gai tout le long de la route!

Mon Dieu! que cela parfume ici. Pas étonnant, le magasin du fleuriste renommé, M. Ed. Gernaey, m'offre la magnificence de son jardin en fleurs. J'entre! Je choisis une rose, la plus belle, la plus parfumée, pour le plaisir de la regarder et de la respirer, et je la pique à ma jaquette de duveténe bleu marine... Je ne sais pas, mais il me semble que je vois moins bien. Peut-être parce que j'aperçois l'affiche de Carrière et Sénecal, et que je suis un peu nerveuse. Tout de même si je me choisisais tout de suite le binocle qui va m'aider à mieux regarder la vie. Je sors de ce magasin où l'on est si aimablement accueilli, et je regarde aux étalages. Soudain, je m'arrête médusée. O les jolies bottines et les coquets souliers. Pas étonnant, je suis chez M. Thomas Dussault qu'une juste réputation surnomme le "bottier fashionable". Encore une tentation, encore une! Je ressorts grimpée sur des talons nouveaux, et chics à crier! Merci M. Dussault, vous qui avez compris que j'adorais être bien chaussée.

Et dare-dare, chez Kerhulu et Odiau, le coin le plus chic de toute la ville, où l'on mange les meilleures choses, où l'on se bourre de petits fours débordants de crème, et de mille pâtisseries succulentes. Que c'est bon! Je regarde, et je reconnais tous les snobs et toutes les snobinettes de "dans l'ouest ma chère." Et je ris tout haut et toute seule. Un petit monsieur à monocle me dévisage: "Moque-toi, mon bonhomme" fais-je intérieurement, — "tu n'auras jamais assez d'esprit sous l'arrangement savant de ta toison, qui essaie de copier Becman, pour jouir de la bêtise humaine autant que moi".

O salle de thé et de café de Kerhulu, ce que tu parfumes nos cinq heures désœuvrées! Vrai, c'est à devenir gourmand pour toute la vie. Mais voilà qu'arrive tout un cercle de belles madames, qui sentent l'iris et la violette, tu parles! Je fais des petits coups de tête qui disent bonjour, je manque m'étouffer dans des sourires traversés d'éclairs au chocolat — puis je file pour céder ma place à la dame chic, qui a l'air de trouver que je m'éternise, tandis que le monde entre à pleine porte, pour goûter chez Kerhulu et Odiau. O cette cuisine française!!!

Au coin de la rue Saint-Denis, devant le groupe d'étudiants qui y pérorer et y gouaille, je passe, et j'entends des hem... hem... hem... Ben sûr, qu'ils trouvent ma toque de chez Fairweathers ravissante, et mon tailleur de chez Renfrew épatant. Ils ont tant de goût, ces étudiants.

Mais je me dandine, sans émotion, car il est plus loin celui que j'aime, que mon cœur... et je file chez Dupuis, où je suis accueillie par des mots français, par des sourires français... Je tombe dans un fouillis de dentelles et de rubans. Il y en a de toutes les teintes, de tous les dessins. A droite ce sont des bourses, des sacs de tous les genres et bien aussi de toutes les dimensions. Tiens comme c'est chic cela:

Un fond en broderie de perles multicolores incrusté dans le velours noir d'un sac est d'un joli effet nouveau. Le fermoir est en ivoire.

Plus loin, ce sont les mouchoirs, les petits mouchoirs de fine batiste à tout petits ourlets roulés, ornés de la manière la plus variée et mélangés de linon de couleur.

J'en choisis quelques-uns, aussi jolis que bon marché.

Mais je vois la gentille commis qui jette un coup d'œil anxieux vers le cadran. Six heures... Et j'allais retarder le moment du repos de cette si complaisante vendeuse. Je m'excuse, et je trouve vite la porte, tandis que de tous les échos du magasin s'échappe le soupire de soulagement qui clôture les journées bien remplies.

A la Maison Gagnon, qui offre un étalage de tout premier choix, j'ai demain chercher cette robe d'un velours merveilleux qui m'habillera si bien.

Pas encore six heures. Je suis certaine que M. Aimé de Montigny est encore là. Si j'allais inventorier de ce côté. Justement le magasin illuminé et souriant m'invite. Le patron qui comprend et pratique le commerce moderne me fait voir tous ses trésors de cuir fin, de satin brillant, de kid, de suède... Je suis dans le ravissement. Mes dernières piastres y passent, mais je m'en retourne avec la satisfaction d'un magasinage (en français "Shopping") bien rempli, et qui va m'aider à friquer avec avantage dans toutes nos prochaines exhibitions mondaines!

Car j'ai encore des prétentions!



Très-beau manteau du jour et du soir, très-habillé, et d'une coupe irréprochable, enrichi d'un superbe collet de castor canadien.

(Modèle de la Maison Gagnon).

LE COURRIER DE MADELEINE

De toutes parts, m'arrivent des notes désolées. Toutes celles qui ont l'accoutumance de m'adresser leurs jolis billets, et d'attendre leurs réponses, me disent leurs craintes et leurs plaintes. Alors, nous le reprenons ce courrier que vous paraissez tant aimer, et chaque mois, nos fidèles trouveront ici, avec l'expression de notre sollicitude affectueuse, le mot de conseil, de réconfort, de joie ou de tristesse, sollicités par des confidences charmantes et sincères.

Le courrier de la Revue Moderne aura ceci de particulier. C'est qu'il ne sera pas gêné par aucune contrainte, et l'on s'y parlera à cœur ouvert. L'on y sera, en un mot, chez-nous.

MILLICENT.—Comme vous avez été gentille d'accueillir la fondation de la Revue Moderne, avec une telle joie. Une joie qui m'a fait chaud au cœur! Vous serez toujours la bienvenue ici, vous le sentez bien, n'est-ce pas. La maison est grande; et j'y ai ménagé un coin de choix pour des amies telles que vous. Je vous ai déjà fait du bien; je ne demande qu'à continuer. Si vous voulez vous abonner à notre revue qui apparaîtra tous les mois, vous en trouverez les conditions dès les premières pages du journal. Vous pourrez également l'acheter dans presque tous les dépôts. Et je vous donne un roman par mois, en sus de toute la belle littérature canadienne. N'est-ce pas que je suis gentille? Venez souvent nous importuner de votre "bavardage" tout aimable.

SEMUSE D'ESPOIR.—J'espère que vous aurez trouvé le chemin de la Revue Moderne, car votre lettre m'a fait comprendre que vous comptiez me trouver encore dans le Royaume des Femmes. Or, mes nouvelles fonctions de directrice, administratrice, et tout ce que vous voudrez, de notre Revue, m'empêche de faire ailleurs du journalisme. Je me garde toute pour nos amies de la Revue Moderne. Et voyez le grand "chez-nous" que j'ouvre à votre intention, où nous mettrons tout ce qui peut vous intéresser, vous instruire, et bien aussi vous amuser. Il faut se délasser l'esprit, comme le cœur, n'est-ce pas. Maintenant, venez me raconter tout ce qui vous tourmente ou vous opprime. J'ai plus que jamais le temps de vous écouter et de vous parler. Cette amie si aimée, priera pour vous, et elle obtiendra que vous soyez très heureuse, de mon côté, je me ferai très tendre pour la jeune amie qui a besoin qu'on l'aide à comprendre et à aimer la vie. Revenez tous les mois, je vous attendrai, et vous nous sèmeriez l'espoir à plein cœur!

JEAN PLEURE.—Il faut donc le consoler... Mais à 19 ans, ma mignonne, l'on ne doit pas connaître ces désespoirs-là, mais, savoir attendre. Soyez assurée que le bonheur viendra à son heure, tranquillement ou en coup de foudre, on ne sait jamais, mais qu'il viendra, parce que vous êtes une tendre petite fille qui le méritez bien. Oui, d'est moi qui ai fondé la Revue Moderne, où je compte bien garder mienne, une aussi gentille petite amie. Et vous me direz comment vous l'aimez notre Revue, car elle est à vous, comme à moi, pas vrai?

CECILE LA CANADIENNE.—Que vous êtes gentille d'accueillir ici d'un sourire aimable la fondation de la Revue Moderne, où vous allez être aimée immensément. Vous aurez trouvé, j'en suis certaine, les conditions d'abonnement. Venez me dire bien vite que vous êtes des nôtres, et venez me voir, au moins tous les mois.

PAUVRE MALADE.—Je comprends combien la vie est laide avec ses troubles perpétuels. Mais ces malaises peuvent cesser. Il s'agit de le vouloir. D'abord, nettoyez bien votre estomac et votre intestin, en prenant, chaque matin, avant le déjeuner, une petite dose de cette Eau de Riga qui fait vraiment des miracles. Votre système ainsi débarrassé, votre digestion deviendra vite meilleure, grâce à cette eau bienfaisante dont vous pourrez ensuite faire un usage constant, sans anéantir votre système, le moins. Essayez, et vous m'en direz des nouvelles? Pourquoi chercher des remèdes compliqués, quand nous avons de la simple hygiène à pratiquer.

BLANCHE.—J'espère que vous saurez me trouver ici, ou j'ai bâti un nid charmant. — n'est-ce pas? — un nid où je compte réunir tous les mois, ma chère et grande famille. Merci pour les jolis souhaits que vous adressez à la Revue Moderne, et que sa fondatrice accueille, vous l'imaginez bien, d'un cœur sensible. Embrassez pour moi, tous vos chéris, et plus particulièrement mon homonyme que je me sens fort disposée à aimer de tout mon cœur.

MARGOT MARGOTON.—Votre nom est séduisant. Vous m'écrivez au Royaume que j'ai quitté. Je veux mettre ici un petit mot d'invité, pour bien marquer que vous serez toujours la bienvenue à la REVUE MODERNE.

UN PEU EN PEINE.—Oui, le premier dîner voilà une chose compliquée, et qu'il faut accomplir dans tous les rites vus, surtout dans un joli monde, si l'on ne veut pas être classé parmi les inexpérimentés et les insouciantes. Il y a la série des mets, et l'ordre dans lequel, ils doivent figurer sur le menu. A votre place, pour ne pas faire d'impair, et comme vous désirez réussir quelque chose de très chic, adressez vous donc à la maison Kerhulu et Odiau, dont vous trouverez d'ailleurs l'annonce dans ces pages, et consultez-la sur tous ces préparatifs. Cette maison est de tout premier ordre, et répondra parfaitement à tout ce que vous en pouvez espérer. Voyez l'un des patrons lui-même, à ce sujet. Il vous composera le menu, vous le remplira, vous indiquera quel vin doit figurer avec chacun des services, et vous fournira même le garçon pour servir, si vous voulez quel'un de bien stylé, comme il conviendrait dans la circonstance. Et si vous suivez mes conseils, votre maison sera tout de suite cotée parmi celles où l'on mange bien, et vous savez c'est quelque chose de fort important. Vous saurez plus tard m'en dire de nouvelles, et votre mari sera ravi de votre jolie façon de recevoir les amis qu'il entend bien traiter.

FEUILLE D'AUTOMNE.—Je ne sais si vous m'aurez suivie jusqu'ici, mais je réponds tout de même à vos questions. Il ne faut jamais, en parlant de votre mari à des égaux, et encore moins des supérieurs, dire M. X. On dit alors, mon mari, ou si ce sont des parents ou de très intimes, on peut l'appeler de son nom de baptême. On ne dit Monsieur qu'en s'adressant à des inférieurs ou à des domestiques. Soyez certaine que c'est la seule et vraie manière de bien parler. J'ai laissé vos vers au Royaume, et je sais que "Petite Mère" vous donnera une réponse satisfaisante.

LA DAME CHIC.—C'est un grand problème que d'être chic, mais c'est aussi un peu le devoir de toute femme de s'y employer sérieusement et consciencieusement, sans toutefois dépasser la limite de ses moyens. Vous trouverez chez Fairweather, des amours de robes du soir, jolies, jolies, à faire rêver. Et vous pouvez, aussi vous chauffer dans cette maison de la plus élégante et de la plus jolie façon. Et les gants, tous jolis chics, du dernier goût. Et la lingerie. Faites le tour de tous les comptoirs, et vous serez ravie. Certes il ne faut pas dépasser son budget, mais il faut aussi quand l'on occupe une certaine position, y rester élégante et absolument dans la note. C'est encore et simplement de l'éducation.

LA MEUNIERE.—Tiens, vous trouverez dans cette page, l'annonce de la St-Lawrence Flour Mills qui vous donnera tous les renseignements que vous désirez. Cette Compagnie qui fait des affaires magnifiques fournit aussi des recettes fort pratiques dans tous les ménages, où l'on se soucie de bien manger, sans donner dans l'extravagance ou la folie.

LA DAME EN NOIR.—Vous trouverez sûrement chez Holt et Renfrew, ces beaux manteaux, et ces costumes élégants, ces robes charmantes dont vous et vos amies rêvez. Savez-vous que la Revue Moderne a sélectionné les annonces, de façon à n'annoncer que de très bonnes maisons où l'on peut s'adresser à coup sûr, sans risquer jamais d'être trompés ou ennuyés. D'ailleurs la maison Holt et Renfrew est tellement connue dans tout le pays, qu'il me semble superflu de faire plus longuement son éloge, et c'est fou de croire que l'on paie dans ces grandes maisons, plus cher qu'ailleurs, on y trouve la qualité supérieure qui explique abondamment la différence de prix qui s'accuse quelquefois. Mieux vaut être bien traitée par ses fournisseurs et n'avoir jamais à se méfier de ce que l'on achète, n'est-ce pas?

LE MARI CRAINTIF.—Vous avez droit d'avoir peur. Un mari ne doit laisser le foyer de sa femme et de ses enfants dans l'insécurité. Que n'assurez-vous votre maison contre l'incendie perdue et ruineux? Vous trouverez ici même, l'annonce de la grande compagnie d'assurance Royal, et celle de ses agents Hurlbut et Saint-Cyr, qui l'on peut recommander comme de toute première valeur. N'hésitez pas à prendre cette élémentaire précaution. Demain le feu aura peut-être détruit le nid où vous abritez si fièrement votre nichée.

UN PERE EN PEINE.—La mort vous fait peur, surtout parce que vous craignez de voir dilapider le bien que vous avez péniblement amassé, et dont vous voudriez bien assurer la conservation à vos jeunes enfants. Personne, autour de vous, ne paraît mériter vos suffrages, et vous craignez. Que ne confiez-vous la gérance de votre succession, par testament, à une compagnie comme l'Administration Générale, une compagnie qui ne meurt pas, et qui est régie par des hommes respectés, et parfaitement au fait des affaires. Je connais plusieurs successions régies par cette société et d'une façon qui fait honneur à ses dirigeants. Je crois sincèrement, puisque vous me demandez mon opinion, que vous ne sauriez être plus sage dans la façon de disposer de l'administration de votre héritage.

J'AIME LES FLEURS.—Des fleurs, mais achetez-les chez Ed. Gerneay, où elles sont fraîches tous les jours, et parfumées, je ne vous dis que ça. De plus Gerneay s'est fait une réputation de bon marché qui lui fait honneur. Allez-y sans crainte, ou téléphonez, et vos ordres seront remplis promptement et gentiment.

LE BON LISEUR.—C'est à la librairie Déom que vous trouverez tous ces bouquins qui vous intéressent. Oui cette maison vend uniquement des livres, des revues et des journaux, et son choix est tout ce qu'il y a de mieux.

FORTUNATE.—Vous avez cru que cela se passerait comme cela. Non. Je vous ai, je vous garde. Et que la chaîne de notre bonne amitié ne se brise jamais.

MME L. P. TURGEON.—J'espère que notre Revue vous plaira. Elle aura son courrier mensuel, à part tout le reste. Nos lectrices du Royaume y trouveront de la lecture pour tout leur mois à la fois, ce qui est aussi agréable que de le recevoir par bribes, et de l'attendre souvent en vain. Je compte bien vous garder mienne, comme par le passé. Merci des jolies paroles d'amitié qui me sont allées au cœur.

BLANDINE D.—Vous avez bien reçu, n'est-ce pas, les renseignements que vous désiriez et je souhaite que vous restiez toujours, notre tendre et bonne petite amie.

M.N.C.M.—Je souhaite que la Revue vous plaise. La trouvez-vous jolie, et aimable, et bonne? Répondez à toutes ces questions. J'ai un tel désir de vous être à tous, utile et agréable.

ELISE G.—Vous êtes bien toujours la même et gracieuse amie, et comment ne pas apprécier cette délicatesse exquise qui s'attache à tous nos gestes, et fait pour nous, la vie plus belle. Merci.

MARIE C. G.—Je vois avec un sourire arriver ma petite amie lointaine, et je lui adresse mon plus doux sourire, avec mon merci le plus affectueux.

H.B.—C'est parce que je vous aime tant, que vous m'aimez un peu, et même beaucoup. Vous m'avez donné de bien douces joies, et la certitude de vous garder à moi, me met le cœur en fête!

MADÉLON.—Ils sont jolis ces vers, petite fille, et tendres oh! Comme l'on sent chanter le printemps en vous! L'on peut s'abonner à la "Revue" ou encore l'acheter tous les mois, dans les dépôts où elle sera déposée. En tout cas, vous me trouverez sûrement et facilement. Notre Revue va être assez jolie pour se faire remarquer, et partout où elle se trouvera, elle attirera l'attention de petites artistes comme ma mie Madelon.

RENEE.—Votre billet m'est arrivé trop tard pour que je le puisse publier dans la Patrie. Je l'ai laissé à ma remplaçante, qui sans doute, l'insérera avec plaisir. Peut-être m'aurez-vous suivie ici? A tout risque, je mets ce petit mot qui vous dira bonjour, et vous fera trouver la maison meilleure.

MARJOLAINE.—Je sais que vous serez l'une de nos premières lectrices, et je vous écris le mot de bienvenue le plus chaleureux qui se puisse dire. Et puis ce petit article je l'ai gardé pour nous. Vous aurez eu la surprise de la trouver dans le Fémina de la Revue Moderne, où il fait jolie figure, n'est-ce pas?

MARTHE DES BOIS VERTS.—Vous trouverez justement dans ces colonnes, l'annonce d'une pâte épilatoire fameuse préparée par Marie Vasello. Je puis vous le recommander comme un produit de première classe, et tout coup infallible.

LA BONNE MENAGERE.—Je crois que le beurre de la Montreal Dairy est l'un des meilleurs sur le marché. Essayez-le, et vous verrez qu'il ne coûte pas plus cher que tout autre, et qu'il a de la saveur. Oui, la crème à la glace de cette même compagnie est justement réputée, et vous ne vous trompez pas, c'est bien la Montreal Dairy qui avait élevé à la ferme du Parc Lafontaine pour l'Hôpital Notre-Dame, ce si joli kiosque qui fit sensation, et dont M. Daoust fut l'architecte.

Ma chère Madeleine.—

Je suis pour le moment assez perplexe... comme à toute mère de famille, le temps des étrennes m'occasionne quelques soucis.

Je ne sais que donner à mes enfants; chaque année, ils sont gorgés de joujoux de toutes sortes et je voudrais, contre toute habitude, leur faire un cadeau utile et pratique qui puisse leur inculquer le goût de l'économie. Récemment, une connaissance me parlait de la Caisse Nationale d'Economie, particulièrement avantageuse aux jeunes enfants, disait-on.

Connaissez-vous cette institution? Une maman qui doterait ses enfants de pensions viagères à l'occasion du nouvel an, ferait-elle bien?

Qu'en pense notre sage Madeleine?

UNE PETITE MÈRE.

Chère petite mère:—

Les étrennes vous tracent donc à ce point?

Que voulez-vous, il vous faut en prendre courageusement votre parti, ma mignonne, c'est le grand ennui de ces jours joyeux.

Vous me demandez ce que je pense de la Caisse Nationale d'Economie. D'après ce que j'en sais, c'est une puissante institution financière, éclose au sein de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, qui consacre ses immenses capitaux au développement des œuvres canadiennes-françaises; elle se recommande donc par elle-même.

Mais il y a un point qui intéresse surtout la petite maman que je sais; les avantages de la Caisse Nationale d'Economie pour les jeunes enfants. Ils sont incontestables; votre fillette, devenue majeure, est dotée d'un revenu annuel qui dure jusqu'à la mort, vos bambins chéris, après vingt ans de contributions, les voilà rentiers confortables pour toute leur vie.

Est-il nécessaire de vous dire après cela, que j'approuve entièrement ce genre de cadeaux pour les bébés. Si les mamans faisaient toutes un choix aussi judicieux et sage dans leurs étrennes, il y aurait beaucoup moins d'engants gâtés, blasés même, dans nos familles canadiennes.

C'est une initiative à prendre et à faire connaître chez nous.

A vous de tout cœur,

MADELEINE.

Prière d'adresser avant le 28 du mois, toute la correspondance à

MADELEINE,
Cassier Postal 35, Station N. MONTREAL.

...PEUR...

*A travers l'automne insensée,
Je suis passée
Et j'avais peur.*

*Quelle est cette pourpre vapeur ?
Est-ce un malheur
Dans les pacages ?*

*Quel est cet horrible incarnat
D'assassinat
Sur les feuillages ?*

*Quel est cet étrange parfum
Du fourré brun
Taché de rouge ?*

*Je crois qu'on a tué quelqu'un...
Inopportun,
Le buisson bouge.*

*Je crois qu'on a tué l'été,
Là, dans l'allée
Trop éfeuillée.*

*Mon regard est épouventé,
Du sang, peut-être,
Va m'apparaître ?*

*Je crois qu'on a tué l'Amour
Là, sous ce hêtre
Où meurt le jour...*

LUCIE DELARUE-MARDRUS

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Plusieurs demandes nous sont venues, sollicitant des études graphologiques dans la "Revue Moderne". Nous nous faisons un devoir de répondre au désir exprimé par nos tout premiers abonnés. Nous avons eu la bonne fortune de trouver dans "Sybil de Maisy" un graphologue de toute première valeur. Et afin de ne pas retarder l'attente de ceux et celles, qui ont fait appel à la colonne graphologique, nous leur donnons ces premières études faites d'après les billets qu'ils nous ont adressés :

BRIGADIER. Que de bonté, et que de légèreté. Si l'on est un brigadier plein de fougue, on ne saurait être vindicatif; la vie nous semble trop belle, pour la noircir d'une rancune. On peut tout donner, moins son cœur; on ne veut point d'entrave après Lisette, Suzon. Sens esthétique du goût, de l'élégance, du charme, de la gaieté. On a de l'esprit, toutes les qualités, de l'imagination, de l'intuition et de la déduction. Ecrivez, soyez orateur, vous avez de l'envergure.

SAVOIR. Fierté qui se connaît, qui s'estime pour ce qu'elle a de bon, personnalité qui s'impose. De l'esprit, du jugement, de la droiture, une volonté qui sait mener à bon terme une entreprise, de l'aisance dans les manières sans rudesse. Sensibilité bien équilibrée, une pointe d'égoïsme. Les questions d'affaires offrent de l'intérêt. On a l'habitude du commandement. On cause avec facilité, mais on ne dit que ce que l'on veut dire. Cette écriture est d'une femme.

PIERRE. Votre écriture offre deux personnalités et dans ces deux là je ne trouve pas assez de volonté pour bien équilibrer un homme.

Du rêve de la fantaisie, de la légèreté, des idées, de l'intuition, de la déduction, de la délicatesse. Toutes les qualités d'un intellectuel et pas assez de volonté pour mener à bien une telle individualité. Cependant on peut donner sa valeur, mais sous la poussée d'une autre volonté.

On est un peu fat, on manque de générosité. On aime son confort et les bons petits diners.

QUAND MEME. En un mot vous avez fait votre analyse. Très indépendante et très fière vous cachez votre personnalité sous les apparences d'une extrême sensibilité qui n'est en réalité que de la sensiblerie, toute enveloppée de charme et d'une grande séduction.

Lorsqu'une fantaisie se présente à l'esprit, il ne vous vient pas à l'idée qu'il puisse exister un obstacle, on a une certaine ruse douce et gracieuse qui sait passer à travers les difficultés. Si bien qu'on a un peu joué tout son monde et personne ne s'en est avisé. Finesse, ruse et diplomatie. Esprit cultivé, on est artiste, beaucoup plus occupée des choses de l'esprit que de questions matérielles. Très douce, un peu entêtée, aimant surtout les livres.

UN MONSIEUR. Orgueilleux, un peu susceptible, positif, habile en affaire, franc et droit, mais assez prudent. On parle beaucoup, mais dans les affaires on ne dit que ce que l'on veut. Généreux par fantaisie, humeur variable, aimable en société, gai et spirituel. On se décourage quelquefois, et alors, on perd la tête; puis une idée nouvelle nous fait retrouver notre courage et nos esprits. On est très nerveux, rarement violent, mais ça peut arriver.

SYBIL DE MAISY.

NOTE.—SYBIL DE MAISY s'empresse de répondre par lettre personnelle, aux demandes d'études graphologiques, qui lui seront faites, et ce, au prix d'un dollar.

Ces lettres devront être adressées à

SYBIL DE MAISY,

La Revue Moderne,
Casier Postal 35, Station N. MONTREAL

LA COMPAGNE

J'ai demandé à mes amis :

— Quelle est la première condition pour qu'une femme soit réellement la compagne de la vie ?

Ils ont répondu :

— C'est de collaborer avec son mari à la construction du foyer.

Formule un peu prétentieuse, un peu vague aussi, et qu'il fallait préciser. Un jeune romancier, mort il y a quelques années, a écrit un livre où il montre l'effort prolongé et toujours vain d'une jeune femme, qui voudrait devenir l'associée de son mari. Elle ne parvient pas à ce partage de la peine, de la joie, et de la pensée du mari, à cette union qu'elle sent possible, qu'elle a rêvée sûrement comme un idéal, et peut-être observée autour d'elle. C'est là une formule équivalente: comment donc être l'associée ?

Suffit-il d'apporter une dot? Evidemment non. L'apport des capitaux peut constituer l'association commerciale, mais ici l'association est d'un autre ordre. Lorsque c'est la femme qui est riche, et le mari qui est pauvre, je ferai remarquer simplement que cette situation crée un danger dont on ne comprend la gravité que plus tard. Quand un homme riche épouse une jeune fille sans dot, il agit noblement, et il s'en sait gré à lui-même, ce qui est la reconnaissance la plus facile à obtenir. Si, au contraire, un homme sans fortune épouse une femme riche, il peut se faire qu'il arrive au succès dans la carrière qu'il a choisie, et alors il se sentira l'égal de celle qu'il a épousée, et ce sera un argument puissant

pour le maintien de l'union; mais il peut arriver qu'il ne réussisse pas, et que la médiocrité de sa carrière souligne et augmente sa dette envers sa femme. Or, les dettes qu'on ne peut acquitter d'aucune manière sont lourdes à certaines gens, et la dette du bien-être a divisé plus de maris et de femmes qu'on ne croit. La fortune apportée par la femme peut donc être un danger, elle ne suffit pas pour faire une associée. Il en est de même de la beauté. La beauté n'a pas pour admirateurs justes qu'au mariage inclusivement, et pour fidèles, ensuite, tous ceux qui écrivent son nom avec un grand B, mais, enfin, elle en a, et avec raison. La beauté, la grâce, la distinction d'une femme autant de joies précieuses, différentes par la durée, et qui nous suivent plus ou moins longtemps sur le chemin de la vie.

Quant à l'esprit, chose curieuse, il est moins recherché en mariage que la fortune. Beaucoup de jeunes hommes en ont peur, pour une raison qu'ils ne peuvent avouer, mais qui doit être solide, à en juger par la peur qu'ils éprouvent. Mais, recherchés ou non, il est clair que ni la beauté, ni l'esprit, ne sauraient faire d'une femme l'associée de la vie. Comment donc atteindre à cet idéal? Est-ce que la femme devra collaborer avec son mari, l'aider dans sa profession, peindre s'il peint, rédiger un mémoire sur l'impérialisme anglais s'il est économiste, préparer les dossiers s'il est avocat, et, s'il est botaniste et qu'il découvre un lichen, découvrir une mousse? L'association, est-ce la profession en partie double? Je ne crois pas que cela soit impossible. Il y a des exemples de gens heureux, très heureux, qui n'avaient qu'un métier pour deux. Mais ce n'est pas la règle: d'ordinaire, la parfaite harmonie a pour condition la dissemblance des devoirs.

En interrogeant mes amis, j'ai compris, peu à peu, que le premier bien que la femme devait apporter à son mari, c'était autre chose, une chose qui paraît simple et qui ne l'est pas: la paix de la maison. Elle doit s'associer au travail de l'homme en le respectant et en le protégeant. Elle prend sa part du labeur de son mari, quand elle n'augmente pas sans raison les dépenses de loyer, de toilette et de réception; elle collabore en faisant les visites que son mari ne peut pas faire, en souriant pour lui, en se taisant, quelquefois; elle fait acte d'intelligente amie si elle mesure les obligations du monde à l'humeur et au loisir de celui qu'elle a épousé; elle l'encourage, sans avoir besoin de tout comprendre, quand elle s'intéresse à tout ce qu'il entreprend; elle s'élève jusqu'à la perfection, si elle parvient à être le juge de l'épreuve avant la lettre, le censeur discret et sûr, le conseiller intime de la carrière, si elle apporte la grande dot qui n'est constituée ni par le père ni par la mère, mais par la femme elle-même; celle du courage et du soutien dans la vie. Et combien de femmes sont capables de cette perfection? Une multitude, presque toutes celles qui peuvent aimer. Je dirai encore qu'une femme rend le plus éminent service à son mari, quand elle l'empêche de s'absorber dans sa profession, et qu'elle l'en repose, et l'en distrait sans jamais l'en éloigner. Et voilà la paix qu'on demande d'elle, l'atmosphère chaude et douce qui est son œuvre, et où il fait bon vivre.

RENE BAZIN,
de l'Académie Française.

Veillee de Novembre

Le ciel est noir, et le grand vent d'automne roule de gros nuages lourds d'orage.

Il secoue furieusement les arbres, dont les branches nues craquent sous la rude étreinte, et avec frénésie, les vagues du lac viennent heurter la côte, où elles se brisent en gémissant.

Quelques pâles lumières tremblent aux fenêtres des maisons, où l'on veille au coin du feu; et se répondant de ferme en ferme, quelques chiens aboyent dans la nuit noire.

Près de la cheminée où flambe la bûche d'érable, dont les reflets brillants l'enveloppent, et mettent de chauds tons rouges sur ses joues ridées et pâles, une femme est assise, penchée vers l'âtre où tombe la braise en fusées légères.

L'horloge chante lentement son tic-tac qui résonne très doux, dans le profond silence de la cuisine, où sur le bois sombre, se détache la claire mousseline des rideaux.

Sous la table, un chat dort, la tête entre les pattes, sans se soucier des fureurs de la tempête.

Dans la chaumière, où, un par un se sont endormis, ses bien-aimés, la mère Basile écoute les voix inoubliables.

Seule ce soir, elle tend vers la flamme, les pauvres mains glacées que ne réchauffe aucune étreinte.

Bruits des berceaux, rires des enfants, joies de la jeunesse qui rêve et chante, causeries des hommes qui fument devant le poêle, groupes des femmes qui lisent, tricotent ou causent, murmures des vieillards qui prient et se recueillent: tout revit en une vision troublante qui emplit la pièce de la splendeur féérique du passé.

Minutes délicieuses toutes d'azur, d'or et de soleil.

Toute joie dure peu.

Soudain, des yeux gris, aux mystérieuses profondeurs, une larme tombe, glisse sur les mains jointes.

C'en est fait.

Maintenant, la voix sourde de novembre résonne jusqu'au cœur de la mère Basile, qui se met à prier, tout haut pour les âmes de ses trépassés.

MARJOLAINE.

Novembre 1919.

RAISON MAJEURE

- Pourquoi pleures-tu ?
- Parce que j'ai pas de vacances.
- Comment ça se fait-il que tu n'as pas de vacances ?
- Parce que j'veis pas encore à l'école.

MADAME R. MACMILLAN

Professeur de Chant

Elève de

DELATTRE (Paris)
DELAQUERRIERE (Paris)
VANNINI (Florence)

Placement de la voix—Interprétation

STUDIO

633 rue Ste. Catherine Ouest

Tel. Uptown 4825

1-1 F-

LA CAUSERIE DU DOCTEUR

La puberté dit Rullier est « l'époque de la vie particulièrement caractérisée par le développement rapide, le complément d'organisation et l'aptitude à l'exercice de leurs fonctions, qu'acquière les organes de la reproduction de l'espèce. »

Ceci posé, étudions les différents phénomènes. Dans notre pays, une jeune fille est pubère à douze, treize et même dix et onze ans. Comme partout ailleurs, il y a cependant des retards. Diverses influences jouent un rôle prépondérant dans cette précocité: ainsi le climat, la latitude géographique, l'hérédité, le genre de vie et les occupations. La jeune fille riche, vivant d'une nourriture substantielle et pouvant s'adonner plus facilement aux exercices au grand air, sera pubère plus tôt que l'humble ouvrière qui peine dans son atelier où le jour entre difficilement et dont le régime alimentaire laisse souvent à désirer. Toutefois, il ne faut pas oublier que pour cette dernière, ce qu'elle entendra dans son travail ou dans sa famille pourra hâter cet événement.

J'énumère rapidement différents signes prémoniteurs tels que: lassitude générale, bouffées de chaleur, pesanteur dans les lombes, palpitations, nausées, troubles dyspeptiques et inappétence, maux de tête, vertiges, frissons. Pour celles dont l'hérédité est arthritique, les prodromes sont plus prononcés: tantôt ce sont des migraines et des névralgies tenaces, tantôt ce sont des angines, des épistaxes abondantes, fluxions dentaires, laryngites, furoncles, conjonctivites, poussées d'herpès et de nombreuses pustules d'acnée qui font le désespoir de la jeune fille.

J'en arrive maintenant aux modifications de l'organisme. Ces dernières sont très importantes parce qu'elles nous permettent d'envisager une thérapeutique propre à chacune d'elles. D'abord la glande thyroïde s'hypertrophie, le cou augmente de volume. La poitrine s'élève « les membres, les épaules et les hanches, prennent un caractère d'expansion, de grâce et de rondeur; » c'est la femme qui se forme. Du côté du système osseux on constate fréquemment des déformations de la taille, surtout la scoliose; des ostéalgies. La croissance de nombreux organes et la nutrition vigoureuse qui existent à cet âge, exigent une dépense exagérée que les moyens réparateurs ne suffisent pas à combler. Ceci explique donc pourquoi l'on rencontre si souvent des adolescentes anémiques. Les voies respiratoires sont également le siège de grands changements: ainsi la voix mue, son timbre change. Le nombre des respirations augmente, de même que la capacité pulmonaire, la ventilation, l'acide carbonique exhalé, l'oxygène consommé.

La transformation intellectuelle et morale n'est pas moins grande que la transformation physique. Ici, les parents et les éducatrices doivent faire preuve de beaucoup de tact. Le cerveau exigeant une certaine période de temps pour se développer, il faut de toute nécessité entourer la jeune fille de circonstances favorables, user de soins minutieux et de grands ménagements, car il en résultera plus tard une vie heureuse ou malheureuse, une bonne ou mauvaise santé. Le caractère est très variable;

à la gaieté succède la tristesse, une tendance à l'isolement, la paresse, la mélancolie; l'imagination est plus vive et facilement impressionnable, la mémoire plus étendue, le goût se forme.

La puberté étant une époque de transformation naturelle, c'est à l'hygiène qu'il faudra s'adresser pour aider la nature. L'alimentation sera soignée, généreuse et tonique. Elle comprendra donc les viandes roties et grillées, des légumes et des graisses, on supprimera les boissons glacées durant un certain temps. — Le jeune fille vivra dans sa famille où elle aura le grand air et le soleil si nécessaire et un régime appropriée à sa condition. C'est un faux pas que de vouloir commencer l'internat à cette époque, mieux vaut plus tôt ou plus tard. — Le froid étant dangereux il ne faut pas s'exposer, bien choisir ses vêtements. Ils seront assez amples pour ne point comprimer les organes. Du reste, il me semble que l'on puisse suivre la mode et cependant voir à ce que ces dernières protègent contre les variations brusques de l'air. Le corset qu'on accuse d'avoir causé des dégâts, s'il est bien appliqué, c'est-à-dire, ne faisant pas une constriction exagérée, peut être toléré et même est excellent. — Pour fortifier les différents systèmes, on s'adressera surtout aux exercices gymnastiques. Il nous fait plaisir de constater que maintenant ces exercices sont en vogue dans plusieurs de nos institutions. Nous ne pouvons trop insister sur la gymnastique ayant été à même de constater les bienfaits prodigieux obtenus dans l'armée canadienne. La gymnastique suédoise est l'idéal. La promenade a beaucoup d'avantages, la natation est excellente de même que le tennis. La danse serait bonne, mais elle occasionne des veillées prolongées dans des appartements trop chauds et souvent mal aérés. Disons comme Legendre: « Encourager l'exercice mais faire la guerre aux sports. » — Les bains de mer ou de rivières, les douches, devront être surveillés car souvent ils font plus de mal que de bien. — En classe, il faudra corriger les attitudes vicieuses, surveiller les fonctions visuelles. — Quant à l'instruction et l'éducation, il faut surtout épargner les nerfs; proscrire les romans, les lectures bizarres ou peu appropriées à l'âge de la fillette; s'éloigner des théâtres de vues animées. Encourageons plutôt la musique et les beaux arts.

J. S. McINTOSH, M.D.

Les injures sont les raisons de ceux qui ont tort.

L'exemple est le plus éloquent de tous les sermons.

La liberté doit être le droit d'avoir tort.

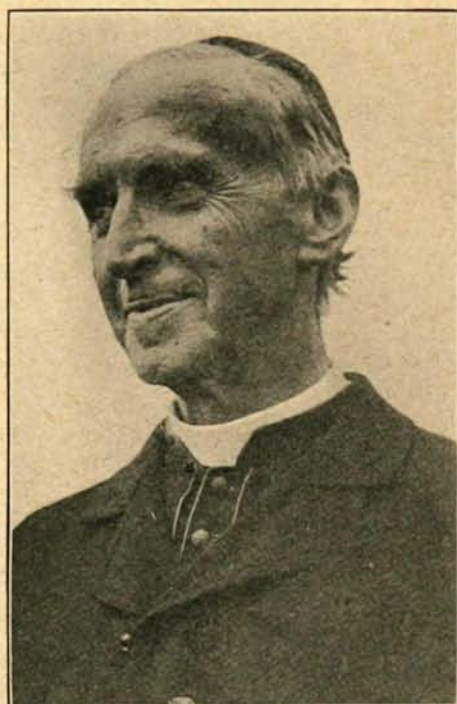
Le malheur est aussi nécessaire à l'homme que l'ombre au tableau. Un homme continuellement heureux se laisserait vivre, mais ne vivrait pas.

Jean SIGAUX.

La vertu est un état de guerre, et pour y vivre on a toujours quelque combat à soutenir contre soi.



Son Altesse Royale, le Prince de Galles, que le Canada vient de recevoir, avec un enthousiasme profond et sincère. La population française de ce pays, conquise par le charme irrésistible du jeune prince démocrate, qui a proclamé, si haut, l'union des races, a respectueusement et affectueusement appelé son futur souverain: le "Prince Charmant". Et jamais titre ne fut mieux trouvé.



Son Eminence le Cardinal Mercier, l'illustre prélat-martyr, de la Belgique, que les Canadiens ont accueilli avec une admiration immense et un respect infini.



Sa Majesté la Reine Elisabeth de Belgique à laquelle les Canadiennes auraient été si heureuses d'apporter l'hommage de leur admiration respectueuse.



Sa Majesté Albert Ier le grand soldat, Roi des Belges, qui vient de visiter les Etats-Unis, et dont la présence au Canada était si ardemment désirée par toute la nation.

Le plus bel Amour d'une Femme de Lettres

Renversée dans un fauteuil des Indes, les bras derrière la nuque, Héliane Myrtil, la femme de lettres, regardait avec lassitude les draperies et les bibelots exotiques qui bariolaient son cabinet de travail. C'étaient autant de souvenirs rapportés de ses lointains voyages, vestiges d'une vie errante. Habituellement, il suffisait d'un clignement de paupières pour animer ce passé, pour susciter en sa mémoire nostalgique des visions de soleil de poésie, de risque.

Mais aujourd'hui la source de son évocation est tarie; sa clarté intérieure s'éteint devant la grisaille obstinée du dehors. Des squelettes d'arbres noirs grelottent contre ses vitres; en bas dans le jardin, les chrysanthèmes blancs ont remplacé les roses rouges de l'été. Héliane Myrtil est triste. Pourtant on la dit heureuse, aimée. Ses livres exaltent la vie, glorifient l'amour.

L'amour! Un sourire mélancolique amincit ses lèvres. L'Amour! Qu'en savait-elle? Le chaste, le passionné, le mystérieux amour qu'elle avait si souvent décrit, qu'elle avait si souvent rêvé, l'a-t-elle vécu jamais? Elle, si amoureuse de l'univers, l'a-t-elle, une fois seulement, aimée? Et ardemment la jeune femme tend les mains vers cet impossible tendresse qui lui ferait oublier toutes les autres.

Soudain le timbre de la grille vibra. La meute de chiens aboya. Une femme de chambre apporta un petit bout de carton blanc. Héliane lut:

LIEUTENANT RENÉ MARTIN,
Se régiment d'infanterie coloniale
Saïgon.

Elle ignorait ce nom, mais un attrait toujours se dégageait pour elle de ceux qui venaient de loin.

— Faites monter.

Le lieutenant Martin entra. C'était un homme jeune, vigoureux, hâlé et presque banal dans ses vêtements civils qui manquaient de souplesse.

— Madame, vous devez me juger très indiscret. Mais débarqué à Marseille hier, je suis obligé de repartir pour Brest ce soir et j'ai une mission à remplir auprès de vous, une mission vieille de trois ans. A mon dernier congé, vous n'étiez pas en France, et je n'ai pu tranquiliser ma conscience.

Il s'assit sur un fauteuil qu'Héliane lui désigna et, ravi, regarda autour de lui.

— Oui, reprit-il, c'est bien ainsi, c'est dans ce cadre exotique que nous vous imaginions.

Puis, la dévisageant elle-même avec une hardiesse bon enfant:

— Et vous aussi, madame vous n'avez pas beaucoup changé depuis le temps où nous fûmes si amoureux de vous. Comme ce pauvre Bertet aurait été content de se trouver à ma place! Ah! excusez-moi... vous croyez que je divague!... Je devrais vous expliquer... Mais nous avons tant vécu avec vous. Vous avez été notre compagnon si fidèle durant un an, qu'il me semble que vous devez tout comprendre sans que je vous explique rien.

— De qui parlez-vous? demande Héliane légèrement inquiète.

— De nous trois, de Bertet, de Duval et de moi, alors que nous étions tous trois au poste militaire de B... dans le Haut-Laos. C'était moi qui commandais le poste et c'était moi aussi qui vous y avait introduite, vos livres, veux-je dire, bien entendu. Vous connaissez, je crois, le genre d'existence que mènent, dans la solitude la plus atroce, de jeunes hommes robustes et ardents; vous devez savoir alors quel rôle joue dans cette vie d'ascètes la lecture. C'est la seule distraction, le seul agrément — à moins que cela ne soit l'opium, ce qui n'était pas notre cas — c'est l'unique lien qui vous rattache au reste du monde, l'amie qui vous rappelle aux tendresses d'autrefois. Ajoutez à cet isolement, la torpeur, le vide, le silence, un délabrement moral et quelquefois physique et vous comprendrez le magnétisme d'une phrase, la puissance d'un mot, l'hallucination d'une pensée écrite! On rit, on pleure, on s'exalte sur une page. On se passionne pour un auteur, on s'incarne dans ses héros, on s'éprend de ses héroïnes, on s'endort un livre dans les bras.

«Done, madame, vous étiez là-bas avec nous sur l'étagère de notre «bureau». Nous vous aimions tous trois; mais Bertet, le plus jeune et le dernier venu, vous préférait à tous les auteurs de notre pauvre bibliothèque volante. Vous écriviez, en ce temps-là, des contes dans un journal. Nous les attendions avec impatience, et le soir, sous la lampe, Bertet nous les lisait à haute voix, quand au-dessus de nos têtes attentives, le *pankah* promenait son froufrou de jupe. Cependant nous vous croyions un officier de marine se cachant derrière un pseudonyme. On vous traitait en camarade et on vous appelait «le petit Myrtil».

«Mais un jour Bertet descend à Saïgon et revient bouleversé. Vous n'étiez pas du tout un enseigne de vaisseau, mais une véritable femme, jeune et blonde, portant des capelines de bébé et cueillant des lotus dans les étangs des pagodes.

«On vous avait aperçue un peu partout en Cochinchine. Il subsistait encore quelque mystère autour de vous, mais cela n'était pas pour nous déplaire, et au fond nous vivions dans l'espoir de vous voir apparaître un jour au milieu de notre «popote». On ne disait plus le petit Myrtil, on vous appelait Héliane, Héliane tout court, notre Héliane, et le soir dans la fumée de nos pipes, chacun évoquait votre silhouette féminine.

«Puis des journaux illustrés apportèrent votre image sous différents aspects. Bertet les découpait et les piquait contre la cloison du réfectoire. Quand il parlait en mission topographique, il vous détachait et vous fourrait dans sa cantine avec vos volumes.

«Peu à peu il devint presque jaloux de vous; il n'admettait plus aucune discussion à votre sujet et, lorsqu'il vous lisait à nous, une espèce de pudeur lui faisait sauter certains passages.

«Mais un jour, en dépliant le *Courrier Saïgonnais*, Bertet devint pâle. Puis, éclatant d'un rire forcé, il s'écria:

«— Savez-vous la nouvelle? Héliane se marie. Héliane s'est mariée! Et avec un boursier encore! Il lui paiera un collier de perles et une 40 HP. Voilà donc ce que les femmes de lettres appellent leur idéal!

«Et d'un geste dédaigneux, il balaya le journal de la table.

«Mais au repas du soir, ses paupières étaient rouges, et après l'heure de la lecture, que nous passâmes en silence, il dit:

— Je n'aurais jamais cru cela d'elle, d'Héliane, de nous avoir ainsi trahis.

«Il demeura morose, et nous aussi, nous n'étions pas gais. Il nous sembla vraiment vous avoir perdue... Et, de fait, Bertet enleva vos portraits; vos volumes disparurent de notre étagère, et on ne prononça plus votre nom...

«Nous eûmes une petite consolation quinze jours plus tard. Le *Courrier Saïgonnais* rectifiait son erreur. Le fameux boursier n'était qu'un simple boursier de voyage, un peintre sans grande fortune. Vous n'aviez pas déchu autant que nous craignions. Bertet fut tout joyeux.

«—Je lui pardonne presque... presque...; elle ne nous a trompés qu'à demi.

«Quelque temps après nous nous séparâmes. Au bout d'un an, je retrouvai Bertet à l'hôpital militaire de Saïgon. Il était perdu et le savait. Son pauvre corps épuisé de dysenterie reposait sur une chaise longue, dans la galerie enguirlandée de glycines. Je vis un de vos portraits à côté de lui. Il me dit:

«—Je suis presque heureux de mourir ici. C'est un coin qu'elle a décrit. Elle y est venue souvent, elle s'est promenée là, la religieuse l'a connue. Je voudrais que tu me promettes d'aller la voir à Paris. Parle-lui de moi, dis-lui que je n'ai aimé qu'elle dans ma vie et que je veux être enterré avec son image... Puis, tu lui remettras cette fleur.»

Le lieutenant Martin tira de son portefeuille une enveloppe où s'émiellait une petite grappe bleue fanée et la tendit à Héliane.

Des larmes silencieuses roulèrent sur le visage de la jeune femme. L'officier prit congé.

Alors Héliane se jeta sur un divan, et, la pâle glycine du mort contre ses lèvres, elle pleura désespérément, elle pleura voluptueusement son plus bel amour.

Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir avant d'avoir ri.

* * *

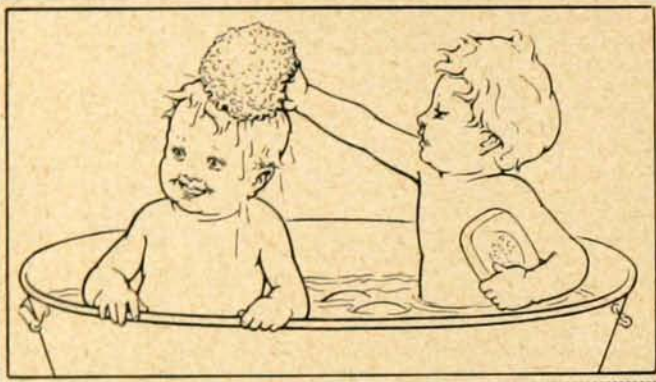
L'inconscience des enfants préfère bien souvent, aux alanguissantes caresses, une vérité plus saine.

* * *

Les dupes sont ceux qui ne voient devant eux rien de beau ni de grand.

LA ROCHEFOUCAULD.

BABY'S OWN SOAP



La mousse du savon "Baby's Own" au parfum de fleurs naturelles, nettoie et guérit la peau la plus délicate.

Les grandes personnes en jouissent tout autant que les bébés.

C'est le meilleur pour bébé et le meilleur pour vous.

Dans l'intérêt de votre peau exigez le savon "Baby's Own".

ALBERT SOAPS LIMITEE, FABRICANTS, MONTREAL

Best
for
Baby



Best
for
You

Notre Roman

Nos lecteurs trouveront dans ce numéro "Une Honnête femme" de M. Henry Bordeaux, de l'Académie française. M. Bordeaux est très connu et très aimé au Canada. Ecrivain catholique et fervent, la morale de l'oeuvre que la Revue Moderne publie, nous conduit au sentiment de foi qui doit diriger toutes les vies, et ramener au bercail les brebis égarées.

Il faut donc lire ce roman d'une force de pensée profonde et d'une délicatesse de sentiment absolue, un livre pour tous les âges.

Dans notre prochain numéro: "L'Offensive" de Alberich Chabrol, roman d'une rare délicatesse de sentiment et d'une psychologie fine et tendre.

Cette oeuvre plaira à tous, jeunes et vieux, car la morale qu'elle enseigne est haute, noble et généreuse.

La science est la probité du talent.
OCTAVE GREARD.

L'espérance est l'imagination des malheureux.
A. DE CUSTINE.

Le tact, le bon sens, le cœur, peuvent tenir lieu de toute la pédagogie.
MARION.

La discrétion défend de questionner; la délicatesse défend même de deviner.

L'oisiveté est aussi fatigante que le repos est agréable.

Publié à Montréal par Madame Madeleine Gleason Huguenin, 710 rue St-Hubert, et imprimé par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120 rue Ste-Catherine Est.

Pour tous renseignements s'adresser au No 274 rue Clarke.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal.

Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

Edifiée du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: \$500,000.

Capital payé: \$125,000

Réserve et profits non distribués: \$140,781.25

Fonds administrés: \$9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéli-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETÉS

Pour mettre à l'abri valeurs, debentures, documents, etc. La boîte \$5.00 par année.

1-6 F.

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal.
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, J.-Théo. Leclerc,
Directeur-Général Secrétaire

Tél. Main 2557

Une honnête femme

PAR
M. HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

LE BAL ANNUEL DE LA PREFECTURE

Dans une petite ville un bal est un événement. Les jeunes filles en parlent un mois à l'avance pour y situer leurs désirs, et les personnes mûres un mois après pour en exploiter les aventures sous la forme de savantes médisances.

Mme Hétry, femme du préfet de la Haute-Savoie, donnait à Annecy un bal annuel et déployait dans son organisation autant de diplomatie que son mari en temps électoral. Car elle ne se contentait pas du monde officiel. Invités complaisants, les ménages de fonctionnaires, même escortés d'une troupe imprévue de pensionnaires et de jouvenceaux, ne pouvaient flatter son amour-propre. Comme elle était la fille d'une danseuse économe qui, tout en levant le pied avec grâce, s'était juré d'établir dans l'administration son enfant de hasard, elle ne se plaisait que dans la compagnie des plus anciennes familles du pays et, participant à leur régularité, les voyait avec douleur dans l'opposition. Avec méthode et souplesse, avec patience, insistance et persévérance, elle s'insinuait dans leur intimité et parvenait à conquérir jusqu'à l'aristocratie boudeuse qui brûlait de se divertir et sauvegardait sa dignité en maintenant dans les salons de la préfecture une attitude gourmeuse et condescendante.

Il est vrai qu'après la fête le journal radical se lamentait sur les dangers que courait la République; mais on supprimait en hâte le traitement d'un desservant de village, et tout rentrait dans l'ordre. Après quoi, le traitement était subrepticement rendu, le scepticisme du préfet lui tenant lieu d'équité.

M. le préfet avait servi avec ce même scepticisme divers régimes politiques. De ses débuts sous l'Empire il conservait des manières distinguées et une correction mondaine. Il était de ces hommes qui ne s'embarassent jamais de théories, et pour qui le mot *opportunisme* a été créé. Sous une fausse politesse il abritait son autorité et s'arrangeait habilement pour laisser aux bureaux l'ennui des vexations et des mesures désagréables; tant de chefs de service se font ainsi passer pour de bons garçons!

Certes, il ne pensait pas épouser Ida Marcheru quand il fréquentait, dans le but d'oublier durant quelques instants précis le décorum de la vie administrative, l'appartement de la rue de Clichy où la jeune fille se formait aux usages sous la surveillance d'une mère que la prévoyance avait conduite au rigorisme. Après la surprise du mariage, il se tâta comme s'il venait de tomber d'un étage élevé et reconnut que le sort le favorisait à la façon de ces victimes qui survivent aux accidents

dont elles ne gardent pas d'autres traces que de fortes indemnités.

Mme Marcheru mère, enlevée prématurément à son respect filial, laissait une fortune considérable conquise à la pointe de ses petits pieds, et le préfet amoureux trouvait dans l'union légitime ce qu'il cherchait autre part: la fantaisie approuvée et régularisée, celle qui ne manque de tenue qu'à dates fixes et ne compromet jamais la carrière. Mme Hétry le servait par une coquetterie que la vanité seule occupait, et employait son charme parisien se faufiler dans les milieux les plus graves et les plus dignes, qu'elle transformait peu à peu sans en avoir l'air. Car si l'amour ne l'intéressait point pour son propre compte, il la passionnait pour celui des autres: elle excellait à susciter des sympathies, à exciter des désirs, à provoquer des sentiments, par une divination des caractères, par cet art dans le choix des invitations et des places à table, privilégiée de certaines maîtresses de maison qui préféreraient être la cause occasionnelle de dix adultères plutôt que de constater l'ennui ou la froideur de leurs hôtes.

Ainsi la préfecture d'Annecy, par un phénomène sans doute unique en France, satisfaisait le gouvernement et ses adversaires.

Mme Hétry, cette année-là, avait dû retarder son bal annuel à cause d'un incident survenu mal à propos avec l'évêché, à l'occasion de l'enterrement religieux d'un sénateur anticlérical: les amis du défunt réclamaient un service extraordinaire avec le concours d'un grand nombre de prêtres et les morceaux funèbres d'une fanfare municipale; or, beaucoup d'ecclésiastiques s'étaient abstenus, et la musique avait été proscrite de l'église. Ce fut une polémique discursive dont l'adroite préfète attendit la fin. Elle lança ses invitations quand on ne les attendait plus, à la veille de Pâques.

Avril naissait et l'on sentait le printemps venir. Il était déjà venu dans les salons de la préfecture qu'ornaient des plantes de serre et des gerbes de fleurs nouvelles.

Quand elle eut terminé sa toilette, Mme Hétry renvoya sa femme de chambre et s'approcha de la fenêtre. A travers les carreaux elle pouvait apercevoir dans la nuit claire, entre les arbres, le lac tout proche et entendre le clapotis des petites vagues qui brisaient au rivage. Mais elle guettait le bruit des voitures. Elle n'était pas sans inquiétude sur le sort de sa soirée: les ennemis de l'Etat ont tant de perfidie! Aux premières lanternes en marche, elle descendit, et ce fut pour recevoir — maigre gibier, — Mme Marolaz et son fils, jeune conseiller avide d'avancement.

Mme Marolaz jouissait allégrement d'une réputation assez difficile à maintenir en province, celle de posséder la plus mauvaise langue de la ville. Elle partageait son temps entre une intrigue toute maternelle qui préparait de loin l'avenir administratif et matrimonial du jeune Théodore, et le perfectionnement de ses connaissances dans la chronique locale qu'elle utilisait le mieux du monde pour le préjudice de chacun et l'agrément des autres. D'habitude Mme Hétry n'accordait à ses médisances qu'une oreille distraite; elle était plus encline à favoriser, même involontairement, tout commerce secret de galanterie, qu'à en tirer un orgueilleux avantage. Mais la crainte d'un échec la disposait à recueillir sur ses invités en retard les bruits les plus fâcheux.

— Les Ferrière viendront-ils? interrogea Mme Marolaz, qui tout de suite se posait en confidente.

— Sans doute, madame. Mon mari, consulté récemment par les maires de trois communes, les a engagés à confier leurs procès à M. Ferrière.

Elle ne craignait pas de favoriser momentanément un avocat de l'opposition pour assurer le succès de ses entreprises. Avec conviction elle ajouta:

— Ils viendront.

— Mme Ferrière n'aime pas le monde, surtout le nôtre.

— Elle adore son mari.

Mme Marolaz tira les conséquences de cette certitude:

— Alors vous aurez aussi les de Chéran.

— Ah! laissez échapper, sans bien comprendre, la préfète ravie.

— Mais oui. Vous ignorez donc ce que chacun sait? Depuis les dernières assises, Mme de Chéran n'a de regards que pour le beau Paul Ferrière.

— Vraiment?

— A la messe, à la musique militaire, partout on l'a remarqué.

— J'en suis fort aise, fit ingénument Mme Hétry.

— Aux assises, il défendait une pauvre femme qui avait tué son enfant. Il fut admirable... et admiré.

— Il le mérite.

— La jolie Berthe assistait à la plaidoirie. Elle pleura sur les malheurs de la pauvre femme. Elle pleure comme elle rit et comme elle aime, facilement.

— Les Ferrière, proclama la préfète, font un ménage délicieux. Je crains fort pour les amours de la comtesse de Chéran.

Elle n'omettait jamais les titres. Sa mère, qui fréquentait le meilleur monde, l'y avait dressée de bonne heure. Mme Marolaz esquissa un geste vague:

— Avec les hommes, sait-on jamais?...

Deux ou trois heures plus tard, Mme Hétry enveloppait d'un regard tendre et circulaire la foule de ses invités qui se livraient au plaisir sans arrière-pensée politique. Elle avait peine à détacher ses yeux d'une collectivité aussi honorable pour les fixer sur quelque objet particulier. Cependant elle sourit avec indulgence en apercevant Paul Ferrière qui conduisait Berthe de Chéran à la salle à manger où l'on soupaît par petites tables avant de danser le cotillon. Et même elle arrêta le jeune homme au passage pour lui jeter à mi-voix, mais de façon à être entendue par la jeune femme, ce compliment qui était à double fin: le flatter et la provoquer:

— Mme Ferrière est la reine du bal.

Berthe de Chéran, à ce propos, n'eut rien de plus pressé que de se regarder dans une glace. Rassurée, elle détailla ce spectacle avec complaisance. Elle portait une toilette rose qui par ses tons doux convenait à sa chair de blonde. Un simple ruban qui glissait volontiers sur le contour poli retenait la robe à l'épaule dont la rondeur se montrait toute, et le corsage qui laissait voir la naissance des seins en imitait la forme et paraissait les recouvrir ensuite à regret. En robe montante, on la croyait mince. Et voici que, décolletée, elle montrait un corps potelé et savoureux. Satisfaite, elle remonta au visage et le trouva d'une gaie gentillesse avec son petit nez retroussé, sa bouche mignonne, ses yeux clairs, ses joues à fossettes et son teint de pastel. Contente de soi, elle le fut aussitôt des autres et dans la glace chercha tranquillement des yeux Mme Paul Ferrière, non sans remarquer que son compagnon continuait à l'examiner elle-même, de face dans le miroir et de dos en chair et en os, surtout en chair.

— C'est vrai, lui dit-elle: votre femme est la reine du bal.

Il détourna les yeux du sillon d'ombre qui se creusait entre les deux épaules lumineuses de sa jolie partenaire.

— Pourtant, reprit-elle en se retournant et reprenant son bras, c'est très curieux.

— Et quoi donc?

— Voyez: c'est un vieux monsieur qui la conduit. Ils se dirigent vers la grande table, avec les gens graves et ennuyeux.

— C'est une place d'honneur.

— Oui, comme si elle n'avait pas de succès.

Paul Ferrière se souvint de ses anciennes audaces, du temps qu'il était garçon, et il répliqua sur un ton détaché:

— Les femmes honnêtes, personne ne leur fait la cour.

— Alors que suis-je, moi? J'aime qu'on me fasse la cour.

— Vous avez l'honnêteté agressive et vous cherchez le danger.

— Vous vous trompez: je crains le danger. C'est même tout ce que je crains.

Et elle éclata de rire, tandis que le ruban glissait sur la rondeur appétissante de l'épaule. Il la fit asseoir. Elle se recouvrit d'une écharpe qu'elle tenait à la main. Il s'en affligea, mais il s'aperçut bien vite, tandis qu'il l'installait à la petite table, que sa dentelle lui servait plutôt à montrer à propos ses bras et sa gorge qu'à les cacher tout à fait.

— Savez-vous, demanda-t-elle, qui soupe avec nous?

— Mais ne serons-nous pas seuls?

— Il y a quatre couverts.

Eblouissante, Mme Paul Ferrière venait à eux. Elle-même indiquait leur table à son compagnon, M. Artène, ancien magistrat, docile et étonné:

— Voyez: c'est là.

Son mari ne lui avait-il pas murmuré à l'heure du départ, avec des félicitations à l'adresse de sa beauté: «Nous tâcherons de souper ensemble»? Elle prenait à la lettre toutes ses paroles d'amour, car elle l'aimait comme un fiancé, après cinq ans de mariage et deux enfants.

Elle était vêtue de soie blanche. Une bordure de cygne longait le corsage, se mêlait presque au blanc mat de la chair où transparissait le réseau des veines bleues. Sa robe de noces ne l'eût pas rendue plus chaste et modeste que cette robe de soirée. Grande, un peu maigre, et de tenue fière, elle portait sur le visage et dans l'allongement du corps cette dignité empreinte de pudeur que les peintres anglais donnent à leurs portraits de femmes. Un air de franchise paraît tous ses gestes. Et sous la lourde chevelure noire son profil pur se détachait en lumière, adouci par le regard bleu sombre que les longs cils voilaient à demi.

Elle salua Mme de Chéran d'une inclination de tête, et Georges Artène, tout en s'occupant d'elle, dit à son mari avec un sourire:

— Les femmes heureuses, personne ne leur fait la cour. Et les vieux messieurs ont le privilège d'être leurs cavaliers.

Il ajouta, comme s'il répondait à la réflexion de Mme de Chéran:

— Les femmes trop belles non plus ne sont pas entourées. La beauté, la vraie beauté, isole comme la vertu.

La joue de Mme Ferrière s'empourpra; elle rougissait encore comme une jeune fille. Berthe de Chéran, ironique et féline, l'observait, outrée de sa présence et multipliant les grâces. Paul, un peu gêné de son amour conjugal, versait le champagne et assurait le service. Mais Georges Artène, perspicace et, malgré l'âge, faisant la roue, mit son petit monde à l'aise par sa manie de dissertar:

— Les hommes, ne le croyez-vous pas, détestent perdre leur temps. Ils n'attaquent pas les citadelles bien gardées.

— Il y a des surprises, fit Berthe, frondeuse.

— Et aussi, répliqua le vieillard en fixant la jeune femme et Paul Ferrière, des résistances imprévues.

Mme de Chéran comprit l'allusion et voulut y répondre en inquiétant Germaine Ferrière qui écoutait au hasard, sans prendre aucun intérêt à ces propos:

— Les faiblesses des femmes, dit-elle, font la réputation des hommes.

— Notre respect, reprit M. Artène, vous élève si haut que vous ne pouvez plus tomber sans dommage.

Paul intervint avec une phrase d'avocat qu'il débita en riant:

— Notre respect hypocrite qui, dans l'échelle morale, met au même rang le *galant homme* et l'*honnête femme*.

Surpris, l'ancien magistrat fixa le jeune homme:

— Galant homme n'a pas le sens que vous lui donnez.

— Non, mais le choix des mots est assez expressif.

Distraite, Mme Ferrière éparpillait sur son assiette la salade russe, et Mme de Chéran jouait de son écharpe. M. Artène prit une mine découragée:

— Vous passez à l'ennemi, mon cher.

Berthe se tourna vers sa voisine:

— L'ennemi, c'est nous.

Le vieillard sourit:

— Notre ennemi, c'est notre maître.

Et comme il aimait à discourir, il ébaucha une théorie:

— Paul, mon ami, ne confondez jamais dans vos jugements les passions de l'homme et celles de la femme; car leur nature est différente. Le caprice, prompt à naître et prompt à mourir, nous est réservé.

— Par exemple! protesta Berthe.

— Mais la femme nous dépasse infiniment en amour. La passion la prend toute, quand nous ne lui donnons souvent ni le cœur ni le cerveau.

Mme de Chéran se fâcha:

— C'est absurde... et commode pour vous.

Germaine Ferrière, consultée par sa voisine, fut embarrassée, rougit et répondit:

— Je n'ai jamais réfléchi à ces choses.

— Les femmes ne les comprennent pas, continua M. Artène. Un homme qui aime une femme peut en désirer une autre. Une amoureuse ne pense qu'à son amour.

— Nous sommes toujours vos dupes, conclut Berthe.

— Et c'est pourquoi un bon mari peut être infidèle, et non pas une honnête femme.

Mme Ferrière regarda son mari, et ce regard doux et vainqueur signifiait: «Ce vieillard est un fou».

Mais le fou ne s'arrêtait plus. Il s'approuvait lui-même:

— Evidemment, évidemment. Une femme peut pardonner à son mari; un mari ne pardonne pas à sa femme.

— Et pourquoi? réclama Berthe avec chaleur, tandis que l'agrafe de son corsage glissait de nouveau et dégagait la jolie épaule ronde. Je ne saisis pas la différence.

— Un mari qui pardonne ne peut pas oublier.

— Il en est qui oublie, fit Paul sans conviction personnelle.

— Il en est aussi qui ferment les yeux. Il en est encore qui utilisent les succès de leur femme. Mais vous aurez beau dire: l'honnêteté de l'homme en amour n'est pas celle de la femme.

Par politesse plutôt que par intérêts et pour ne pas garder un silence trop prolongé, Mme Ferrière interrogea l'orateur:

— Et la femme, croyez-vous qu'elle puisse oublier?

M. Artène la considéra avec une curiosité sympathique:

— Sans doute. Et quelquefois elle aime davantage l'infidèle.

— Oh! moi, dit Berthe, qui dans les théories ne voyait que des personnes, si mon mari me trompait...

— Que feriez-vous? demanda Paul que cette idée invraisemblable amusait.

Et M. Artène lança:

— Vous prendriez les devants.

Il reçut un coup d'éventail sur les doigts.

Déjà quelques jeunes filles et leurs cavaliers se levaient de table en quête des violons.

— Je vous conduirai où l'on danse, dit l'ancien magistrat en offrant le bras à Mme Ferrière. A votre âge, on doit raffoler de la valse.

Gracieuse, Germaine répondit presque avec confusion :

— Merci, monsieur, je n'aimais à danser qu'avec mon mari, et il paraît que ce n'est pas convenable.

Au son de l'orchestre, Paul s'enfuyait en bostonnant avec Mme de Chéran. Elle fut la première essouffée ou fit semblant de l'être, et implora du repos :

— Nous serons très bien dans ce coin de la serre.

— Et le cotillon ?

— Ici, l'on ne viendra pas nous chercher. Nous pouvons voir sans être vus. Une triple haie de godoleux et de péronelles nous protège par ses manèges et ses bavardages.

— Vous ne danserez plus ?

— Je préfère flirter.

Il se mit à rire :

— Je n'ai plus l'habitude.

— C'est vrai, dit-elle sur un ton de persiflage, un mari modèle ! C'est trop rassurant, je me sauve.

Il la retint, avec d'autant plus d'aisance qu'elle ne pensait pas à s'éloigner :

— Doucement. N'avez-vous pas entendu M. Artène ? Le caprice nous est permis. Vous excellez à le faire naître.

— Je sais aussi le faire mourir.

— Et comment ?

— Je ne vous le dirai pas.

— Je devine.

— Oui, vous pensez que c'est en le comblant.

Et l'écharpe, d'un coup, descendit à la taille, découvrant les épaules.

— Je ne crois pas, dit-il sérieusement.

Peu à peu ils se grisaient de leurs petites audaces. Depuis deux semaines, depuis l'audience sensationnelle, le jeune homme suivait avec intérêt les manœuvres de la jolie femme qui l'avait distingué.

Trop heureux dans sa vie sentimentale, il se rappelait avec un léger regret ses bonnes fortunes d'autrefois. L'occasion les rapprochait l'un de l'autre ; ils en profitaient à tout hasard. En province tant d'aventures ne se dénouent jamais, faute de l'occasion.

— Votre M. Artène, reprit-elle en jouissant de son trouble, ne connaît rien aux femmes. Elles sont aussi sujettes au caprice.

— Seulement quelques privilégiées, fit-il observer avec condescendance.

— En suis-je ?

— Assurément.

— A quoi le voyez-vous ?

— A vos yeux. Leur regard est habituellement tranquille. C'est celui d'une femme indifférente et ordinaire. Tout à coup ils étincellent comme ces diamants que vous portez aux doigts quand la lumière vient

à les frapper. Puis leur éclat s'éteint. C'est un éclair : il faut le saisir au passage. Tandis que les femmes passionnées...

— Les femmes passionnées ?

— Leur regard est plus langoureux. Il brûle, et le vôtre brille.

Contente, elle parut se recueillir. Dans la serre les fleurs embaumaient. Et du salon ouvert leur venaient des bouffées de musique qui se mêlaient au parfum des lilas et des mimosas.

— Cette valse est exquise, dit-elle, les yeux mi-clos. Avant qu'elle finisse, faites-moi une déclaration. Vous en mourez d'envie.

Il suivit tous les contours de son corps, et d'une voix douce il murmura :

— Vous le voulez ? Eh bien, je ne vous aime pas.

Elle frémit toute et, frémissante, elle lui plut davantage.

— Ah ! c'est là votre déclaration ?

— Attendez. Je ne vous aime pas et vous me plaisez infiniment. Je ne vous aime pas, et je vous désire. N'est-ce pas moins douloureux et plus agréable ? D'ailleurs, que feriez-vous de mon amour ?

Elle le regarda en face.

— Cela signifie : J'aime ma femme, et pourtant je voudrais la tromper avec vous.

— Justement.

— Prenez garde, mon cher. Votre femme n'est pas de celles qui pardonnent. Elle se vengera.

— Occupons-nous de nous.

— Je m'en occupe. Et je serai franche, moi aussi. Je ne crains que le danger.

Alors...

— Alors ?

— Laissez-moi tranquille.

— Vous ne voyez pas d'autre obstacle ?

Provocante, elle simula la confusion :

— Vous savez bien que non, dit-elle.

Ils gardèrent un instant le silence et goûtèrent, parmi les fleurs et la musique, la promesse de la volupté. Elle parut se ressaisir :

— Non. Votre femme me fait peur. Elle a le mauvais œil.

Il montra un découragement comique :

— Vous ne parlez que d'elle.

— Elle me poursuit.

— Je croyais que c'était moi.

— Tenez. Elle vient vous chercher.

En effet, Mme Ferrière, comme une apparition blanche, entra dans la serre. Elle sourit en les apercevant, s'approcha et dit à Mme de Chéran :

— Vous permettez, Madame, que je vous enlève mon mari ? Il se fait tard.

Et pour mieux expliquer son départ elle ajouta avec un joli accent maternel :

— Mes enfants me réclament peut-être.

— Comment donc ! fit Berthe. Je vous restitue M. Ferrière. Il plaidait justement une mauvaise cause.

— Et il la perdait ?

La figure de Mme de Chéran prit une expression ambiguë :

— Ce n'est pas bien sûr.

Les deux femmes se saluèrent. Paul baisa la main de Berthe. Celle-ci, jalouse de la beauté de Germaine Ferrière, appuya ses doigts aux lèvres du jeune homme. Il surprit, en se relevant, un de ces regards brillants et secs qu'elle savait décocher, et qui ressemblaient à ces éclairs sans orage et sans pluie des jours d'été...

La préfecture d'Ancey est à une petite distance de la ville. Elle donne sur cette merveilleuse avenue d'Albigny qui laisse voir, dans les intervalles de ses platanes, le lac et son horizon de montagnes.

En avril, les nuits sont déjà courtes. Lorsque M. et Mme Ferrière montèrent en voiture, le jour naissait. Au-dessus de la Tournette et des dents de Lanfon dont les murailles crénelées évoquent une citadelle en ruines, des lueurs dorées présageaient le soleil, tandis que les vapeurs violettes du matin fuyaient le long des coteaux, se désagrégeaient, se fondaient à l'air plus vif. Et sur les eaux du lac, parées de rose et de lilas, comme une baigneuse qui aurait froid, l'aurore frissonnait.

Il regardait le paysage aux tons délicats. Elle regardait son mari. Tous deux se taisaient. La première elle rompit le silence et s'excusa :

— Nous sommes partis de bonne heure. Tu t'amusais peut-être. Mais je pensais aux petits. Claire a l'habitude de dormir dans ma chambre. J'ai peur qu'elle n'ait pas été sage.

Il se tourna vers elle, eut un rire de bonne humeur et lui prit la main :

— Toi, ma chérie, tu voudrais aller au bal avec tes enfants.

Elle fut contente de le voir en joie.

— C'est vrai, dit-elle. Ils dormiraient dans une chambre voisine. Et de temps en temps j'irais les regarder dormir.

— Au réveil ils verraient une jolie maman en toilette de soirée.

— Oh ! jolie...

— La reine du bal. Tout le monde le disait.

— Vraiment ? fit-elle confuse et rougissante.

Tout le monde, pour elle, c'était son mari. Elle demanda :

— Ma toilette te plaît ?

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA :: MONTRÉAL

— Ta toilette, oui. Mais toi, tu es belle. Et il revit le décolletage de Berthe de Chéran.

— M. Artène, reprit-il, est amusant en conversation.

— Je ne l'ai guère écouté. Il m'a semblé qu'il soutenait des paradoxes pour nous divertir.

— Mais non, ma chérie. Ce ne sont pas des paradoxes. Il disait qu'une femme peut pardonner au mari infidèle, et non le contraire.

Elle n'écoutait plus. Etonné du peu d'intérêt qu'elle prenait à un problème de cette importance, il la questionna :

— Qu'en penses-tu ?

Elle eut un beau sourire d'honnêteté paisible :

— Moi ? rien. Que veux-tu que j'en pense ?

— Ah !

— Je ne comprends pas ces choses-là. On ne se trompe pas, voilà tout. Quand on a des enfants, on s'occupe d'eux. La vie est si simple.

Elle ajouta gaiement :

— Surtout quand on est heureux.

Il l'embrassa pour cette bonne parole, mais il la trouva un peu bornée.

Le jour envahissait le ciel. La voiture quitta le voisinage du lac. Elle s'engagea dans la rue du Pâquier et s'arrêta devant le vieil hôtel au portail massif dont les Ferrière habitaient le premier étage.

Germaine monta la première le grand escalier à colonnades, et si rapidement que Paul la suivit avec peine. La porte ouverte, elle se glissa sur la pointe des pieds dans la chambre où dormaient les enfants. Elle en revint avec un lourd paquet dans les bras, mais elle avait le visage plein de joie. C'était la petite Claire pliée dans une couverture, qu'elle venait offrir, sans la réveiller, au baiser de son mari. Celui-ci la regardait et songeait :

« Elle est le bonheur de ma maison. Que puis-je désirer ? Et voici que je désire autre chose... »

La fillette ouvrit les yeux et battit des paupières, car le jour la blessait. Elle fit la moue, commença de pleurer, s'arrêta en voyant sa mère, sourit et se rendormit instantanément. Vite, la jeune maman alla reposer son précieux fardeau.

Quand elle revint, il lui retira sa sortie de bal qu'elle avait gardée et, le manteau dans les mains, il admira ses épaules marmoréennes, son col flexible, sa nuque lumineuse sous les cheveux noirs, toute sa fraîche beauté qui bravait le jour entrant par les persiennes ouvertes. Il se pencha et effleura des lèvres sa chair pâle. Elle se retourna vers lui, et confuse d'être ainsi dévêtue, sentant pour lui seul sa nudité, elle se cacha dans la poitrine de son mari.

— Je t'aime, dit-elle.

Il répéta :

— Je t'aime.

Il tenait sur son cœur cette belle créature de tendresse et de dévouement dont il était toute la vie, et son cœur ardent n'en était pas apaisé. Tout à l'heure, un instant, elle l'avait rasséréiné, quand il l'avait vue radieuse avec l'enfant dans les bras. Maintenant il ne retrouvait plus cette douce confiance, ce respect affectueux qu'elle lui inspirait. Cependant il la pressait plus fort contre lui, et il ne ressentait pas cette joie claire comme le nom de leur fille qui donnait à ses jours leur prix.

Une autre image, un autre désir l'enflévaient, et déjà corrompaient son amour.

II

LE DANGER

Paul Ferrière se promenait avec agitation à travers le salon à demi obscur. On avait fermé les persiennes à cause du soleil ; par les fentes, il entraient suffisamment de jour. Mme Ferrière servait le café.

— Toujours trois morceaux, gourmand ?

Il ne répondit pas et continua sa promenade. Elle l'arrêta au passage :

— As-tu des affaires qui te préoccupent ?

— Non. C'est-à-dire, oui, un peu.

Elle posa la tasse sur le marbre de la cheminée, vint à lui et voulut tendrement lire dans ses yeux :

— Tu es singulier depuis quelque temps. Es-tu fatigué ?

— Je n'ai rien.

Il chercha à se dérober, mais elle le retint.

— Si, tu as quelque chose. Tu ne dois rien me cacher : souviens-toi.

Il répéta :

— Je n'ai rien, je t'assure.

— Ecoute, reprit-elle. Ce mois de juin est magnifique et tout doré de soleil. Allons nous installer à la campagne. Ce n'est pas loin ; tu reviendras les jours d'audience sur ta bicyclette.

— Mais c'est impossible, ma chérie.

— Oh ! impossible. Nous l'avons fait l'an dernier.

— Je suis plus occupé cette année.

— A la campagne il est doux de vivre. On s'y repose en respirant. L'air y est frais et parfumé. Il ne vous vient que des pensées paisibles. Tu ne veux pas ?

— Plus tard, au mois d'août, pour les vacances.

— Jean et Claire y seraient si bien.

Injuste, il répliqua :

— Tu ne t'inquiètes que d'eux.

Mécontent de lui-même il reprit sa promenade, et devina sans les regarder que les yeux de sa femme étaient pleins de larmes. Après quelques tours, il s'arrêta et parut se décider.

— J'ai besoin de marcher. Je sors. Tu ne veux pas m'accompagner ?

Cette dernière question était faite visiblement avec le désir d'une réponse négative.

— Où vas-tu ? demanda Germaine.

— Je ne sais pas. Peut-être à Annecy-le-Vieux, justement, voir nos terres et secouer nos fermiers. Tu ne viens pas ?

Elle osa à peine murmurer :

— Je ne suis pas libre. Je dois conduire Claire et Jean à leur grand-mère.

Il n'insista pas, et l'embrassa sur le front avant de partir.

— Tu vas à pied ? demanda-t-elle.

— Non, à bicyclette.

— Tu seras plus vite rentré.

— Oui. Adieu, chérie.

Après le départ de son mari, Mme Ferrière demeura songeuse. Active et peu portée à la rêverie, elle essaya de combattre sa torpeur, prit un journal, un livre, les repoussa, ouvrit le piano, le referma, et finalement réclama ses enfants. Eux seuls la pouvaient distraire de sa vague peine. Elle s'intéressait à leurs jeux comme une grande sœur ; sa fraîcheur d'âme et leur naïveté se convenaient à merveille.

Jean, se haussant sur la pointe des pieds, atteignit sur la cheminée la tasse de son père, la fit basculer et répandit le café sur son costume neuf. Sa mère accourut et sa première pensée fut pour son mari : « Paul n'avait pas bu sa tasse. Il est plus préoccupé encore que je ne croyais. »

Puis, au lieu de gronder le polisson, elle le consola tout en l'essuyant, car, déjà sensible à la vanité des habits, il était fort penaud de sa maladresse. Pendant ce temps la petite Claire déchirait consciencieusement les journaux du jour. Le mal était consommé quand la jeune maman qui sautait de l'un à l'autre les lui arracha des mains :

— Mademoiselle, vous êtes une sotte, et vous, Monsieur, un mauvais garnement.

Cette politesse inattendue eût été sans effet si les deux gosses n'avaient compris la désolation du cher visage dont ils connaissaient plus souvent les sourires que l'expression sévère.

— Votre père ne les a pas lus, ajouta Germaine devant les papiers lamentables.

Le petit Jean se glissa hors du salon et revint les mains pleines de journaux maculés, mais intacts :

— Tenez, maman, voilà. Claire ne les touchera pas.

Il avait cueilli à la cuisine ces vestiges du mois précédent. Cette ingénieuse idée fut l'occasion d'une réconciliation générale. Mais Germaine, examinant sa conduite, s'adressait des reproches :

« Paul assure que je ne m'intéresse qu'à mes enfants. Il a peut-être raison. Seulement les pauvres petits ne peuvent pas se passer de moi. Ils ont plus besoin de moi que lui. Et c'est encore lui que j'aime en eux. »

Moins généreuse pour elle-même, elle se promit d'être plus attentive à l'avenir :

« Autrefois, dans les premiers temps de notre mariage, nous sortions ensemble. Nous nous promenions tous les jours. Maintenant je ne l'accompagne plus. Il me le propose encore de temps à autre, et je n'accepte jamais. Tout à l'heure encore il me l'a proposé. J'aurais dû l'accompagner aujourd'hui. »

Elle fit une petite moue :

« Il est vrai qu'il n'a guère insisté. Mais j'ai refusé si souvent. »

Elle regarda la pendule :

« Il est parti depuis une heure. Si j'allais le rejoindre. Je le rencontrerais à son retour, sur la route d'Annecy-le-Vieux. Quelle bonne surprise il aurait ! Je lui dirai : « Le temps me durait de te voir. » Il me répondra : « Petite fille ! » mais il sera flatté. »

Elle pressa le bouton de la sonnette électrique.

— Française, dit-elle à la femme de chambre, c'est vous qui conduirez Jean et Claire chez leur grand-mère. Je suis obligée de sortir. Vous aurez bien soin d'eux.

Vite elle revêtit sa robe de linon blanc et se coiffa d'un chapeau que bordait une guirlande de roses :

« Il aime cette toilette, et je veux lui être agréable. Quelquefois il se plaint que je me néglige. C'est que j'use de vieux corsages afin de pouvoir m'occuper à l'aise des enfants. »

Contente de son idée, elle se hâtait et se livrait à de petits calculs sur la distance :

« Il faut une bonne heure pour arriver à notre maison de campagne. Lorsqu'il me verra venir sur la route, il se demandera quelle est cette belle dame. Si j'avais consenti à apprendre la bicyclette quand il me l'a offert, je le rejoindrais bien plus tôt. C'est ma mère qui m'en a dissuadée: elle trouve que pour une femme ce n'est pas convenable. »

Elle esquissa un geste qui signifiait qu'elle n'avait aucun avis au sujet des convenances mondaines. Un dernier coup d'œil à la glace, uniquement pour juger de la satisfaction de son mari; un dernier baiser à ses enfants, et elle descendit l'escalier. A la porte de sa maison elle rencontra M. Artène qui ne put se tenir de la complimenter: n'était-ce pas un des privilèges de son âge?

— Vous êtes belle comme le printemps. Et vous ne craignez pas d'affronter le soleil?

Avec une certaine fierté elle répondit au vieillard:

— Je vais rejoindre mon mari.

De son pas onduleux et rapide elle s'engagea bientôt dans l'avenue du Pâquier dont les platanes aux larges feuilles font un chemin d'ombre entre Annecy et Albigny. Elle savait que sur sa machine Paul prenait habituellement cette route. Elle suivait du côté du lac la contre-allée que recouvrent aussi les branches légèrement inclinées vers le sol. Dans l'éclat du jour les eaux étaient presque sans couleur, et les montagnes qui les entourent disparaissaient dans cette brume bleuâtre qui est le signe du beau temps. A peine la presque île de Duingt, avec son château blanc et ses arbres verts, tranchait-elle à l'horizon sur cette teinte uniforme et vague du lac, du rivage et du ciel. Les matins et les soirs distribuent seuls une lumière favorable et diverse aux paysages d'été qui semblent, au milieu de la journée, se dissoudre dans la chaleur et le rayonnement du soleil.

Quand Germaine parvint à la hauteur de la préfecture, elle fut saluée par Mmes Hétry et Marolaz qui ouvraient la grille de la cour. Ces dames s'avancèrent à sa rencontre. Interrogée sur le but de sa promenade, elle répéta son explication:

— Je vais rejoindre mon mari.

— Loin d'ici?

— A notre propriété d'Annecy-le-Vieux.

— En effet, dit la préfète, nous avons vu passer tout à l'heure M. Ferrière sur sa bicyclette.

Et Mme Marolaz ajouta:

— La jolie Berthe de Chéran le suivait de près.

Elle examinait avidement le visage de Mme Ferrière qui n'exprimait que la plus complète indifférence.

— En voilà une qui ne craint pas le soleil, constata Mme Hétry, désireuse d'atténuer les propos de sa compagne.

Mais celle-ci murmura encore:

— Ni le plaisir.

Mme Ferrière, sans comprendre l'allusion, rougit un peu, car elle détestait la médiancée. Comme elle allait continuer son chemin, la préfète eut pitié d'elle et, soit par bonté naturelle, soit par un effet de la protection générale qu'elle accordait aux choses de l'amour, soit par goût des solutions pacifiques, elle tenta de la retenir:

— Ecoutez, madame. Il fait vraiment trop chaud pour marcher. Venez vous reposer à la préfecture.

— Je vous remercie, répondit Mme Ferrière, mon mari m'attend.

— En êtes-vous sûre? fit Mme Marolaz d'un ton mielleux qui ne paraissait pas insolent.

Mme Hétry réitéra son invitation. Sur un nouveau refus, elle proposa:

— Alors revenez en ville avec nous. C'est plus court.

Germaine n'accepta pas, et même, un peu gênée de cette insistance, elle brusqua la séparation. Ces dames la regardèrent s'éloigner sans bouger de place. Quand elle fut à quelque distance, Mme Hétry, indulgente aux aventures et plus disposée à les servir qu'à s'en servir, sermonna sa puritaine compagne:

— Pourquoi troubler une si jolie femme, madame? Laissez à tout le monde la liberté de se divertir. La vie n'est-elle pas assez triste déjà?

— Oh! madame, y pensez-vous? Une créature comme cette Berthe de Chéran, la laisser jouir en paix de ses liaisons impudiques.

— Dans notre monde, ce n'est pas déshonorant. Et le peuple n'y prête aucune attention.

La préfète respectait les mauvaises mœurs. Seul le manque de tenue l'affligeait. Mme Marolaz la rappela rudement à plus de sévérité, mais ses rugueux accents glissèrent sur cette âme complaisante.

— Vous savez, reprit Mme Hétry, que Mme Ferrière ignore tout. C'est un ménage excellent, et Paul Ferrière est un bon mari.

— Un bon mari? l'amant de cette drôlesse!

— Vous avez de ces mots! Laissons les gens tranquilles et ne nous mêlons pas de leurs affaires...

Et pour satisfaire sa curiosité, Mme Hétry ajouta:

— Enfin, ils ne se rencontreront pas; c'est le principal.

— Eh! Eh!

— Ils se rencontreront?

Les deux femmes, baissant la voix, se rapprochèrent.

— On prétend, insinua Mme Marolaz, qu'il reçoit sa maîtresse à la campagne.

— A Annecy-le-Vieux? Mais alors nous avons eu tort de ne pas arrêter cette malheureuse.

— Il faut que justice se fasse.

— Vous êtes terrible. Et pour si peu de chose!

— Peu de chose! protesta Mme Marolaz indignée, retenue seulement par le respect hiérarchique: la mère d'un conseiller de préfecture ne doit-elle pas les plus grands égards à la femme d'un préfet?

Mme Hétry ne l'écoutait pas. Fâchée de rencontrer un mélodrame ou elle ne voyait d'habitude qu'une comédie, elle suivait avec ennui la silhouette décroissante de Mme Ferrière sous les arbres de l'avenue. Comment prévenir la pauvre femme? Elle était déjà si loin, et il faisait si chaud. On ne pouvait songer à la rejoindre.

— Il est trop tard, fit observer judicieusement Mme Marolaz dont les yeux brillaient de plaisir.

— C'est dommage, conclut Mme Hétry, qui leva les bras au ciel, puis cessa bientôt de se tracasser pour un malheur domestique qui, en somme, ne la regardait point.

Et la première ajouta pour elle-même:

— Sûrement ils seront pincés...

Mme Ferrière n'avait prêté aucune attention aux méchants propos qu'elle avait entendus. Sa droiture et la simplicité de son cœur la garantissaient contre le soupçon. La vie lui apparaissait aussi régulière et facile que cette large avenue qu'elle suivait de son pied léger. Elle gardait cette candeur qui donne longtemps à certaines femmes un air de jeune fille; ne préférait-elle pas, d'ailleurs, la conversation de ses enfants à tous les problèmes psychologiques et à tous les petits potins du monde?

Le lac immobile et blanc reflétait l'éclat du soleil. A peine au bord un imperceptible remous distinguait-il l'eau de la rive. Vu de l'ombre épaisse des platanes, le paysage semblait par contraste plus clair et plus vapoureux.

Germaine ne s'intéressait pas à ces effets de lumière trop crue. Elle profitait de l'ombre pour accélérer le pas. Elle souriait. Elle était contente, par cette belle journée d'été, de marcher à l'air libre et d'aller vers son mari qu'elle avait quitté soucieux et qui serait joyeux de la revoir. Comme les femmes heureuses, elle bornait l'univers à son amour, et de son amour elle ne séparait pas les deux chers visages de Claire et de Jean, qui en étaient l'image resplendissante et l'immortelle jeunesse.

Sur la route elle donna des sous à de petits bohémiens qui lui tendaient avec des cris des bouquets de fleurs des champs. Et comme, par un pieux égoïsme, elle rapportait toutes choses à son bonheur de famille, elle trouva dans le spectacle de ces gamins dréguenillés et malingres une occasion nouvelle de remercier Dieu.

De quoi ne remercierait-elle pas le Seigneur? Elle récapitula sa vie entière, dans un élan de gratitude, et n'y trouva que la joie. Elle tenait pour rien les soins qu'elle avait prodigués à son père dans sa dernière maladie, son dévouement filial, et toutes les nuits blanches passées à veiller ses enfants. De son abondante félicité, dont le sentiment lui remplissait les yeux de larmes, elle attribuait tout le mérite à son mari. Et pourtant, ce Paul adoré, elle ne l'avait pas épousé sans difficulté. De bonne famille et de bel avenir, bien apparenté et brillant dans le monde, il répondait trop exactement à l'idéal de toutes les jeunes filles pour qu'elle n'eût pas tout de suite été conquise. Sa mère, enjôlée elle aussi, l'accueillait favorablement. Mais son père, moins accessible à tant de séduction, s'inquiétait de la réputation galante du jeune homme. Il redoutait sa légèreté, et cette chance qui le suivait avec une docilité stupéfiante, qui écartait de lui tous les obstacles et s'obstinait à servir son talent, à mettre en valeur ses aptitudes.

— La vie, objectait le vieillard, lui a été jusqu'ici trop facile. Elle n'a pas trempé son caractère. Il n'a connu que le succès. Je ne veux pas que le bonheur de ma fille ne dépende que d'une suite de hasards heureux.

— Ne vois-tu pas, disait sa femme, qu'il aime notre enfant?

Et il répondait:

— Sans doute il l'aime aujourd'hui. Hier il aimait ailleurs. Soupçonne-t-il seulement ce que doit être l'amour dans le mariage, amour indissoluble et sacré, patient et calme, capable de supporter la fé-

licité sans mollesse et l'infortune sans faiblir ?

Cependant il n'hésita plus dès qu'il comprit le secret de Germaine. Celle-ci avait deviné, sans l'approfondir, la résistance paternelle.

Comme elle traversait le village d'Albigny et prenait à gauche le chemin montant d'Annecy-le-Vieux, elle récapitulait toutes les raisons que le passé lui donnait de se réjouir.

« Pauvre père ! se disait-elle, et ce souvenir l'attrista un instant. Il est mort rassuré sur mon compte. J'étais mariée depuis deux ans et le petit Jean commençait de marcher. Il a pu constater mon bonheur avant de mourir... »

Brusquement les derniers conseils que le vieillard lui avait adressés peu de temps avant sa fin lui revinrent à la mémoire :

— Sois courageuse, lui avait-il recommandé un jour comme elle l'entretenait, tout extasiée, de son ménage. Les épreuves te viendront. Aucune vie humaine n'en fut exempte. Qu'elles te trouvent préparée. Sois courageuse...

Il lui parlait ainsi, pourquoi ? un jour de son dernier automne, sur la terrasse d'Annecy-le-Vieux où elle se rendait en ce moment, en face du panorama splendide qu'offrent aux lumières de septembre, quand le soleil descend, le lac et sa bordure sinuose de montagnes.

Mais les épreuves n'étaient pas venues. D'où pouvaient-elles venir ? Entre son mari et ses enfants, n'avait-elle pas placé son bonheur en sécurité, et que pouvait-elle craindre ? La marche et ses pensées lui étaient si légères qu'elle eut peur tout à coup d'être trop heureuse. Redoutant quelque accident imprévu, elle se mit à prier comme pour conjurer quelque obscur mauvais sort.

Après le village d'Annecy-le-Vieux, elle monta par un sentier vers la Sapinière, ainsi nommée parce que la propriété confinait aux sapins de Glaisins qui relie la colline aux pentes de Veyrier. Loin de ralentir le pas, elle l'accélérait malgré la montée. La joue un peu rose, le souffle un peu rapide, elle se hâtait, comme une amoureuse qui court à son rendez-vous. Elle trouva la porte du jardin ouverte.

« Il est là » se dit-elle joyeuse.

Mais la maison était fermée. Vainement elle essaya d'entrer.

« Il aura oublié les clefs sans doute. »

Elle le chercha à la ferme. On ne l'avait pas vu. Elle commençait de s'inquiéter, quand elle aperçut derrière la maison, adossées au tronc d'un chêne et dissimulées par les feuillages, deux bicyclettes dont elle s'approcha. Elle reconnut sans peine, au guidon droit et au timbre de nickel, celle de son mari. L'autre était une élégante bicyclette de femme.

Germaine posa la main sur son cœur. Il battait si fort qu'elle aurait pu l'entendre. Vite elle chassa les mauvaises pensées qui venaient l'assaillir :

« Je suis folle et bien peu digne de mon bonheur. Paul a rencontré quelqu'une de nos amies et l'a emmenée à la Sapinière. Peut-être Berthe de Chéran, que Mme Hétry a vue sur la route. »

Elle comprit tout à coup les allusions perfides de Mme Marolaz et, ne voulant pas s'y arrêter, elle les écarta de toute sa confiance. Mais sa grande joie était tombée. Cette surprise qu'elle pensait faire à son mari, elle n'en attendait plus aucun plaisir. Elle, qui sur le chemin était si

légère, se sentait les jambes fatiguées et la poitrine lourde. Cependant elle continuait à pas lents ses recherches et se demandait sans inquiétude, mais avec ennui :

« Où sont-ils ? »

III

LE CHALET DU GARDE

Annecy-le-Vieux est bâti sur un coteau. La propriété de la Sapinière en occupe le sommet. Elle domine l'église du village dont le clocher roman, séparé de la nef et ajouré au sommet, porte sur ses pierres grises une antique origine. De la maison massive et non dépourvue d'une grâce rustique, des jardins en terrasse qui s'étendent au-devant comme un balcon, la vue est d'une beauté vaste et diverse, car elle emprunte leurs charmes complexes aux eaux qui reflètent la lumière, aux étendues monotones qui reposent le regard, aux formes tantôt heurtées et sérieuses, tantôt molles et riantes des montagnes. Ainsi la nature se compose un visage tout à tour sévère et joyeux. C'est, au couchant, la plaine des Fins, et Annecy couronné par le château de Nemours aux tours violettes. C'est, en face, le déploiement de lignes onduleuses qui jalonnent l'horizon et l'abrègent, le val Sainte-Catherine aux pentes douces, l'âpre Semnoz que les buissons recouvrent comme une peau d'ours noir ; plus au fond, la dent de Rossans au profil vaguement humain. C'est le lac, pierre précieuse aux feux changeants que sa monture fait valoir, le lac resserré en son milieu par le roc de Chère et la presqu'île de Duingt qui semblent s'appeler comme deux amants séparés. Plus loin, fermant le cirque, les monts d'Entrevernes, du Charbon, de l'Arc, enchevêtrés les uns dans les autres, élèvent leurs multiples cloisons, creusées entre elles par les hardis torrents dont le cours se dessine et prolonge l'espace. Au levant enfin, après les vignes de Veyrier qui descendent à la rive, le lourd Parmelan se dresse dans son énormité régulière et carrée.

Derrière la maison de la Sapinière, on accède à travers champs à la forêt qui désigne la propriété. Presque à la lisière, mais déjà perdu dans les arbres, un pavillon construit en bois servait jadis d'habitation au garde. Mieux aménagé, on l'utilisait encore parfois pour loger quelque invité lorsque la maison n'offrait plus de place. Il ne se composait que de deux petites pièces au rez-de-chaussée, et les fenêtres en étaient presque obstruées par les feuillages trop rapprochés. Malgré son changement de destination, on continuait de l'appeler le « chalet du garde ».

Dans cette retraite enfouie parmi la verdure et pourtant d'un accès facile, Paul Ferrière recevait depuis un mois, dès qu'ils pouvaient convenir d'un rendez-vous, Berthe de Chéran. Après le bal de la préfecture, il n'avait pas eu de peine à triompher des résistances de la jeune femme que la beauté de Germaine irritait ; ou plutôt elle n'avait pas eu de peine à mener à ses fins naturelles le caprice qu'elle avait fait naître. Ses toilettes et ses plaisirs bornaient sa vie ; les premières, seules, étaient compliquées. Son mari, archéologue distingué, peignait sur des catalogues les armoiries que ses ancêtres avaient portées et numérotait patiemment leurs exploits. Elle le trompait secrète-

ment et avec précaution, car elle ne goûtait l'amour que dans la sécurité et le confortable. Elle se servait de la bicyclette comme d'un sport favorable à ses joyeux desseins :

Déjà son amant, la curiosité satisfaite et la fantaisie réalisée, commençait de connaître l'ennui que procure une maîtresse lorsqu'elle est bavarde et sans diversité. Fort occupé de ses affaires assez nombreuses pour être envahissantes, et de son ménage qu'il n'entendait pas troubler pour cette passade, son esprit cherchait et écartait tout à tour l'occasion d'une rupture dont ses sens ne voulaient pas encore. Berthe lui fournissait constamment cette occasion par les craintes qu'elle manifestait et qui trop souvent lui gênaient son plaisir.

... Par ce bel après-midi de juin, les deux amants s'étaient retrouvés au chalet du garde. Berthe, le sang au visage, relevait sa coiffure.

— Je suis toute dépeignée, dit-elle avec mélancolie, car elle détestait la peine et regrettrait sa femme de chambre.

Paul, qui regardait ses tresses blondes, songeait à la chevelure noire de Germaine.

— On étouffe, reprit-elle. Ne peux-tu ouvrir la fenêtre ? Il n'y a rien à redouter, n'est-ce pas ?

— Rien, petite folle. Personne ne connaît plus ce pavillon. Personne ne passe plus ici.

Il poussa la croisée. Un peu d'air pur entra qu'il respira avidement. Rien ne fait apprécier le vent et la liberté comme d'être enfermé depuis deux heures avec sa maîtresse. Les feuillages de la forêt touchaient les persiennes et menaçaient d'envahir l'appartement. Ils se reflétaient dans un grand miroir placé en face du jour.

— Quand nous reverrons-nous ? demanda Berthe en continuant de se recoiffer.

— Quand tu voudras.

— Aujourd'hui c'est mardi ; veux-tu vendredi ?

— C'est mon jour de consultation.

— Samedi ?

— Je plaide à la Cour.

— Alors, de demain en huit ?

— Je plaide aux assises.

— Tu plaides donc tout le temps ?

— Souvent.

— Fais renvoyer tes affaires.

— Impossible.

— Tu préfères me renvoyer, moi.

— Oh ! Berthe.

— Enfin, tu espères.

Il répondit sur un ton presque irrité :

— Non, je n'espère pas. Seulement je suis occupé, je ne dispose pas comme toi de tous mes jours. Les femmes ne comprennent jamais ces choses-là.

— Tu es fâché ?

— Non. Pourquoi ?

— Alors tu aimes toujours ta femme.

— Laissons-la, je t'en prie. Est-ce que je te parle de ton mari ?

— Tu le peux ; cela m'est égal. Est-elle toujours aussi belle ?

— Qui ?

— Germaine. Elle ne se doute de rien ?

Ces conversations où revenait le nom de sa femme énervèrent Paul Ferrière, et il ne s'en cachait pas.

— Mais non, répondit-il. Elle ignore le mal.

— Tant pis pour elle ! Tu es sûr qu'elle ne se doute de rien ?

— Absolument. Elle nous verrait ensemble qu'elle ne le croirait pas.

Berthe revint se placer devant la glace et se remit au travail, tandis que son amant, autorisé par elle, allumait une cigarette et, assis dans un fauteuil, attendait sans patience qu'elle eût achevé sa toilette.

— J'ai peur de ses yeux, fit-elle après un instant, comme si elle était obsédée par ce sujet.

Il ne répondit pas. Cette insistance l'agaçait. Il revoyait les beaux yeux bleus dont on calomniait le tendre et pur regard.

— Tu sais, Paul, le danger, ce n'est pas mon affaire.

— Je le sais.

— J'aimerais mieux que tu ne sois pas marié.

— Ici, nous ne nous en apercevons pas.

— Je ne dis pas. Mais j'ai peur de venir, et j'ai peur de m'en aller.

— Petite folle!

Ayant retrouvé quelque agrément à la vue de ses épaules, il l'embrassa pour la rassurer et se rassit le dos au jour, trouvant qu'elle était décidément bien longue et bien maladroite à rassembler ses cheveux. Germaine se peignait deux fois plus vite et sa chevelure était plus belle. Mais il n'entendait pas comparer son amour et son caprice.

— Oui, continuait Berthe, il y a des amants que le danger enflamme; moi, il me glace.

— Vraiment? demanda-t-il avec ironie.

Elle eut un sourire aigu:

— Je le cache pour te faire plaisir.

— Merci.

— Mais ta femme est toujours entre nous.

— Tu as la rage de l'y mettre.

Elle se retourna pour répliquer:

— Nous y pensons constamment tous les deux. Tu l'aimes et je la crains.

Puis, comme elle se rapprochait du miroir et se poudrait légèrement les joues il l'entendit pousser un cri strident qui le glaça d'effroi, et, se précipitant vers elle, il la reçut dans ses bras.

— Qu'y a-t-il? Voyons, Berthe.

Les yeux tournés, les deux mains sur la poitrine comme si elle étouffait, elle ne pouvait répondre. Enfin elle écarta un bras et montra la fenêtre:

— Là! là!

Il s'approcha de la croisée ouverte.

— N'y va pas! cria-t-elle.

Mais sans l'écouter, il regarda et même se pencha au dehors:

— Tu es folle, il n'y a personne.

Mais il ne pouvait voir bien loin à cause des feuillages. Elle n'osait le rejoindre, elle tremblait de tous ses membres, et d'une voix d'enfant elle se lamentait:

— Mon Dieu! mon Dieu!

Il revint à elle:

— Enfin parle, qu'as-tu vu? Parle donc!

Elle articula péniblement:

— On va entrer...

Il comprenait quelle peur la tenaillait, ferma la fenêtre et s'assura que le verrou était poussé.

— Je l'ai vue. Je te dis que je l'ai vue.

— Maintenant parleras-tu?

Affalée sur le lit, elle continuait de fixer la vitre avec effarement. Son visage au petit nez retroussé, fait pour la joie, portait mal cette émotion trop violente, et ses épaules, marquées de la chair de poule, s'humiliaient comme si elles attendaient

les coups. Elle n'était plus la jolie créature amoureuse, toute gaie dans les caresses, mais une pauvre loque humaine qui ne pouvait plus inspirer que de la pitié.

Il la dévisageait avec mépris, mais cette peur qui la déformait et qu'elle n'expliquait pas commençait à le gagner. Elle balbutia enfin:

— Ta... ta femme.

— Eh bien?

— Ta femme est là. Elle nous a vus.

Il éclata de rire, mais son rire sonnait faux:

— Tu as perdu l'esprit. Ma femme est chez sa mère. Il n'y a personne ici.

Avec force elle répéta:

— Je l'ai vue, là, dans la glace.

— Allons donc!

— Je l'ai vue. Elle était pâle comme une morte. Elle me regardait.

Elle se cacha la figure dans les mains, comme si elle ne pouvait supporter ce regard.

— C'est impossible! cria-t-il, voulant se convaincre lui-même, car le doute le gagnait. Tu as eu une hallucination. La peur qu'elle t'inspire t'a affolée.

Pour la troisième fois elle répéta:

— Je l'ai vue. Je te dis que je l'ai vue.

Brusquement il marcha vers la porte:

— Je le saurai bien.

Elle se précipita vers lui pour l'empêcher de sortir:

— N'y va pas, je t'en prie. Elle est là. Elle nous attend. Elle nous tuera.

Mais il avait recouvert tout son sang-froid. Il se dégagea rapidement:

— Je veux savoir. Reste là. Tu ne risques rien. Je vais revenir.

— Ne me laisse pas seule!

Elle sanglotait. Il la repoussa et sortit. A peine fut-il dehors qu'elle courut remettre le verrou. Elle se protégeait elle-même avec la lâcheté de ceux qui tiennent à leur vie avant tout, dussent-ils pour la sauver abandonner au plus triste sort les êtres les plus chers. Puis elle acheva de se rhabiller, se pelotonna sur le fauteuil que son amant avait occupé et qui tournait le dos à la fenêtre, et attendit. Le bruit du loquet la fit tressaillir. Paul Ferrière, qui rentrait, se heurtait à la porte close.

— Ouvrez, c'est moi, dit-il à travers la cloison.

Elle s'approcha et demanda:

— Tu es seul?

Irrité de son retard et de sa couardise, il secoua la serrure. Elle se décida à retirer le verrou, et reçut son amant avec crainte. Elle inspecta le bois derrière lui d'un rapide coup d'œil, et d'une voix basse elle l'interrogea:

— Tu n'as rien vu?

Il haussa les épaules:

— Rien, naturellement.

— As-tu bien cherché?

— Je suis allé jusqu'à la maison. Nos bicyclettes sont toujours à leur place. Personne ne les a touchées. Enfin j'ai visité les jardins. De la terrasse on voit assez loin sur la route. Rien, absolument rien. Tu as rêvé.

— C'est étrange, dit-elle.

L'enquête de Paul ne la rassurait pas. Lui-même, sans s'en douter peut-être, n'employait pas un ton bien convaincu. Après un instant elle murmura:

— Elle se sera cachée dans le bois. Elle t'a vu passer. Elle nous guette. C'est à moi qu'elle en veut.

Sans ménagement il la rudoya:

— J'ai fouillé le bois. Il n'y a personne, tu m'entends, personne. Tu es absurde.

— Mais je l'ai vue! je suis sûre que je l'ai vue.

— Non, tu ne l'as pas vue. Tu pensais tellement à elle que tu as imaginé sa présence.

Craintive, elle garda le silence devant la colère de son amant. Elle épingla son chapeau canotier avec lenteur, comme pour gagner du temps, et sans s'approcher de la glace qui lui jouait de si terribles tours. Il la considérait avec ennui. Elle soupira:

— Je voudrais m'en aller.

— Eh bien, pars.

— Je n'ose pas.

Il se radoucit:

— Je t'accompagnerai jusqu'à la grand'-route.

— On nous remarquera.

— Veux-tu que je parte le premier?

— Oh non! J'aurais trop peur de rester seule ici.

Il recommença de s'impatienter:

— Nous ne pouvons pourtant pas nous éterniser dans cette chambre.

A son tour elle le défia:

— J'ai eu bien tort d'y venir.

— Je ne t'y ai pas forcée.

— Tu me l'as demandé. Tu jouais la passion alors?

Il ne répondit pas. Il venait d'entrevoir dans quelle basse querelle leur liaison allait finir. Se ressaisissant, il lui prit la main:

— Ne crains rien, petite Berthe, je te conduirai jusqu'au chemin d'Albigny. Il est très fréquenté, tu n'auras pas à redouter les revenants. Moi, je regagnerai Anancy par les Fins.

— C'est cela; merci, approuva-t-elle, attendrie et reconnaissante.

Comme ils partaient, sur le seuil il se retourna:

— Quand reviendras-tu?

— Oh! je ne reviendrai pas. J'ai eu trop peur.

— C'est bien.

Il n'insista pas, et même il la toisa dédaigneusement.

Sur la route ils se firent de froids adieux sans gratitude du passé, sans allusion à l'avenir. Il demeura immobile au bord du talus, à la voir s'éloigner. Elle menait à la main sa machine, trop ébranlée encore pour tenir en selle. Elle ne se retourna pas.

«Pauvre caprice! songeait Paul. Il est bien mort. Et pour cela j'ai risqué mon bonheur!»

Il revint à la maison de la Sapinière prendre sa bicyclette qu'il avait laissée. Un bouquet de fleurs des champs gisait par terre à côté. Déjà il l'avait remarqué à sa première sortie du pavillon. Il le ramassa: les fleurs en étaient fraîches encore, sans doute cueillies de quelques heures à peine. Et il refit la réflexion qu'il s'était déjà faite:

«Quand nous avons appuyé nos machines à l'arbre, ce bouquet n'y était pas, j'en suis certain. Quelqu'un est donc venu.»

Inquiet jusqu'à l'angoisse maintenant qu'il était seul, il se posait à lui-même cette question douloureuse:

«Quelqu'un est venu. Serait-ce elle? et Berthe ne se serait-elle pas trompée?...»

Sur la route d'Albigny, à mesure qu'elle s'éloignait de la Sapinière, Berthe reprenait goût à la vie. Après le village, elle remonta même sur sa bicyclette. Dans les

intervalles des arbres le paysage lui souriait. Déjà le soir venait : les contours des choses que fondait la pleine lumière du jour s'accusaient davantage ; le ciel, les eaux, les bois, les pentes des montagnes se nuançaient à l'infini. La beauté de la nature s'exaltait avant de faire sa toilette de nuit.

La jeune femme se laissait instinctivement pénétrer par la tranquillité qui descend avec le soir sur la terre. Au lieu de regarder le paysage, il est vrai qu'elle regardait les passants dont le nombre la rassurait. Mais elle ne demandait qu'à subir l'influence du beau temps. Après avoir redouté la tragédie et la mort, qu'il est doux de respirer un air balsamique et de rencontrer sur un grand chemin de placides visages de paysans !

Ses terreurs se dissipaient comme des nuées.

« Paul a peut-être raison, se disait-elle ; c'est une hallucination que j'ai eue devant la glace. »

Un petit frisson la parcourut encore au souvenir de cette hallucination. Devant la préfecture, elle évoqua le bon sourire d'entremetteuse qui ornait le visage de Mme Hétry ; c'était un excellent procédé pour chasser les fantômes.

« Paul a raison, conclut-elle : j'ai rêvé. Suis-je bête de gâter mes meilleurs instants ! »

En entrant en ville elle croisa un jeune homme qui lui faisait la cour. Elle s'arrêta pour écouter ses fadeurs et se montra particulièrement aimable à son égard. En remontant sur sa machine, elle pensait :

« Paul est un plus joli garçon. »

Tout à fait rassurée, elle redevenait tendre pour son amant et ne songeait plus à boudier son plaisir. Devant sa porte, elle regrettait la petite scène de la Sapinière :

« Paul est charmant. Je lui ai fait de la peine. Je réparerai. »

Et repoussant tout souvenir importun, elle se procura sans plus attendre la certitude de n'avoir rien vu.

IV

LE DOUTE

Paul Ferrière prit la route des Fins. Sensible d'habitude, comme un homme jeune et sain, au plaisir de la course, à la volupté de l'air et aux colorations du paysage, il n'y prêtait aucune attention. Par instants il précipitait son allure, puis il ralentissait brusquement. Cependant il tâchait de se raisonner :

« Berthe a toujours eu peur de ma femme. Je suis sûr que Germaine n'a pas quitté ses enfants de l'après-midi. »

Il cherchait des arguments pour étayer cette affirmation :

« J'ai visité le bois, les alentours de la maison, les jardins. Je l'aurais vue. Elle n'aurait pas eu le temps de s'enfuir. »

Un instant après, il se disait que ses recherches avaient été bien rapides pour être complètes. Cependant il n'était pas de ces faibles caractères qui s'apprêtent à subir les catastrophes avant qu'elles arrivent et semblent les hâter en les prévoyant. Résolument il repoussa l'inquiétude et ne voulut plus discuter à l'avance un événement qu'il allait vérifier. En montant l'escalier, son angoisse le ressaisit malgré lui-même ; elle l'avait suivi tandis qu'il lui tournait le dos.

« Si c'était vrai, pourtant, songeait-il, et son cœur battait. Si c'était vrai, que deviendrions-nous ? »

Si c'était vrai ? Et quoi donc ? Qu'il eût trompé la créature la plus loyale, la plus aimante, comme aussi la plus séduisante, de cela il n'était pas question. Mais il l'avait trompée sans qu'elle pût le savoir. Qu'elle le sût, là était la mauvaise chance, l'erreur, l'injustice, car il entendait bien ne lui causer jamais aucun mal. N'est-il pas très différent de tromper une femme à son insu, avec tout le respect imaginable, et sans rien changer à ses habitudes de vie, à l'agrément de son foyer, ou d'afficher le scandale d'une liaison et d'atteindre au cœur la confiance conjugale ?

Ainsi Paul Ferrière se considérait-il, à cette heure même, comme la victime d'un sort contraire. Son amour pour Germaine était, depuis des années, un de ces sentiments acquis auxquels la conscience ne s'attache plus du moment qu'ils n'inspirent plus le moindre doute et qu'ils ne paraissent plus susceptibles de croître. N'était-il pas le sentiment normal que les hommes d'action et du travail vouent à leur compagne lorsqu'elle répand autour d'elle une paix, une douceur, une joie permanente ? Mais est-il en son pouvoir de supprimer le désir, — le désir subtil et vagabond qui naît d'un regard, d'une ligne du corps, de la démarche, et dont la violence est d'autant plus impérieuse qu'elle se sait elle-même passagère ?

Aux yeux de Paul Ferrière, sa liaison avec Berthe de Chéran n'était et ne pouvait être qu'un caprice, un retour à ces anciennes habitudes galantes si difficiles à perdre une fois qu'on les a contractées, et susceptibles de revenir brusquement, en coup de folie, au cours des existences les plus tranquilles et les mieux régularisées. Là même est leur danger : nous sommes assurés de ne leur rien accorder de notre vie intérieure, et nous ne devinons pas quelle revanche elles prendront un jour en troublant notre mémoire et nos sens, et par eux jusqu'à notre cœur et notre cerveau.

Sur le seuil même de la porte, il s'informa de Germaine.

— Madame est là ? demanda-t-il négligemment.

Et il guettait la réponse avec un air indifférent. Affirmative, cette réponse tuait son doute.

Françoise, la bonne des enfants, entra dans de longues explications :

— Non monsieur. Madame est sortie vers trois heures. Elle ne m'a pas dit où elle allait. Elle m'a chargée de conduire les enfants chez leur grand-mère.

— Bien.

— Elle n'est pas encore rentrée. Elle a peut-être fait des visites.

Tandis qu'il posait son chapeau, elle continuait :

— C'est des visites, pour sûr, qu'elle est allée faire. A cause de sa toilette, Monsieur comprend.

Il se racrocha à cet espoir :

— Ah ! elle avait une toilette de visite ? Quelle robe ?

— Sa robe blanche.

La robe blanche qu'elle ne revêtait guère que pour sortir avec lui.

Il regarda sa montre. Germaine, amoureuse de son foyer, ne recherchait pas la vie mondaine, et il était invraisemblable qu'elle eût quitté ses enfants pendant plus de trois heures sans motif. Cette fois il

avait raison d'être inquiet. Un grand malheur le menaçait, menaçait toute sa maison. Et il redoutait plus la douleur de Germaine que sa vengeance.

— Et les petits ? demanda-t-il encore.

— Ils sont dans la chambre de Madame. Assis sur le tapis, Jean et Claire, se servaient pour leur amusement d'un jeu de constructions. Avec des traverses, des colonnes, des arceaux et des cubes le petit garçon élevait patiemment de singuliers édifices que sa sœur renversait en criant de plaisir. Ils ne s'interrompirent qu'une seconde à l'arrivée de leur père, et ce fut pour réclamer leur maman.

— Elle va venir, dit Paul qui s'installa auprès d'eux.

Dans son état d'anxiété il ne pouvait travailler. Instinctivement il cherchait un refuge où il savait le trouver, dans la présence de ses enfants. N'étaient-ils pas le lien indestructible et sacré qui les unissait pour toujours, sa femme et lui, qui subsisterait entre eux malgré toutes les divisions, qui survivrait même à leur amour et les retiendrait encore si leur amour devait sombrer dans cette crise ? Il traitait pareillement son amour et celui de sa femme.

Le temps passait. Germaine ne rentrait pas. Il partageait nerveusement les jeux des deux mioches que ce renfort amusait, car c'était lui qui exécutait les plus belles constructions. Cependant son angoisse grandissait d'instant en instant.

Il n'admettait plus de doute.

« Berthe, pensait-il, ne s'est pas trompée. Elle sait. »

Et déjà il préparait sa défense, en avocat habile et passionné qui sait émouvoir :

« Nous ne pouvons pas nous séparer. Jamais je n'ai voulu lui causer la moindre peine. Elle ne peut douter de ma tendresse. Et je lui parlerai des petits. Elle me trouvera avec eux... »

L'horloge marquait sept heures et demie. Il attendait sa femme depuis une heure. Une autre crainte peu à peu l'assaillait, et bientôt il ne souffrit plus que de celle-là :

« Pourquoi qu'il ne lui soit pas arrivé malheur ! »

Ne soupçonnait-il pas que dans son amour elle mettait sa vie entière ? Ne connaissait-il pas sa douceur, sa tendresse, sa faiblesse même, toutes ces qualités d'amoureuse qui la désarmaient devant la preuve de la trahison, et la devaient livrer aux mortelle suggestions du désespoir ?

« Si elle ne revenait pas ! »

N'y tenant plus, il se leva pour sortir à sa recherche, quand on sonna :

— C'est elle, dit-il tout haut.

Il voulut prendre les deux enfants. Jean lui échappa et courut à la porte. Mais il garda, non sans peine, la petite Claire qui voulait suivre son frère aîné et qui criait en agitant les jambes :

— Maman ! veux maman !

Cependant, il attendait, immobile, le cœur glacé. On n'avait pas allumé les lampes. Les crépuscules, en juin, prolongent la durée du jour. Lentement l'ombre envahissait la chambre.

Tenant son fils par la main, elle entra. A cause du soir il voyait mal son visage et ne distinguait que la forme blanche de sa robe. Il se taisait.

— Bonjour, Paul, dit-elle la première, tout en embrassant la petite Claire qui se précipitait dans ses jupes.

Et s'approchant de lui, elle lui tendit son front comme elle faisait d'habitude. Il l'effleura des lèvres et murmura d'une voix étranglée :

— Bonsoir, Germaine.

Et il avait envie de la presser sur son cœur et de lui crier : « N'est-ce pas, Germaine, nous nous aimons encore ? nous nous aimerons toujours ? Rien ne peut plus nous séparer. Ne sais-tu pas comme je t'aime ? » Il subissait la réaction de son angoisse. Dans la détente de ses nerfs, après une si cruelle incertitude, il éprouvait le besoin de s'attendrir, et s'étonnait que son bonheur ne fût pas brisé.

— Je suis en retard, expliqua-t-elle : je me suis arrêtée à l'église un instant.

Il l'écoutait comme si elle lui confiait son amour pour la première fois, et, malgré son propre trouble, il lui sembla que la chère voix tremblait un peu en prononçant ces simples paroles. Tout à l'heure, quand il l'avait embrassée, ne l'avait-il pas sentie tressaillir ? Mais il avait à peine touché son front, et ne reconnaissait-il pas sa voix naturelle ? Il n'osait pas encore se rassurer tout à fait et il acceptait la sécurité avec crainte.

Elle quitta son chapeau. Il interrogeait avidement ses traits que l'ombre recouvrait. On passa à la salle à manger.

— Gardons les enfants, lui dit-elle de son ton le plus ordinaire. Ils iront faire dodo après le dîner.

Elle installa elle-même Claire et Jean sur leurs chaises hautes et, non sans soulever des protestations, elle leur noua leur serviette autour du cou. La femme de chambre voulut l'aider, mais elle s'y refusa :

— Laissez-moi Françoise, je ne les ai presque pas vus cet après-midi.

— Tu as fait des visites ? demanda-t-il.

— Une longue visite, dit-elle.

Il n'osa pas poser d'autres questions. A la lumière de la lampe il vit enfin son visage et fut surpris de sa pâleur. Le sang qui avivait son teint de brune s'était retiré de ses joues. Morte, elle n'eût pas été plus décolorée. Mais ses yeux profonds qu'entourait un cercle noir avaient, au lieu de leur douce expression, un regard ferme qu'il ne lui connaissait pas. Devant ces changements qu'il observait, il fut repris de son doute :

« Elle sait, se dit-il. Elle se tait à cause des enfants. »

Le dîner se passa presque sans conversation. De leurs petites voix pointues les enfants se chargeaient de remplir les intervalles de silence. Encouragés par le mutisme de leurs parents, ils se livrèrent à toutes sortes de manifestations bruyantes et pénibles, et Jean finit par plonger les doigts dans un plat d'épinards. Se jugeant lui-même digne d'être grondé, il glissa autour de lui un regard sournois : mais son père ne souffla mot, et sa mère l'embrassa en riant. Elle eut beaucoup de peine à empêcher Claire de l'imiter.

Paul, l'entendant rire, songeait :

« Je suis fou. Si elle savait, aurait-elle ce calme, cette gaieté ? Où donc aurait-elle pris le courage de se taire ? »

Il l'avait toujours traitée en fillette, à cause de son cœur ingénu qui n'imaginait pas le mal et ne le comprenait pas. Aussi la supposait-il sans ressources et sans résistance devant les atteintes de la vie. Evidemment elle ne saurait pas dissimuler, évidemment elle ignorait tout.

Maintenant qu'elle avait commencé de rire, elle ne pouvait plus s'arrêter et ses yeux étaient pleins de larmes. Rien n'est plus naturel. Elle s'agitait à droite et à gauche pour faire manger les deux petits et oubliait de manger elle-même.

Après le dîner elle prit Claire et Jean par la main :

— Embrassez votre père, leur dit-elle, et venez vous coucher.

Elle les conduisit dans leur chambre et aida leur bonne à les déshabiller.

Paul se retira dans son cabinet de travail, alluma une cigarette, parcourut les journaux de la veille et les rejeta sans remarquer leur date, avec cette réflexion méprisante :

— Ils disent toujours la même chose.

Il ouvrit le dossier d'une affaire qu'il devait plaider le lendemain. Mais il ne réussissait pas à fixer sa pensée. Un visage pâle, et plein de reproche, s'interposait entre les papiers et son regard :

« Qu'a donc Germaine ce soir, si elle ne sait rien ? Et si elle sait, pourquoi garde-t-elle le silence ? Tout à l'heure, quand elle reviendra me dire bonsoir, — si elle revient, — j'aurai mon explication. Jusque-là encore je demeurerai dans l'incertitude, et cette incertitude me pèse horriblement... Je ne puis penser à autre chose. »

Il ferma le dossier et attendit. Il ne se souvenait plus de Berthe de Chéran. Il ne s'inquiétait que de Germaine, de son bonheur, de leur union. La porte qui s'ouvrit le fit tressaillir. Germaine entra. Le plus naturellement du monde elle parla des enfants qui trottaient par la chambre en chemise de nuit, et qu'elle avait eu beaucoup de peine à mettre au lit. Il répondait brièvement, comme s'il prévoyait une autre conversation. Par les fenêtres ouvertes entra l'air frais du soir.

Elle refusa le fauteuil qu'il lui offrit, en disant :

— Je vais me coucher, je suis un peu lasse. Adieu, Paul.

De nouveau elle vint à lui et lui tendit son front. De nouveau, n'osant pas l'étreindre sur son cœur avec toute sa tendresse que jamais il n'avait sentie plus vivace, il se contenta de l'effleurer des lèvres. Et de nouveau il lui sembla qu'elle tressaillait à ce contact.

Demeuré seul dans son cabinet de travail qui était vaste et prenait jour par deux fenêtres à balcon, il se promena quelques instants de long en large. La lumière le fatiguait ; il éteignit la lampe et vint s'accouder à la balustrade de fer. La petite ville s'endormait paisiblement. De rares promeneurs traversaient la rue et disparaissaient sous les arcades. Dans le silence, leurs pas retentissaient sur les pavés sonores, puis la tranquillité qu'ils avaient troublée recouvrait de nouveau comme un duvet moelleux la cité entière. Entre les toits des maisons frissonnaient les étoiles. De biais, le jeune homme pouvait apercevoir les platanes de l'avenue du Pâquier dont l'énorme feuillage en boule se détachait en masse compacte et noire sur le ciel moins foncé. Des bouffées d'air léger montaient jusqu'à lui et lui apportaient la fraîcheur des eaux voisines et des montagnes lointaines.

« Comme il ferait bon vivre ce soir !... songeait-il. Comme il ferait bon vivre sans le doute qui m'étouffe !... »

Tant de soirs de printemps et d'été il avait respiré à cette fenêtre, ayant Ger-

maine auprès de lui. Ils se voyaient à peine dans l'obscurité, mais ils parlaient de leur vie commune, des enfants. Elle communiquait à leurs causeries son charme de candeur. Ces heures douces, ces joies pures ne renaîtraient-elles pas ? En homme habitué au bonheur il refusa de les perdre.

« Pourquoi ne renaîtraient-elles pas ? Germaine n'est sûrement pas venue à Ancey-le-Vieux. Elle ne sait rien. Comment, si elle savait quelque chose, si elle nous avait surpris, eût-elle gardé son sang-froid ? Elle m'aime comme seules les femmes peuvent aimer. Son amour est nécessaire à sa vie ; il est le sang de son cœur. Mais elle est intransigeante dans ses affections. Elle ne raisonne pas, elle ne réfléchit pas. Elle ignore que la tendresse d'un homme est différente de la sienne. Souvent je la plaisantais sur son inflexible rigueur pour les hommes ou les femmes qui se conduisaient mal, et qu'elle confondait avec simplicité dans la même réprobation. Je connais son âme droite et fière. Si elle savait, elle ne voudrait rien entendre. Comprendre, c'est déjà pardonner à demi. Elle ne comprendra jamais que mon amour n'a pas diminué pour elle, et que ce maudit caprice n'a pas plus d'importance à mes yeux qu'une partie de chasse ou de tennis.

Il se rappela, pour y chercher une excuse, les propos que tenait M. Artène au bal de la Préfecture, la nuit même où Berthe de Chéran, avec ses épaules rondes et sa peau blanche, avait provoqué son désir :

— *Un bon mari peut être infidèle... Une femme peut pardonner à son mari... Quelquefois elle l'aime davantage encore.*

Puis il se souvint du joli dédain que Germaine manifestait pour ces théories :

— *La vie est si simple, disait-elle, surtout quand on est heureux...*

Oui, la vie était simple. Le bonheur était installé dans sa maison. Et lui-même avait entrepris de l'en chasser. Il s'emporta contre sa maîtresse qu'il ne désirait plus :

« Cette petite créature m'avait averti, à cette même soirée qui joue dans mon existence un rôle imprévu : *« Prenez garde. Votre femme n'est pas de celles qui pardonnent. Elle se vengera. »* La vengeance ne se serait pas fait attendre : Germaine ne serait rentrée ici que pour emmener ses enfants. Nos enfants !... Elle est restée, — donc elle ne sait rien. »

La logique lui imposait cette conclusion. Et la logique ne le rassurait pas. Il n'éprouvait à l'endroit de sa liaison, qu'il considérait d'ailleurs comme rompue, que cette contrition très imparfaite qu'ins-

Alfred St-Cyr

Maison fondée en 1860

TÉL: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents,
Bris de Vitre (plate glass), Automobile
et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révélés Soeurs Grises

BUREAU :

EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE

1-6 F. PLACE D'ARMES

pire au pécheur la crainte de l'enfer et au voleur la crainte de la prison. Les conséquences inattendues qu'elle risquait d'entraîner lui paraissaient hors de proportion avec la médiocre importance qu'il lui attribuait. Comme s'il nous était donné de mesurer les résultats de nos passions et de fixer nous-mêmes, à notre fantaisie, leur degré de gravité, leur force et leur durée! Ainsi que la plupart des hommes, il traitait avec indulgence les choses de la chair quand ce sont des hommes qui en tirent leur plaisir. Il redoutait la blessure que la découverte de cette passade pouvait causer à Germaine, et il se demandait avec angoisse si cette blessure ne serait pas mortelle. Mais, de remords véritables, il n'en avait pas. Il ne désirait plus sa maîtresse, et il n'avait pas cessé d'aimer Germaine. Que celle-ci ne sût rien et tout rentrait dans l'ordre.

Il se remit à raisonner, et cette fois il le fit dans un sens différent:

«Ma femme est sortie à trois heures, pour rentrer à sept heures et demie. Elle devait aller chez sa mère avec les enfants. Elle a changé de projet. Elle ne passe jamais tout un après-midi sans les enfants. J'ai toutes les peines du monde à obtenir qu'elle ne rende pas trop tardivement les visites qu'on nous fait. Elle est donc allée à Annecy-le-Vieux. Elle sait. Mais pourquoi garde-t-elle le silence? »

Il ne pouvait se débarrasser de son doute. Et ce doute lui pesait comme un manteau de plomb sur les épaules. Il s'attendait, en rentrant, à la sécurité parfaite, ou bien à quelque scène douloureuse de désespoir et de colère, ou, pis encore, au départ de sa femme, et voici qu'il ne rencontrait ni l'une ni l'autre des éventualités qu'il prévoyait. A cette prolongation de l'incertitude il n'était pas préparé. Ne parvenant pas à s'expliquer la conduite de Germaine dans le cas où elle connaîtrait sa trahison, il crut, il voulut croire à une ignorance qui le favorisait. Un autre mot de M. Artène, à ce même bal de la préfecture qui prenait dans sa vie les proportions d'un évènement, lui revint encore:

— *La beauté isole comme la vertu.*

La beauté de Germaine n'avait pas suffi à orner sa vie. Et il revit le nez retroussé de Berthe de Chéran. Allons! il ne fallait pas se créer d'inutiles soucis par une sottise érudite. Las d'agiter de stériles arguments, il se coucha, décidé à dormir sur cette conviction.

Vainement il poursuivit le sommeil. A deux reprises, il se leva. Pieds nus, à pas de loup, il vint à la porte de la chambre voisine qui était celle de sa femme. Retenant son souffle, il écouta. La première fois, il s'imagina percevoir des sanglots étouffés. La seconde, il se persuada de son erreur. Au matin, il s'endormit lourdement.

Quand il se réveilla, il se leva en hâte pour se rendre au Palais où il plaiderait. En déjeunant il demanda des nouvelles de Madame à la bonne des enfants.

— Madame, répondit Françoise, a un peu de migraine. Mais elle pense se lever pour déjeuner.

— Bien.

Il rentra en retard, fatigué de sa plaidoirie qu'il n'avait pas suffisamment préparée et qui lui avait ainsi réclamé un effort plus violent et une étude plus rapide. Germaine l'accueillit avec son clair sourire accoutumé. Elle s'excusa de sa

mauvaise mine. Elle avait sa pâleur de la veille, et le cercle noir qui entourait ses yeux s'était encore élargi. Rien n'était changé dans leurs vies, rien n'était changé dans leurs cœurs, à moins que tout y fût brisé.

V

L'ENQUETE

Les jours se succédaient, pareils, monotones et paisibles. Paul Ferrière continuait de plaider et ne quittait guère son cabinet de travail que pour se rendre au Palais. Germaine continuait de bien tenir sa maison et de s'occuper de ses enfants.

Mme Marolaz, qui les épiait et qui même avait convié ses bonnes amies au spectacle d'une catastrophe, se désespérait de cet accord et acceptait avec acrimonie sa déconvenue. Elle en fit Mme Hétry confidente.

— Je n'aurais jamais cru, lui dit-elle, cette Mme Ferrière aussi lâche. Elle a eu peur, c'est évident, peur du scandale, de la séparation, peut-être aussi d'un changement de situation. Car son mari gagne au barreau beaucoup d'argent. Le monde est bien mauvais, madame. Il y a encore des intelligences, il n'y a plus de caractères.

Mais l'adroite préfète qui, dans sa carrière déjà longue, avait favorisé nombre d'amours illégitimes, ne partagea nullement la manière de voir de sa subordonnée et lui recommanda plus de calme.

— Je suis ravie pour ma part de cette solution, lui expliqua-t-elle. Je déteste ces sottises vengeances par quoi les époux trompés manifestent leur ressentiment. Notre temps n'aurait-il qu'introduit plus de résignation et de philosophie dans les mésaventures conjugales que déjà, pour me servir d'une expression de mon mari, il se serait affirmé dans l'histoire comme un âge de progrès et de civilisation.

— Cette Berthe de Chéran, objecta Mme Marolaz, ne sera pas punie de son dévergondage. Songez à tout le profit que le gouvernement eût tiré de cet esclandre réactionnaire.

Mme Hétry ne se laissa pas ébranler:

— Les mœurs légères n'ont pas d'opinion politique. Pensez-vous que ces amants conspiraient à leurs rendez-vous? Cette maudite politique se fourre déjà partout. Il devient très difficile de donner un grand dîner ou une garden-party, quand on ne veut pas se contenter du monde officiel. Car le monde officiel, il vient en masse.

— C'est quelque chose, fit Mme Marolaz à ma prochaine garden-party? Moi, je suis pour le pardon, pour le pardon réitéré, persistant, systématique.

— Sans doute, c'est quelque chose, reprit la préfète, aveuglée par son snobisme mondain. Mais on est sûr de l'avoir. Alors, vous comprenez, ce n'est pas intéressant: c'est comme un repas de corps. Si j'invitais les de Chéran et les Ferrière à ma prochaine garden-party? Moi, je suis pour le pardon, pour le pardon réitéré, persistant, systématique.

— Je vous admire, madame.

— Ne m'admirez pas, je vous en prie. A Paris, tout le monde est pour le pardon. Vous comprenez: c'est bien plus commode.

— Je ne suis qu'une pauvre provinciale, gémit Mme Marolaz qui était vexée.

Mme Hétry ne tint de ce dépit aucun compte et revint sans détour au projet qu'elle formait:

— Pensez-vous qu'ils acceptent mon invitation?

— Qui?

— Les de Chéran et les Ferrière. Ce serait piquant s'ils l'acceptaient: comprenez-vous? Et si l'on répandait ce bruit en ville, ce jour-là les jardins de la préfecture seraient trop petits.

Du coup, le visage de Mme Marolaz se rasséna. Ses narines, qui étaient larges, se gonflèrent comme une voile au vent favorable. Son respect pour Mme Hétry reçut un accroissement immédiat.

— En effet, approuva-t-elle, le spectacle en vaudrait la peine.

La préfète jeta sur sa compagne un coup d'œil rapide et clairvoyant, et jugeant que sa confiance était bien placée et que sa matinée ne manquerait pas d'obtenir un vif succès de curiosité, elle se hâta de reprendre son attitude habituelle de bonté complaisante et pacifique:

— Oh! je suis assurée que ces dames se rencontreraient sans embarras. Je ne voudrais pas leur causer la moindre peine; j'en éprouverais un véritable chagrin. Mais, pour moi, il ne s'est rien passé. Madame Ferrière ignore toujours la liaison de son mari.

Stupéfaite, Mme Marolaz donna dans le piège:

— Pourtant nous l'avons vue sur la route d'Annecy-le-Vieux.

— Elle ne sera pas allée jusqu'au bout de son chemin; ou bien elle n'aura pas découvert leur retraite. Comment expliqueriez-vous, sans cela, sa conduite actuelle?

— Mais, par l'intérêt, par la crainte du monde.

— Mme Ferrière a trop de fierté pour s'inquiéter de l'un ou de l'autre. Regardez-la; elle est d'ailleurs fort agréable à regarder.

Mme Marolaz fit exactement la réponse qu'attendait la préfète:

— Enfin nous saurons leur secret à votre matinée. Si ces dames se donnent la main, je me serai trompée décidément.

— Oui, vous vous serez trompée.

Mme Marolaz lui lança un regard de défi:

— Je gage que Mme Ferrière refuse la main de Berthe de Chéran, ou que celle-ci évite de rencontrer la première.

— Nous verrons.

Sur ce pari, ces dames se séparèrent. Toutes deux emportaient de leur entrevue une figure radieuse. Mme Marolaz escomptait une revanche, et pensait voir de ses yeux le triomphe public de la vertu sur le vice. Quant à Mme Hétry, elle songeait à étendre ses listes d'invitations pour sa matinée dont le succès était assuré.

Paul Ferrière ne parvenait pas à éclaircir son doute. La conduite de sa femme aurait dû le convaincre, mais il la voyait lentement dépérir, trop lentement pour en tirer une certitude. Elle ne se plaignait d'aucun malaise. Quand il invoquait sa croissante maigreur et sa pâleur persistante pour la prier de consulter le médecin, elle protestait avec énergie:

— Je n'ai rien, je t'assure que je n'ai rien. C'est la chaleur qui m'éprouve peut-être. Mais je me sens forte.

Il ne pouvait lui arracher d'autre réponse. Et parfois il songeait, avec l'étonnement de découvrir une force d'âme qu'il ne soupçonnait pas :

« Elle mourra de son secret plutôt que de se plaindre. »

A ces heures-là sa tendresse pour Germaine s'élargissait, et il se méprisait de l'avoir trahie pour un misérable caprice des sens dont il gardait à peine le souvenir. Quel pauvre mérite a la fidélité d'un homme heureux dans ses amours ! Et de cette fidélité il n'était même pas capable. Pourquoi tant exiger de la vertu des femmes, pour se livrer soi-même à toutes les folies du désir ? Quelle raison, quelle volonté montrait-il dans la direction de la vie, lui qui avait accepté de créer une famille et qui avait rencontré l'idéale compagne, celle dont la possession ne produit pas la satiété et donne la paix intérieure ?

Puis, chassant toutes ces graves réflexions qui l'attristaient, préférant une solution plus favorable dans sa simplicité même, il se persuadait de la parfaite ignorance de Germaine.

« C'est vrai, se disait-il, la chaleur l'éprouve. Chaque année, dans cette saison, elle a besoin de respirer le bon air de la campagne. Nous nous installerons bientôt à la Sapinière. »

Cependant il n'osait pas le lui proposer. Aucun d'eux ne prononçant le nom d'Ancey-le-Vieux. C'était la preuve qu'il se flattait d'une sécurité à laquelle il ne croyait pas. Et il se plongeait dans le travail comme dans un bain d'oubli.

Il retrouva un peu de confiance en s'apercevant que Berthe de Chéran le recherchait de nouveau. Elle recommandait de passer sur sa bicyclette à l'heure d'ouverture des audiences. Il la vit aux assises où il défendait un bûcheron italien accusé sans preuves suffisantes d'avoir assassiné son patron dans la forêt de Dousard, et publiquement elle le félicita du verdict d'acquiescement. Il en tira cette conclusion :

« Elle a cessé de trembler. Donc elle avoue elle-même son erreur. Son imagination seule nous a joué de méchants tours au chalet du garde. Peureuse comme je la connais, elle ne consentirait pas à me revoir si elle savait avec certitude que ma femme est informée de notre liaison. »

Pour mieux se convaincre d'une vérité aussi agréable, il résolut d'obtenir une rétractation de la bouche même de son ancienne maîtresse. Il choisit l'heure à laquelle, le mois précédent, elle le recevait et fermait sa porte à tout autre visiteur, et se rendit à la villa qu'elle occupait dans le faubourg des Balmettes. Pendant le parcours il lui semblait qu'il trahissait de nouveau Germaine, et il n'évita de se méprendre qu'avec ce sophisme aggravé d'un terme de droit :

« C'est à cause d'elle que je fais cette enquête. »

Berthe de Chéran le reçut avec un joli sourire sur ses lèvres sensuelles.

— Vous, dit-elle : quel plaisir !

Il était gêné comme un complice, elle coquette comme une amoureuse.

— Eh bien ! reprit-elle comme il se taisait, nous l'avons échappé belle !

Son petit nez retroussé, les fossettes de ses joues pleines, le fraternellement de son corps, tout ce gentil spectacle qu'elle lui offrait était rassurant. Enfin elle lui fournissait l'occasion immédiate de se rassurer.

— Vous vous étiez trompée, n'est-ce pas, Berthe ? murmura-t-il.

Avec une maladresse qui tenait à la fausseté de leur situation, il cessait de la tutoyer, mais l'appelait par son prénom.

A son air plus encore qu'à sa question, elle devina le but de sa visite et, froissée dans son amour-propre, elle résolut de la tourmenter :

— Vous êtes venu pour que je vous le dise ? ...

— Je suis venu pour vous voir.

— Je ne vous le dirai pas.

Il reprit sur un ton agressif :

— Vous avez rêvé dans le chalet du garde. Vous n'avez vu personne à la fenêtre.

— A la fenêtre, non, mais dans la glace, peut-être.

— C'était une hallucination.

Elle avait écarté l'image terrifiante, dès le lendemain du jour qu'elle lui était apparue, en apprenant que les Ferrière menaient leur vie accoutumée sans aucun changement dans leur intérieur. Car elle détestait la réflexion et le souci. Le danger écarté, elle ne songeait plus qu'au plaisir. Mais elle n'était pas une femme d'imagination, et elle le savait. Seule la réalité de la joie et de la douleur la touchait profondément. Comment se serait-elle trompée au chalet du garde ? comment aurait-elle inventé ce reflet de Germaine Ferrière dans la glace ? Et pourtant il fallait qu'elle se fût trompée, puisque les événements infligeaient un démenti à ses yeux. Elle avait peut-être plus d'imagination qu'elle ne le supposait elle-même. La peur était bien capable de lui inspirer des visions.

— Une hallucination ? dit-elle. Admettons-le. Cependant votre femme est allée ce jour-là à Ancey-le-Vieux.

— Comment le savez-vous ?

— Mme Hétry et Mme Marolaz l'ont rencontrée devant la préfecture.

— Vous êtes sûre ? Elles lui ont parlé ?

— Mais oui, elles l'ont interrogée sur le but de sa promenade.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle allait vous rejoindre à la campagne.

— Ces dames vous l'ont dit ?

— Mme Hétry me l'a répété bonnement, sans malice. Quant à Mme Marolaz, elle nous croyait perdus, et ne nous pardonne pas d'être sauvés.

Il conclut pour lui-même, et sans prendre garde à sa partenaire :

— Elle sait.

Berthe, qui ne voulait pas admettre cette évidence, se fâcha :

— Mais non, elle ne sait pas. C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ! Admettez-vous qu'elle nous ait vus et garde le silence ?

— Il le faut bien.

— Allons donc ! Il n'y a pas une femme au monde, pas une, vous entendez bien, capable de se taire ainsi. Mais regardez donc votre femme : elle est de celles qui vont tout droit leur chemin et ne comprennent pas qu'on s'en écarte. Jamais vous ne leur ferez entendre raison, à celles-là. Elle eût refusé de vous revoir et vous eût enlevé ses enfants, même si elle ne vous aimait pas. Or elle vous aime.

— Vous n'en savez rien.

— Oh ! par exemple. Mais, mon cher, il suffit de l'avoir vue une seule fois avec vous. Elle vous adore. C'est abominable de tromper une femme adorable qui vous adore !

Et Berthe, lui jetant cette boutade inattendue, éclata de rire.

— C'est vous qui me le reprochez.

— Pourquoi pas ? Moi, je trompe un mari cacochyme ; ce n'est pas la même chose. Vous, vous trompez la plus belle et la plus exquise créature.

Il se leva brusquement :

— C'est assez, dit-il.

— Paul, je suis méchante. Embrasse-moi.

— Non.

— Si, si, si. Ne vois-tu pas que je suis folle de joie ?

Il chercha à se dérober, mais elle le poursuivit. Il effleura sa joue par politesse, puis il appuya par souvenir.

— Ecoute, dit-elle. Germaine a eu des soupçons, mais elle n'a rien surpris. Elle est peut-être venue, mais elle n'a rien vu dans la glace. A contre-jour on voit très mal. Maintenant elle est rassurée pour longtemps. Il n'y a rien à craindre. Quand nous reverrons-nous ?

Il fit un geste évasif :

— Je suis très occupé en ce moment.

— J'ai cessé de plaire ?

— Mais non.

— Tu as peur de ta femme ?

— Je déteste que vous me parliez d'elle.

Elle s'étonna :

— Tu es venu ici pour cela.

— Adieu, madame.

Mais elle n'acceptait pas si facilement la rupture. Elle aimait le jeune homme à sa manière, qui était galante, et n'entendait pas se priver de son plaisir maintenant que le danger était passé. Voyant Paul irrité, elle se fit mignonne et rampante pour le reconquérir :

— Nous avons passé de beaux jours ensemble, Paul. Ne t'en souviens-tu pas ? De beaux jours de soleil. Ne reviendront-ils pas ?

Elle tint d'autres propos encore qu'elle croyait plus persuasifs. Mais il ne répondait rien à ses avances et gagnait la porte. Comme il allait sortir du salon, abdiquant tout amour-propre, elle lui prit la main et la baisa :

— Ne pars pas ainsi, Paul.

— Il le faut bien.

— Ne suis-je plus à toi ?

Découragée, elle murmura, comme il la saluait :

— Ecoutez. Venez à la garden-party de la préfète. Venez-y seul, si vous le pouvez. Je suis invitée. Peut-être serez-vous en de meilleures dispositions... C'est un endroit qui nous porte bonheur.

Mais il ne voulait pas prendre d'engagement. Et dans l'escalier il était résolu à rompre toute relations avec sa maîtresse :

« Je n'irai pas à la préfecture, se disait-il. Je ne veux pas la revoir. Comment ai-je pu l'aimer ? »

Il ricana en imaginant la sorte d'amour qu'elle lui inspirait :

« Oh ! l'aimer ! »

Cependant il est imprudent, lorsqu'on veut rompre avec sa maîtresse, d'évoquer des images de sensualité pour provoquer en soi le mépris des sens. Paul Ferrière dut le reconnaître bientôt. Il mit de la complaisance à se souvenir. Il n'avait pas accoutumé de chasser les tentations, sauf en y cédant. Pour se libérer, il recommença de penser à Germaine et s'adressa des reproches :

« Je n'aurais pas dû venir. Je n'ai rien appris et ma démarche est encore une trahison. Germaine meurt du secret qu'elle garde. L'amour seul le lui arrachera. Ai-je su l'aimer ? ... »

VI

LA RENCONTRE

Quand Paul rentra, Mme Ferrière écrivait une lettre, non sans peine, sur la grande table de la salle à manger. La petite Claire, assise sur ses genoux, endormait une poupée qu'elle berçait avec vigueur. Jean, coiffé d'un képi et prudemment affublé d'un tablier qui lui remontait jusqu'au cou, barbouillait, dans ce travestissement guerrier et domestique ensemble, les gravures de mode d'un catalogue hors d'usage, à l'aide d'un pinceau qu'il plongeait successivement dans un verre d'eau et, au hasard, dans sa boîte de couleurs. Il donnait force détails sur sa peinture, et sa sœur réclamait le silence, de sorte qu'ils échangeaient entre eux, par intervalles, des propos dépourvus d'aménité.

Paul regarda ce tableau de famille auquel il ne manquait vraiment qu'un sourire de Germaine pour exprimer le bonheur. Mais Germaine ne souriait plus. Il frémit à la pensée de tout ce qu'il avait failli perdre, et par sa faute. Par sa faute: était-ce par sa faute? Il accusait le sort davantage.

— Comment peux-tu écrire? dit-il à sa femme.

— J'ai l'habitude.

Elle leva sur lui ses yeux bleus chargés d'ombre et continua sa lettre.

— A qui écris-tu?

— A Mme Hétry, qui nous invite à sa matinée de samedi prochain.

— Tu refuses?

— Non, j'accepte.

— Quelle idée! Je n'ai pas le temps et tu n'aimes pas le monde.

Elle quitta la plume, se débarrassa de Claire doucement et défendit son opinion: à l'ordinaire elle consultait son mari et se rangeait à ses avis sans les discuter:

— La préfecture te confie des affaires et Mme Hétry insiste avec beaucoup de politesse. Toute la ville y sera. Nous ne pouvons guère nous dispenser d'y aller aussi.

— C'est fort ennuyeux.

— C'est bientôt passé. Quelle raison donner pour nous?—Notre installation à la campagne par exemple.

— Tu ne peux quitter Annecy qu'au mois d'août.

Ils furent interrompus brusquement par un petit accident facile à prévoir. Claire, profitant de la distraction maternelle et voulant prendre part aux travaux artistiques de son frère, avait renversé le verre d'eau, et la table était inondée.

Paul se fâcha:

— Ces enfants, dit-il, sont insupportables.

Et, dans une réaction nerveuse qui lui enlevait toute patience et toute justice, il frappa le petit Jean qui se mit à hurler:

— Je n'ai rien fait!

Germaine, déjà levée, prit l'enfant dans ses bras et le couvrit de son corps sans dire un mot. De son regard droit, elle fixait son mari. Il lui avait déjà vu cette expression de fermeté. Furieux contre lui même, il sortit de la chambre.

— Papa méchant! dit Jean qui n'avait pas eu de mal et qui avait compris, avec cette astuce particulière aux enfants, la division de ses parents.

A sa surprise, sa mère le gronda:

— Quand nous parlons, vous devez vous taire et rester tranquilles.

Le petit garçon protesta:

— Puisque c'est Claire...

Et la fillette, modestement, revendiqua sa responsabilité:

— C'est moi.

Leur maman joignit leurs petites mains et les expédia en mission pacifique:

— Allez tous les deux embrasser votre père...

Paul gâta ses enfants toute la soirée. Quand ils furent couchés, il retint sa femme qui ne veillait plus guère dans son cabinet.

— Ecoute, dit-il: veux-tu que nous nous installions tout de suite à la Sapinière? Tu me le demandais il y a quelque temps.

Etonnée, elle le regarda:

— Ne dois-tu pas attendre les vacances? — Mes plus grosses affaires sont plaidées. Et puis, avec ma bicyclette, il m'est facile de venir en ville. Tous les jours, si c'est nécessaire. Le soir, nous respirerions le bon air venu de la montagne. Te souviens-tu de nos belles heures de l'an dernier? Tu mettais un châle et nous restions tard sur la terrasse. Le lac nous apparaissait comme une nappe d'or, au crépuscule.

— Oui, répondit-elle, et ses beaux yeux s'emplirent de mélancolie.

Ainsi, par une indécatesse dont il n'avait même pas conscience, il lui offrait à elle qui devait tout savoir, de s'installer dans le voisinage du pavillon où il avait reçu sa maîtresse, et il faisait allusion aux facilités que lui procurerait sa bicyclette pour ses allées et venues.

La croyant ébranlée, il ajouta l'argument qu'elle-même avait employé pour le convaincre:

— Claire et Jean seraient si bien à la campagne. Ils prendraient des joues rondes et roses.

Elle ne fit aucune objection, comme si elle n'avait pas de répugnance à retourner à la Sapinière. Quel empire elle gardait sur elle! Ou bien, n'était-ce pas la preuve que Mme de Chéran s'était trompée?

— Comme tu voudras, dit-elle sans émotion, mais non peut-être sans sécheresse.

— Nous partirons bientôt, n'est-ce pas?

— Quand tu voudras.

— Alors, cette semaine?

— Cette semaine? reprit-elle sur un ton interrogatif. Il nous faudrait revenir pour la matinée de Mme Hétry.

— Rien ne nous oblige à accepter son invitation.

— Ma lettre est déjà partie; je l'ai expédiée tout à l'heure.

— Envoie un billet d'excuse.

— Il est trop tard.

Il se tut, découragé. Il voulait à tout prix empêcher sa femme de rencontrer Berthe de Chéran, et se heurtait à une volonté précise qui l'inquiétait et dont il ne s'expliquait pas le but.

«Elle agit, se disait-il, comme si elle ne savait rien. Or, elle sait. Que dois-je penser?»

Les poursuites de sa maîtresse l'énervaient, et sa femme l'attirait comme une énigme. Il se sentait en présence d'une force mystérieuse et se demandait si l'amour ne réservait pas à ses élus un domaine secret et sublime que Germaine connaissait et que lui-même ignorait. Et il comença de mépriser les caprices de ses sens et les théories indulgentes par lesquelles il se disculpait.

La matinée de la préfète passionnait Annecy. Quand la vie somnolente des petites cités s'éveille, elle se découvre des ardeurs toutes neuves et des forces qu'un long repos a réparées. Les belles madames, stylées par Mme Marolaz qui vraiment n'avait pas ménagé sa peine durant les derniers jours et n'avait pas craint de multiplier les visites et les sous-entendus, étaient la proie d'une curiosité d'autant plus lancinante qu'elles n'osaient l'exprimer que par allusions. Et le même dialogue s'échangeait d'un bout de la ville à l'autre:

— Ires-vous à la préfecture?

— Mais certainement.

— Mme Hétry reçoit si bien.

— A la perfection. Chez elle, on est assurée de se divertir.

— A-t-elle lancé beaucoup d'invitations?

— On le dit, la noblesse y viendra.

— Ah! la noblesse y viendra?

— Mais oui. La noblesse, le barreau, la magistrature, l'armée, etc.

— Très bien, très bien...

Ces rumeurs favorables, par le canal de Mme Marolaz, parvenaient à Mme Hétry qui se préparait, comme un grand capitaine, non plus à une bataille au succès incertain, mais à une éclatante victoire. Elle entendait la célébrer avec pompe et expédiait ses fourriers chez les meilleurs fournisseurs. Ne fallait-il pas offrir à ses invités les chefs-d'œuvre de la pâtisserie et de la confiserie, avec le spectacle de la rencontre sensationnelle que sa diplomatie avait ménagée? Enfin le Tout-Annecy, réuni par ses soins, éluciderait publiquement ces deux points fort importants de la chronique locale, et jusqu'à présent sujets à controverse: M. Paul Ferrière était-il, oui ou non, l'amant de Mme de Chéran? et Mme Ferrière avait-elle, oui ou non, surpris les deux amants en flagrant délit?

Au jour dit, chacun s'en alla de bonne heure à son poste, c'est-à-dire aux jardins de la préfecture. Il s'agissait d'arriver à temps, c'est-à-dire de devancer Mesdames de Chéran et Ferrière. Leur entrevue déciderait de tout l'intérêt de la matinée. Comment ne pas être là pour un tel coup de théâtre! Et l'on bravait le soleil de juillet qui, malgré les feuillages épais des platanes, chauffait l'avenue d'Albigny, et l'on descendait de voiture le sourire aux lèvres et les joues animées, en grand appareil, car toute représentation commande à la femme une toilette spéciale conforme à son importance, et celle-ci ne dominait-elle pas la saison mondaine?

Mme Hétry accueillait ses hôtes avec cette modestie, cette indulgence et ce parti pris de vanter chacun sans mesure qui lui valaient un renom d'intelligence et de bonté. Mme Marolaz, en lieutenant fidèle, l'assistait dès la première heure; ses petits yeux qu'allumait la convoitise éclairaient toute sa figure osseuse, sèche et pointue. Sûre de son fait, elle avait, en femme pratique, décidé la préfète à mettre un enjeu dans la partie engagée, et c'était l'avancement de son fils: le jeune conseiller serait proposé au choix si Mme Ferrière refusait la main de Mme de Chéran. Mais elles tenaient secret le pacte qui les unissait.

Berthe de Chéran arriva la première escortée de ses deux témoins qui étaient son mari et M. Artène. Elle avait ramassé ce dernier sur la route et cherchait à s'en faire un allié, car elle le savait fort bavard

et répandu dans le monde. Dès son entrée elle fut examinée du chapeau aux bottines, et l'on s'accorda à reconnaître son bel équipement. Elle avait pour armes une robe de linon mauve que garnissaient des losanges de fine dentelle et, sur la tête, une capeline de paille noire ornée de longues plumes qui jetaient une ombre légère sur son visage. C'était discret, sobre, élégant, comme il sied à une toilette de combat. On devinait très suffisamment, pour peu qu'on eût l'œil exercé, les formes gracieuses et arrondies de ce corps adroit qui, par un merveilleux artifice, trouvait le moyen de paraître à la fois mince et potelé; et les hommes, avec le regret de n'y avoir point participé, excusaient les péchés dont les femmes accusaient sans miséricorde cette chair peut-être coupable, mais certainement savoureuse.

— Comme vous êtes aimable, chère madame, disait Mme Hétry, d'embellir de votre présence ma petite fête!

— Je ne me prive pas volontiers d'un plaisir, répliqua Berthe.

Le mot fut trouvé charmant par les uns, et jugé bien audacieux par les autres. La jeune femme sentait autour d'elle une atmosphère orageuse. A défaut de courage, elle avait l'insolence de sa caste. Au milieu de toutes ces mines curieuses et sévères son petit nez se retroussait d'un air de défi. Elle faisait bonne contenance; en réalité, elle tremblait de peur. De méchants bruits l'avaient informée de la présence des Ferrière à la préfecture et de l'importance que la ville y attachait. Refuser l'invitation de Mme Hétry, c'était avouer sa crainte d'une rencontre; elle n'y pouvait songer. L'accepter, c'était courir le risque d'un affront en public. Sur la route, allongée dans sa victoria, elle revoyait distinctement le pâle visage de Germaine à la fenêtre du chalet du garde. Avait-elle rêvé oui ou non? Était-ce une hallucination ou une véridique image? Elle-même, avec le temps, devenait incapable de le démêler, mais son effroi intérieur ne lui laissait aucun doute.

M. Artène, fort heureusement, l'avait distraite par ses discours. En entrant dans le jardin, elle cachait sous les sourires une âme pleine de terreur et cherchait des yeux sa vision sous les massifs. Les jours précédents, il suffisait d'une réflexion pour la rassurer:

«Si Germaine nous avait vus, elle n'eût pas repris la vie commune avec son mari.»

Et voici qu'au dernier moment cette preuve perdait toute sa vertu.

«Germaine nous a vus, se disait-elle. Jamais elle ne supportera de me rencontrer. Elle accepte de venir ici pour me témoigner publiquement son mépris ou sa haine. Que dois-je faire?»

Un rapide coup d'œil, à l'arrivée, lui avait révélé qu'elle devançait l'ennemi. Aussitôt elle avait résolu d'en profiter. Tandis qu'elle s'avancait vers la préfète et défilait sous le feu des regards de toute l'assistance, elle avait murmuré en hâte à son mari docile:

— Le temps de saluer tout le monde, et nous partons.

— Très bien, ma chère amie, avait approuvé M. de Chéran.

Et c'est ainsi que Berthe avait fait son entrée.

La manœuvre faillit lui réussir. Elle venait de distribuer à la ronde ses sourires et ses compliments et pensait profiter de l'organisation d'une partie de croquet

pour s'enfuir à l'anglaise, lorsque les Ferrière, dont le retard préoccupait chacun, furent enfin signalés. Ils durent l'être par un service d'éclaireurs que l'initiative individuelle avait improvisé, car on les annonçait avant même de les apercevoir. D'une oreille à l'autre volaient ces deux mots comme une clameur guerrière:

— Les voici! les voici!

Point n'était besoin de les désigner avec plus de clarté. Les maillets et les boules furent abandonnés d'un commun accord et jonchèrent bientôt le sol comme les épaves d'un champ de bataille. Les invités se portèrent en masse au secours de Mme Hétry, un peu interloquée de ce renfort qu'elle ne réclamait point, et l'entourèrent ainsi qu'un jeune et frémissant état-major aux uniformes bigarrés entoure son général qui demeure impassible et, dans cette agitation même, envisage avec sang-froid la situation.

— Je ne comprends rien à ce qui se passe, expliquait M. de Chéran à sa voisine qui se trouvait être Mme Marolaz. Tout à l'heure on jouait au croquet, et maintenant on sonne le rassemblement.

Au lieu de répondre, Mme Marolaz, inquiète, lui demanda:

— Où donc est Mme de Chéran?

— Je n'en sais rien. Elle m'avait fait signe de partir, et je ne la vois plus.

— Ah! elle vous avait fait signe de partir? répéta la méchante femme que cette circonstance réjouissait.

Elle aperçut en même temps les plumes noires et la robe mauve qui se tenaient trop modestement à l'écart et les interpella d'une manière flatteuse, mais bruyante, ce qui fit retourner quelques têtes. Aussitôt le cercle s'élargit, et Berthe dut bon gré mal gré y prendre place. Cependant nul ne pouvait deviner à l'air de son visage son trouble intérieur. M. et Mme Ferrière s'engageaient dans l'allée sablée. Ils virent cette troupe mondaine qui frétilait à leur approche.

«Les rosses! se dit Paul. Je ne leur conseille pas de se moquer de nous; je suis capable de les cravacher.»

Et il pesa sa canne dans sa main légère. Formé par la lutte quotidienne des audiences, il affrontait sans émoi, et même avec une excitation agréable, ce public malveillant. Mais dans quel guépier conduisait-il Germaine? Jamais il n'avait senti plus profondément la force des liens de famille et leur supériorité sur toutes les autres passions de l'amour. En ce moment il estimait que ces liens seuls peuvent être indissolubles, car ils sauvegardent une œuvre durable et ne se nouent ni ne se dénouent comme ces caprices nés passagèrement de notre illusion. Instinctivement, et parce qu'il y avait en lui un homme social croyant à la nécessité et au respect des lois et des engagements, il ne pensait, à l'instant du combat, qu'à protéger sa femme et son foyer, quels que fussent les sacrifices qu'ils exigeraient.

Anxieux néanmoins, il se tourna vers celle qui marchait d'un pas égal à son côté. Il ne découvrit sur le cher visage aucune trace d'émotion, et il se rassura:

«Évidemment son ignorance est complète.»

Puis, découvrant au milieu du groupe la robe mauve et les plumes noires, il jeta un nouveau regard plus inquiet encore sur Germaine toujours impassible, et ajouta pour lui-même:

«... Ou son courage est admirable.»

Germaine était vêtue de blanc: chapeau blanc, robe blanche, souliers blancs. Sa maigreur nouvelle n'avait pas rompu tout à fait les lignes harmonieuses de son corps et paraissait allonger sa taille déjà haute. Aisée dans ses mouvements et douce de visage, d'une grâce flexible ensemble et vigoureuse, elle donnait une impression de tranquillité résolue, de paix armée. Sa beauté, dont elle ne cherchait pas à tirer avantage et qui appelait l'attention sans qu'elle y prit garde, avait pris un caractère plus grave, plus posé. Il y avait moins d'éclat et de jeunesse sur ses joues, mais plus de fermeté dans l'expression de ses yeux.

Mme Hétry vint à sa rencontre avec une amabilité excessive. Et toutes les têtes de son entourage se penchaient en avant, interrogeant du regard la nouvelle venue.

— Comme vous êtes aimable, madame! dit la préfète qui ne variait guère ses formules de politesse.

Germaine s'excusa:

— Nous sommes fort en retard. Mais avec des enfants, madame, est-on jamais libre?

Côte à côte, les deux femmes rejoignirent lentement le groupe qui les attendait, qui les guettait. Par une série de petits déplacements imperceptibles et simultanés qu'expliquait l'intérêt général et dont Mme Marolaz avait donné le savant exemple, Mme de Chéran, immobilisée par la crainte, se trouva d'un pas en avant lorsque Mme Ferrière fut dans l'obligation de saluer la société. Epais comme un mur, le silence entourait les deux femmes, et dans une fièvre de convoitise se tendaient tous les visages.

«S'il arrive quelque chose, songeait Paul qui serrait les dents, je giflerai l'archéologue.»

L'archéologue, c'était M. de Chéran qui n'y pouvait rien; mais il fallait une victime.

Cependant Germaine s'avancait vers Mme de Chéran qui ne bougeait pas. Le plus naturellement du monde, elle lui tendit la main avec les paroles les plus banales:

— Bonjour, madame, comment allez-vous? Voici longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer?

— En effet, madame, répondit Berthe qui, une seconde, avait fermé les yeux devant le précipice où elle croyait tomber, et qui, se sentant saine et sauve, riait par tous les traits de sa figure, par son petit nez retroussé, par les fossettes de ses joues, par ses lèvres en arc, ce qui acheva de décontenancer les spectateurs.

Le désappointement fut immense. On escomptait depuis une dizaine de jours cette rencontre, et les deux rivaux n'é-

“ MIMÉOGRAPH ”

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIERS

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue St-Pierre - MONTREAL
1-12 F.

changeaient que deux bonjours sans résultat. Mme Marolaz fut indignée: elle perdait sa considération personnelle et l'avancement de son fils. Elle et Mme Hétry, pareillement vexées, troquèrent un regard navré contre un regard sévère. Paul qui, dans un but de vengeance, prenait avec les yeux l'empreinte de toutes ces physionomies, ne fixa que des airs pitoyables, de longs nez et des bouches tombantes. Il se fût moqué volontiers, mais il était le seul de l'assistance qui ne fût pas convaincu. Au lieu de tirer de cette scène la sécurité définitive, il se disait:

«La brave petite!»

Et il s'aperçut qu'en faisant ainsi face au danger sa femme avait supprimé en lui — pour combien de temps? — jusqu'au souvenir de son ancienne maîtresse. Dans ce conflit il n'avait envisagé que le sort de Germaine. Il était donc libéré: elle l'avait reconquis tout entier, et elle l'ignorait. Mais elle, comment la reconquérir maintenant? Comment regagner la confiance de cette âme loyale qui ne devait même pas comprendre la trahison, et dont il avait mérité le mépris? Sans doute elle jugeait inutile de lui adresser des reproches; elle continuerait, comme autrefois, la vie commune, et rien ne serait changé dans leurs rapports. Elle dépérirait à côté de lui, elle mourrait sans se plaindre, fidèle à son devoir, inébranlable dans son silence, pieusement respectueuse de la promesse qu'elle avait donnée en mariage. Et il pensa:

«J'ai tué son bonheur. Et son amour?»

Il n'osa pas se répondre à lui-même. Par cette hésitation il connut à quel point il l'aimait, et pour la première fois il considéra son caprice comme une violation de la foi jurée, dont il était coupable même si Germaine ne l'eût jamais su. Il respirait un air nouveau, il entraînait dans une ère nouvelle, il n'était plus le même homme. Germaine l'ignorait: comment le lui apprendre? Il enveloppa d'un regard de tendresse sa femme qui s'éloignait sous les arbres en compagnie de Mme Hétry, de Mme de Chéran et de quelques autres invitées. Sous l'épaisse chevelure noire, la nuque ressortait lumineuse et pure. Et toute cette forme blanche, en accord parfait avec le corps et l'âme qu'elle recouvrait, était parée de grâce et de dignité.

On réorganisa péniblement la partie de croquet. Mais le succès de la matinée était compromis sans retour. Mme Marolaz, demeurée en arrière, essayait les sarcasmes de personnes âgées qui récupéraient tardivement une foi illimitée dans la vertu.

— C'étaient de méchants bruits, madame.

— Il n'y a que d'honnêtes femmes en province.

— Nous ne suivons pas sur ce chapitre les modes de Paris.

M. Artène, qui avait de la lecture, montrant Mme Ferrière dont il n'était pas fâché de se dire le sigisbée — ne lui avait-il pas offert le bras au bal de la préfecture dont elle avait été la reine? — cita le mot de Mme de Sévigny:

— Je vois des âmes plus droites que des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent.

Un autre vieux monsieur, faisant allusion au titre de Mme de Chéran, ajouta ce proverbe suranné:

— Noblesse oblige.

Il suffit de ces deux mots pour que l'incident prit une tournure politique. Avec

l'innocence de Berthe l'opposition triompha, et le monde officiel baissa la tête.

Cependant M. de Chéran, qui pensait à finir l'illustration de quelque armoire, tournait autour de la robe mauve.

— Que me veut celui-là? se demandait Berthe, à peine remise de sa peur.

Il réussit enfin à lui glisser aux oreilles cette interrogation plantive:

— Partons-nous? Je suis prêt.

— Mais non, dit-elle soulagée. Nous restons. Qui vous parle de partir? Je joue au croquet.

— Ah!

Et devant la versatilité féminine il s'inclina, résigné.

Berthe n'avait plus de raison de fuir. Elle voulait, au contraire, achever la déroutée de ses ennemies. Elle se rassurait aussi vite que promptement elle se tourmentait. Aussi ne craignait-elle pas d'appeler Paul Ferrière à son aide, comme un joueur adroit et sans pitié venait d'expédier sa boule dans un massif.

— Vous voyez, lui dit-elle, tandis qu'il fouillait le buisson, car il n'aurait pu sans imprudence refuser son concours.

Il feignit de se méprendre:

— Mais non, je ne la vois pas.

Retroussant un peu la robe mauve à cause de l'herbe, elle montra ses bas mauves, ses chevilles minces et le commencement de ses mollets ronds.

— Il ne s'agit pas de ma boule. Ne vous pressez pas de la retrouver.

— La voici, fit-il triomphant.

Mais de son petit pied rapide elle la repoussa:

— Maladroite! Attendez donc. J'ai à vous parler.

— J'écoute.

— Cette fois, vous tenez votre preuve. Germaine ne sait rien. Et personne ne croira plus rien. C'est la sécurité. Je n'aurai plus peur. Alors...

— Alors?

— Je vais à Genève mardi. Venez m'y rejoindre.

— Je ne puis pas.

— Avec vos procès, vous avez toujours une excuse prête.

Il la regarda dans les yeux et répondit, étonné lui-même de sa réponse, mais n'était-il pas un autre homme?

— Bien. Mais je ne veux pas.

— Ah! c'est différent.

Elle éclata d'un rire nerveux et murmura entre ses dents:

— Les maîtresses passent, et la femme reste.

Comme il ne répondait rien, toute livrée à son irritation, elle ajouta:

— Quand on aime sa femme, mon cher, on ne cherche pas les aventures.

Il aurait pu répliquer: «Je ne les ai pas cherchées», et cette parole lui vint aux lèvres. Il sut se contenter de la rupture. Et même il ne gardait pas rancune à celle qu'il se hâtait d'oublier; il n'en voulait qu'à lui-même.

Elle chercha quelque trait pour l'empoisonner avant de le quitter:

— On ne change pas comme on veut ni quand on veut. Vous continuerez d'aimer votre femme en la trompant.

— Je vous en prie...

— Oui, car on a le plaisir dans le sang. Et vous me regretterez.

Ce fut elle qui s'éloigna. Il la regarda: elle méritait des regrets.

Au retour, dans la voiture découverte qui les emmenait sous l'avenue des pla-

tanes, comme Germaine, toujours énigmatique, regardait, entre les troncs des arbres, sur le lac inondé de lumière deux cygnes qui glissaient immobiles et dont la blancheur se couvrait d'or, il songeait qu'entre ces deux fêtes de la préfecture avait tenu la durée de son caprice: l'une l'avait vu éclore, et l'autre le voyait mourir. Il tenta de prendre la main de sa femme: elle ne la retira pas, mais il crut sentir sa chair tressaillir.

— Tu es belle ce soir, lui dit-il avec douceur.

Elle leva sur lui ses beaux yeux d'ombre bleue. Ils étaient pleins de larmes qui ne coulèrent pas. Et déjà elle se détournait silencieusement.

«Elle ne veut pas parler, pensa-t-il, et il faut qu'elle parle. Mon amour saura l'y contraindre et obtenir mon pardon...»

VII

LE CŒUR D'UN HOMME

Le lendemain de la matinée de la préfecture, quand Paul Ferrière, après avoir déjeuné seul et rapidement, entra dans son cabinet de travail pour y attendre ses clients — car c'était son jour de consultation — il ne retrouva plus ses impressions de la veille, et même il se sentit un grand dégoût de l'avenir, de sa propre vie, de lui-même.

Pendant quelques instants, dans ce jardin rempli de monde où sa femme avait montré un courage qui les sauvait du scandale et qui assurait la paix de la maison, il avait respiré un air nouveau, il n'avait plus été le même homme. Avec quelle aisance il avait éconduit cette petite peste de Mme de Chéran qui rêvait recommencer l'aventure du chalet du garde! Désormais, sa vie serait toute droite, toute unie, toute simple, entre sa femme, ses enfants, son travail, une vie sans mensonge quoi! Et voici qu'il se retrouvait tel qu'il avait toujours été, un pauvre homme livré à son plaisir, dans la régularité apparente de sa vie, changeant selon les circonstances et comptant sur les faveurs du hasard. Oui, c'était bien cela: le brillant Paul Ferrière, admiré au barreau, recherché des femmes, choyé de tous pour sa belle humeur, envié par chacun pour la réussite de son existence et la persistance de son bonheur, n'était qu'un pauvre homme. Mais jamais encore il ne s'en était aperçu.

D'où lui venait cette constatation si dure à son orgueil? La veille, il avait osé ce qu'il n'avait pas osé encore depuis le triste retour d'Ancey-le-Vieux. Tout vibrant de la scène de la rencontre, résolu à mériter son pardon qui, sans nul doute, lui ouvrirait les bras si désirables de Germaine, après lui avoir souhaité une bonne nuit, il s'était décidé, un peu plus tard dans la soirée, à pénétrer dans la chambre de sa femme. Elle était couchée, mais ne devait pas s'être endormie encore, car elle n'avait pas éteint la veilleuse électrique qui éclairait d'une clarté atténuée son visage encadrée par les cheveux noirs et son épaule mince et blanche hors des draps à cause de la chaleur. Cette épaule trop blanche, trop lisse, avait été la cause de tout le mal.

Donc, il était rentré dans la chambre de Germaine qui, étendue sur le côté, allongeaient déjà la main pour interrompre le courant et supprimer la lumière. Il re-

voyait nettement — comme elle avait dû voir elle-même par la fenêtre ouverte du chalet du garde — les grands yeux sombres qui, à sa vue, s'étaient remplis d'épouvante. Il était sûr d'y avoir lu de l'épouvante, ou peut-être une angoisse infinie. Le regard est plus vrai que la parole, mais on peut toujours douter d'un regard, on peut toujours interpréter un regard. Ce regard-là restait dans son souvenir comme un reproche. C'était le regard de la victime qui voit approcher le bourreau. Comment avait-il pu marcher quand même jusqu'à elle? Comment n'était-il pas resté cloué sur le seuil sans pouvoir avancer? Tout le lui commandait, cette expression qu'il avait surprise, le respect, sa propre dignité, l'amour enfin, l'amour surtout qui exige le désir, l'attente, la volonté réciproques. Mais cette épaupe arrondie, bien que mince, et si blanche, l'attirait irrésistiblement.

La marche de ses pensées avait brusquement dévié. Il venait pour faire resplendir la vérité, pour avouer sa faute, pour s'agenouiller au bord du lit et murmurer: «Où, Germaine, tu sais, et dès le premier jour j'ai su que tu savais. Et même tu ne sais pas tout. Cette trahison a été précédée d'une ou deux autres — je ne connais pas le chiffre exact, tant j'y attribuais peu d'importance — encore plus mesquines et basses. Je ne suis pas l'homme que tu as cru épouser. Mais aucun homme, du moins aucun de ceux que je fréquente, n'était digne de ton amour. Oui, je m'humilie devant toi qui a voulu te faire pour ne pas m'humilier. Tu as eu la force de garder le silence. C'est ton silence qui m'a vaincu, guéri, transformé. Me voici devant toi, plus ému et tremblant qu'au soir où tu t'es donnée à moi pour la première fois. Je ne savais pas alors ce que tu es, ce que je suis. Maintenant je t'aimerais mieux. Pardonne-moi, Germaine. Maintenant je t'aime... »

Voilà ce qu'il se murmurait à lui-même avant d'entrer, dans l'état d'exaltation où l'avait porté la scène du jardin. Comment n'avait-il rien dit de tout cela? Avait-il compris au regard angoissé, épouvanté de Germaine que c'était trop tôt encore, et qu'il ne fallait pas escamoter une victoire aussi rapide, une récompense aussi douce? Pourquoi ne s'était-il pas éloigné après un nouveau et tendre bonsoir, adressé du seuil de la porte? Déjà il ne voyait plus le regard douloureux, mais seulement cette épaupe qui le fascinait. Toutes ses vellétés d'amélioration intérieure chaviraient. Le culte nouveau qu'il avait élevé à la vérité n'avait déjà plus d'autel. D'un pas de somnambule il avait traversé la chambre. Au bord du lit, il s'était penché, non pour s'agenouiller et implorer son pardon, mais pour soupirer d'une voix langoureuse:

— Comme tu es belle, Germaine!

Cependant, pour ne plus voir les yeux d'angoisse, les yeux d'épouvante, il avait lui-même étaient la lumière. Alors il avait pris dans ses bras le beau corps immobile qui ne lui avait pas résisté.

Puisqu'elle avait accepté, c'est peut-être qu'elle ne savait pas. Et de nouveau l'espérance du doute s'était emparé de lui. Elle n'était pas allée à Ancey-le-Vieux le jour du rendez-vous. Si elle y était allée, elle n'avait pas poussé jusqu'au chalet du garde qui est enfoui dans la verdure et qu'elle ne visitait jamais. Aurait-elle eu le pouvoir de se taire si longtemps?

Aurait-elle pu, sans se trahir — sans se trahir elle aussi — se rencontrer face à face avec sa rivale, avec son ennemie et lui tendre la main?

Il découvrait, il était contraint de découvrir en elle, si modeste, si simple, même si humble, une volonté inconnue. Il s'apercevait que, l'aimant, oui l'aimant depuis des années, il ne la connaissait pas. Il croyait aimer une jeune fille, puis une jeune femme, certes d'une beauté et d'un charme exceptionnels, mais enfin peu différente de la moyenne des jeunes filles et des jeunes femmes qu'il avait rencontrées: sa tendresse, surtout, la mettait à part du niveau commun. Et il avait épousé un être rare, mystérieux, prodigieux, quand lui même se devait ranger indiscutablement dans la moyenne, la triste et médiocre moyenne des hommes. A moins qu'il n'eût forgé tout un drame avec la vision absurde créée par la peur de sa maîtresse. A moins que Germaine n'eût jamais rien su, et qu'elle n'eût agi en toute circonstance le plus naturellement du monde...

Les occasions de rompre le silence, de déchiffrer l'énigme, il les avait successivement laissées fuir. Quand elle était rentrée, ce soir douloureux où il l'attendait, il s'était réfugié lâchement parmi les enfants et n'avait pas osé l'affronter face à face. Au retour de la scène du jardin, il s'était glissé dans la paix amollissante du bonheur avant d'en avoir retrouvé la certitude intime. Surtout il avait commis la faute de la prendre dans ses bras avant le pardon, sans tenir compte de l'expression de ses yeux. Et il revoyait les yeux d'épouvante, les yeux d'angoisse infinie.

Mais pourquoi n'avait-elle pas parlé? Pourquoi cette obstination dans le silence? Pourquoi cette absence de toute plainte, de toute récrimination, de toute révolte, comme si elle était une créature insensible, ou comme s'il y avait des choses que les mots ne peuvent pas traduire? Si elle avait parlé, il aurait répliqué, il aurait plaidé, c'est cela, il aurait plaidé, en avocat habitué à gagner toutes les causes, même les mauvaises. N'avait-il pas des explications à fournir, toute une argumentation logique, serrée, celle de la faiblesse des hommes, du peu d'importance qu'ils attachent à leurs caprices, de la persistance, de la supériorité, de la fidélité, malgré les apparences, de leur foi conjugale? En somme, il avait fait comme la plupart des autres hommes. Seulement il n'avait pas eu de chance. Tout le monde vivait dans l'hypocrisie et le mensonge. C'étaient des conventions, pareilles à des draperies recouvrant le fond humain, qu'il ne faisait pas bon déchirer. Et à mesure qu'il déroulait les périodes de sa plaidoirie intérieure, il en apercevait la misère et il en avait honte. Était-elle une femme comme les autres? N'avait-elle pas, en se taisant, montré plus que toutes les autres sa dignité, sa raison, sa pudeur, sa noblesse? C'était vrai qu'il n'y avait pas de mots pour traduire les abîmes du cœur: abîmes en eux et abîmes entre eux. Ils se croyaient unis, quand des gouffres immenses les séparaient. Non, non, il ne s'agissait plus de plaider, mais de se repentir et d'obtenir sa grâce...

Déjà la vie quotidienne le reprenait. Son courrier l'attendait dans son cabinet de travail. De la pointe d'une liseuse il ouvrit les enveloppes. L'une d'elle conte-

nait sur un papier banal, sans date, sans en-tête, sans signature ces deux mots: Genève mardi. Mme de Chéran, sûre de l'oubli ou peut-être de l'appui du monde, ne renonçait pas volontiers à sa passion du moment. Elle ne perdait pas une minute: dès la veille au soir elle avait pris l'offensive. Il déchira l'enveloppe, d'une écriture contrefaite, et brûla la lettre elle-même. Pourquoi regarda-t-il, immédiatement après qu'elle fut consumée, son agenda? Du vendredi que marquait le calendrier au mardi, quatre jours s'écouleraient. Le mardi, aucune de ses affaires n'était inscrite au rôle des audiences. Il se détourna de ces réflexions, mais elles lui étaient venues.

Le premier client introduit fut un payan déjà mûr qui se plaignait avec amertume des mœurs de son père:

Après lui, ce fut une veuve qui désirait raccourcir les délais légaux pour se remarier.

Puis vint un industriel qui voulait introduire une instance en divorce: appelé à Paris pour ses affaires, il y avait contracté une liaison; sa femme, l'ayant appris, lui avait appliqué immédiatement la loi du talion, en prenant pour amant un de leurs petits cousins dont on plaisantait jusqu'alors en famille la passion malheureuse. Paul Ferrière donna des conseils de patience et de réconciliation.

— Impossible, répétait le mari, je l'aimais trop.

— Et vous la trompiez.

— C'était sans importance: une méchante petite aventure.

— Votre femme n'attache peut-être pas plus d'importance à la sienne.

— Pour les femmes, il n'y a pas de petite aventure.

— Devant la loi, c'est pareil, ou presque.

— Ou presque: vous voyez bien... Les mœurs sont plus fortes que les lois.

Les consultations suivantes eurent à résoudre d'autres cas de mésentente domestique ou de mauvais voisinage. Une femme réclamait la séparation de biens pour mettre sa fortune à l'abri, ce dont le mari profiterait, laissant les créanciers se disputer un petit patrimoine hypothéqué bien au-delà de sa valeur. Un cultivateur invoquait la prescription pour s'emparer d'une pièce de terre dont le propriétaire était parti, il y avait beau temps, pour les Amériques, où il était décédé.

— Il est mort trop tôt, déclara-t-il quand il apprit que deux années manquaient au compte nécessaire.

Ainsi défilait devant Paul Ferrière toute une humanité moyenne livrée à ses intérêts, à ses appétits, à ses passions. Quand cette clientèle eut cessé de l'importuner,



Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.

30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.

Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.

L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE

1-1 F. 162 RUE ST-DENIS

comme il n'était pas encore midi, il ouvrit le dossier d'une affaire qu'il devait plaider à la prochaine session des assises: une affaire d'avortement qui lui vaudrait sans doute un nouveau succès, comme cette dernière affaire d'infanticide qui lui avait valu, par surcroît les faveurs de Berthe de Chéran. Et il se trouva ramené vers le souvenir de sa maîtresse. Il excellait dans la défense des femmes séduites, puis abandonnées lâchement par leurs séducteurs au moment des responsabilités: avec quelle éloquence vengeresse il flétrissait l'égoïsme masculin et réclamait qu'il ne fût pas laissé hors la loi! Plusieurs fois l'auditoire enthousiasmé l'avait applaudi à l'audience, lui avait fait une ovation à la sortie. Ces transports l'exaltaient et il se croyait alors une sorte de grand homme — de grand homme de province tout au moins. Et voici qu'il suffisait de revoir en pensée le regard angoussé de Germaine pour que toute cette réputation lui apparût dans sa fausseté, dans son néant. Il se voyait tel qu'il était, pareil à cette troupe sans gloire de clients qui venaient de lui révéler leurs petites turpitudes. Sa profession même, il lui semblait maintenant qu'il ne l'avait jamais approfondie. Il débitait les articles du code en consultations et plaidoiries, comme un épicier son sucre ou sa cannelle en petits cornets. Ne pouvait-il, par ses conseils, par le choix de ses causes, exercer une autre influence? Mais où donc en puiserait-il l'autorité? Quelqu'un, jadis, avait attiré son attention sur la probité professionnelle. Il l'avait écouté comme on écoute un sermon à l'église: avec négligence et d'une manière intermittente. Et cependant cette conversation avait dû le frapper, puisqu'elle lui revenait à la mémoire. Quelqu'un, mais qui donc? Un vieillard, à la campagne, un soir d'été. Le père de Germaine sur la terrasse de la Sapinière, comme il était fiancé à la jeune fille. Les paroles du vieillard l'avaient presque irrité. Il y découvrait alors un certain persiflage. M. Doret ne l'admirait pas. M. Doret, longtemps, lui avait été hostile, avait tenté de détacher de lui sa fille. Ayant échoué, il lui avait fait ensuite bon accueil, mais il l'entreprenait souvent sur l'avenir, sur la nécessité d'appuyer sa vie à des convictions solides.

«Je le supportais mal, se rappelait Paul Ferrière. Il ne m'estimait pas assez. Germaine le pressentait et en souffrait. Que penserait-il de moi aujourd'hui?»

Mais, son antipathie reparaisant, il se rebiffa intérieurement:

«Après tout, je suis comme tout le monde, et même très au-dessus de la moyenne. Ai-je été intéressé et cupide comme les paysans de tout à l'heure? Ai-je ruiné ma famille pour une drôlesse, abandonné un enfant naturel, causé du scandale? Mes pécadilles sont du domaine privé. Si l'on savait le secret de toutes les existences, on serait effrayé de la misère générale. Est-ce ma faute si le mauvais hasard a tiré de l'ombre ce qui devait y rester? Ce jour-là même, je pensais à rompre une liaison qui déjà ne m'offrait plus d'agrément et commençait à me peser. Il n'y avait qu'à laisser faire le temps. Sans un peu d'hypocrisie l'univers ne serait pas habitable. Il serait intelligent de le comprendre et de ne pas attacher aux choses plus d'importance qu'elles ne le méritent. Ma femme s'en est rendu compte: c'est pourquoi, si elle sait, elle a préféré garder le silence...»

Et cherchant le repos dans sa médiocrité même, il se répéta:

«Je suis comme tout le monde...»

Maintenant, cette découverte, loin de l'humilier, le rassurait, le soulageait, lui faisait accepter son sort. N'était-il pas inutile, dès lors, de remonter le courant? Il n'y avait qu'à flotter comme un bâton sur l'eau. La vie menait les mortels où ils devaient aller, et toute résistance ne pouvait qu'être vaine.

Quand il fut averti que le déjeuner était servi, il passa à la salle à manger dans ces dispositions inférieures. Il n'éprouvait plus ce dégoût pour lui-même qui lui avait gâté le début de sa matinée: il s'habitua à la situation acquise. Puisque Germaine ne voulait pas rompre le silence, il n'entreprendrait plus rien pour le rompre lui-même. Germaine et les enfants l'attendaient pour se mettre à table. Il embrassa les petits bruyamment, en bon père de famille à qui le foyer apporte une heureuse détente, il s'informa avec sollicitude de la santé de sa femme, mais sans la regarder, en ayant l'air d'être absorbé par les mines de Jean et de Claire. Beaucoup plus tard, pendant le repas, comme il levait les yeux sur elle à la dérobee — pourquoi ne la regardait-il pas en face? — il fut surpris de sa pâleur, de toute la douleur inscrite sur son visage. Elle sentit ce regard et, se tournant vers lui, elle rougit comme si elle avait honte. Il ne remarqua pas sa honte, mais cette coloration qui dissipait son inquiétude.

La conversation avait pris son tour normal. Il parlait de ses affaires avec abondance, peignait une humanité assez basse — ne fallait-il pas instruire une femme trop ignorante des réalités de la vie? — Mais, comme il faisait allusion au crime d'avortement qu'il était chargé de défendre, elle se détourna vers le petit Jean déjà très éveillé, lui donnant à entendre qu'il était préférable de ne pas prononcer certains mots devant les enfants. Cette leçon muette l'irrita, mais il se contenta. Les leçons muettes n'avaient-elles pas le don de l'irriter? Et comment un enfant de quatre ans pouvait-il gêner la causerie de grandes personnes? Néanmoins, il prit un autre sujet, un sujet de politique générale où il brilla.

Il but son café rapidement et prétextant un rendez-vous d'affaires pour sortir sans retard malgré la chaleur. Il étouffait chez lui, et le soleil de juillet lui paraissait moins redoutable à affronter que la petite lumière jaillie des yeux de Germaine. Le regard de détresse qu'il avait surpris, du seuil de sa chambre, la nuit précédente, le regard d'épouvante et d'agonie — celui sans nul doute qui avait bouleversé Berthe de Chéran au chalet du garde — le poursuivait: pour lui échapper, il prenait la fuite.

Ainsi vécut-il dans son cabinet ou dehors, les jours qui suivirent, ne reprenant la vie commune qu'aux heures des repas, presque toujours absorbé et le nez dans son assiette ou enchaînant les unes aux autres des banalités, avec cette facilité de parole qui permet aux orateurs de remplir les vides entre les pensées. Il n'osait presque plus regarder Germaine. Avec les enfants il se montrait tout à tour d'une indulgence absolue ou d'un rigorisme étroit.

Le samedi, il rencontra dans la rue M. Artène qui lui servit sa citation de Mme de Sévigny:

— J'ai découvert un portrait de votre femme, mais il date de 1680. Je l'ai découvert dans une lettre de la marquise.

— Vraiment? demanda Paul avec condescendance pour les lubies de cet original.

— Le voici: «Je trouve des âmes plus droites que des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent.»

Des âmes plus droites que des lignes: sensible aux images, Paul Ferrière apprécia cet hommage adressé à Germaine. A combien de femmes pouvait-il s'adresser, et à combien d'hommes? Germaine était une exception, et l'on ne compose pas la vie avec des exceptions. Déjà M. Artène, sans transition — ou par une transition dont il était facile de deviner la trame — passait à un autre sujet:

— Vous savez qu'à la matinée de la préfecture tout le monde a remarqué les assisus du jeune Marolaz auprès de Mme de Chéran.

— Vraiment? répéta Paul.

— C'est comme je vous le dis. S'il n'était si joli garçon, je ne lui croirais aucun avenir.

— Est-il si joli garçon?

— Sans doute, et puis il a vingt-cinq ans. Mais j'estime Mme de Chéran plus sérieuse qu'on ne l'admet généralement.

Et sur ce certificat de bonne vie et mœurs il fit une pirouette et s'éloigna, laissant Paul tout préoccupé de l'avenir du jeune Marolaz.

Le dimanche, Mme Ferrière reçut la visite successive de Mme Marolaz et de Mme Hétry. Mme Marolaz venait recommander son fils. Elle aussi se préoccupait de son avenir:

— Vous êtes si bien en cour. M. Ferrière obtient du préfet tout ce qu'il veut. N'est-il pas devenu l'avocat officiel de la préfecture?

— Point du tout, protesta Mme Ferrière. Les communes lui confient leurs intérêts à cause de sa réputation.

— Vous ne savez pas, Madame, à quel point il est apprécié par M. et Mme Hétry.

Celle-ci vint un peu plus tard, portant les compliments comme une brassée de fleurs.

— Que me dit-on, chère Madame? Que vous partez pour la campagne, que vous allez vous installer à Annecy-le-Vieux?

— Rien n'est encore décidé.

— C'est un exil. Votre mari vous emmène en exil. Attendez les vacances. Vous savez que je reçois tous les jeudis jusqu'à la fin du mois. Des réceptions tout intimes. Vous en serez la reine, comme vous le fûtes à mon bal en avril, et hier à cette matinée dont le succès m'a ravie, je l'avoue. Mme de Chéran a ses partisans. Elle est, certes, jolie, mais je vous tiens pour cent fois plus belle.

Le soir, à table, comme il interrogeait sa femme, d'un ton indifférent et sans la regarder, sur les visites qu'elle avait reçues, celle-ci les énuméra et ajoura avec brièveté:

— Mme Moralez te recommande l'avancement de son fils. Mme Hétry nous invite à tous ses jeudis.

Ainsi la vie sociale les reprenait-elle avec son trantran ordinaire, sa mesquinerie, son ironie. Il n'y avait plus qu'à se laisser couler. Le temps apporterait son remède habituel d'oubli, et d'ailleurs il était trop tard. Par son silence, Germaine n'avait-elle pas admis le mensonge à son

foyer? Qu'elle ne sût rien, tout serait demeuré dans l'ordre, et il n'y aurait eu, au bout de peu de jours, qu'une rupture de plus entre deux amants et un ménage consolidé — consolidé comme la rente. Puisqu'elle gardait son secret, si elle savait, n'était-ce point pour s'assurer le bénéfice de l'ignorance? Il en venait à souiller les mobiles qu'il attribuait à sa femme, comme on trouble une source pure.

Le lundi, dans l'après-midi, il rencontra sous les arcades pleines de fraîcheur et d'ombre, Mme de Chéran en toilette claire, le cou et la naissance de la gorge dégagés, la peau brillante et appétissante. Comme il la saluait, sans ralentir le pas, elle lui fit un signe d'intelligence qui signifiait clairement: «A demain: n'oubliez pas que c'est demain mardi...» Elle était sûre qu'il viendrait: il la comprenait comme si elle le lui avait dit. Tandis qu'il rentrait, certains détails de leurs rendez-vous lui revinrent à la mémoire et il s'y complut.

Le soir, il parla d'un voyage obligatoire à Genève pour le lendemain. Certes, il n'irait point, il était décidé à n'y pas aller, mais il voulait se donner à lui-même le spectacle de son renoncement. Pouvant rejoindre sa maîtresse, il s'y refuserait afin de se convaincre lui-même de la rupture définitive.

Sa femme ne fit aucune objection à ce voyage. Elle se contenta de le regarder, non qu'il vit ce regard, mais il le sentit posé sur lui. Qu'avait-il besoin de le voir, quand il revoyait sans cesse, où qu'il fût, le regard de détresse, le regard d'épouvante et d'agonie.

Il passa une nuit presque sans sommeil. Il évoquait Berthe de Chéran dans les poses les plus amoureuses et il n'était déjà plus très sûr de ne pas partir pour Genève. Et même il tourna le bouton de la lumière électrique pour vérifier l'indicateur: 8 h. 10 du matin.

Mais, à d'autres instants, le regard de Germaine traversait les ténèbres pour l'atteindre:

«Je sais où tu vas, lui disait-elle avec ses yeux douloureux. Je sais, comme j'ai su là-bas, à la Sapinière. Rien de ce que tu fais, rien de ce que tu penses ne peut plus m'échapper aujourd'hui. Je te connais, je lis en toi. Pars si tu veux: tu es libre, et si tu pars je ne romprai pas davantage le silence que je me suis juré de garder. Mais, cette fois, c'est mon cœur et c'est ma vie que tu emporteras avec toi dans tes plaisirs. Tu pouvais ne pas y penser, autrefois, avant que j'ai su. Maintenant, le mal que tu me feras, tu le causeras librement, sciemment, volontairement. Je te vois maintenant, où que tu ailles. Jamais plus tu n'échapperas à mon regard...»

Puis il se rassurait tant bien que mal:

«C'est une hallucination, comme celle de Berthe au chalet du garde.»

Il écartait la vision, il recouvrait de sophismes le désir sensuel qui l'envahissait et le possédait:

«Germaine n'avait qu'à parler. Elle n'a pas voulu d'explications. Tant pis pour elle. Je ne demandais qu'à avouer ma faute. Mais je ne puis supporter plus longtemps cette situation fautive. Mon existence est atroce: j'ai droit à des compensations.»

Mais l'hallucination revenait, obsédante.

Le matin le trouva dans ce débat intérieur qui s'éternisait. Il s'habilla en hâte, non sans recherche, choisit une cravate

élégante qu'il fixa avec une épingle en brillants donnée jadis par Germaine — ne se souvenait-il plus de ce cadeau? — expédia son déjeuner et pénétra dans son cabinet de travail. Pourquoi s'était-il habillé comme s'il devait rejoindre sa maîtresse? Pourquoi avait-il rangé méthodiquement dans un sac de cuir ses objets de toilette pour les emporter? N'était-il pas résolu à ne pas aller à ce rendez-vous? Il changea de place ses dossiers, ouvrit l'un d'eux, tenta de fixer sa pensée sans y réussir. Machinalement, il regarda la pendule: 7 h. 58. En douze ou treize minutes on peut gagner la gare, et même en huit ou dix en allongeant le pas. Cette fois le choix s'imposait: immédiat, brutal, définitif. Oui, définitif: car il ne se rendrait pas à Genève, comme il s'était rendu au pavillon d'Ancey-le-Vieux, avec une sorte d'inconscience et de gaieté légère. Il n'imaginait point alors la souffrance de Germaine. Il entra au pavillon comme on entre dans une pâtisserie pour manger des petits gâteaux: c'était presque la même puérité de jouissance, inoffensive et joyeuse. Tandis que, pour sortir de chez lui, pour courir à ce rendez-vous, il fallait se détourner des yeux de détresse qui le suivraient, il fallait marcher sur un cœur. Germaine avait deviné la rencontre de Genève, comme elle avait surpris les amants au chalet du garde.

Il en était sûr: elle savait tout.

Huit heures sonnèrent. Il se cramponna à sa table de travail, comme pour se retenir à elle. La sueur coulait de son front. Ah! si Germaine était entrée! Pourquoi ne venait-elle pas? Il eut envie de l'appeler, de lui crier au secours. Pourquoi avait-elle gardé ce silence? C'était sa faute. Tout ce qui s'accomplirait serait sa faute. Huit heures cinq: il prit son chapeau, son sac à main, sa canne et s'élança dans l'escalier.

VIII

UN CŒUR D'HOMME (suite)

Il suivit une rue latérale pour courir plus librement sans être remarqué. A la gare les employés le connaissant — n'était-il pas l'avocat de la Compagnie? — le laisseraient traverser la voie et monter dans le train sans billet; en route il régulariserait son départ avec le contrôleur. Certainement il avait le temps. Mais voici que dans sa course il s'arrête. Est-il déjà à bout de souffle? Les yeux qui le suivent sans cesse se chargent de tant de reproche qu'il ne peut plus avancer. Puis il reprend sa marche rapide: Berthe de Chéran l'attend et le plaisir l'appelle...

Comme il débouche sur la place de la gare, le train siffle et s'ébranle: il est trop tard. Maintenant qu'il ne peut plus rejoindre son plaisir et Berthe de Chéran. Paul Ferrière est aussitôt dégrisé. Plus implacable que le regard douloureux de Germaine, il se voit et se juge. Il reste là cloué un instant, avant de faire demi-tour. Ainsi donc, après la scène du pavillon où sa femme l'a surpris — comment garderait-il le moindre doute à cet égard? — après la scène du jardin où sa femme a supporté héroïquement la présence de sa maîtresse pour préserver du scandale leur foyer, il a été assez lâche pour renouer sans amour sa liaison et même il prétend aimer sa femme uniquement. Le hasard seul, un hasard d'une minute, l'a préservé de la faute volontaire et préméditée. Il a

mesuré sa faiblesse: quelques secondes de plus, et il s'enlisait définitivement dans une existence de trahison et de mensonge, dont il eût été incapable désormais de se détacher. Celui qui descend une telle pente, comment la remontera-t-il?

M. Artène qui vient de chercher les journaux — car il tient à être le premier renseigné — le surprend dans cette posture d'incertitude:

— Vous avez manqué le train. C'est toujours désagréable.

— Oh! non, cela m'est égal, dit Paul d'un ton presque irrité.

— Où allez-vous?

— Je ne sais pas.

M. Artène, étonné, s'éloigne de lui comme s'il lui découvrait une maladie contagieuse:

«Ce Paul Ferrière est un cachotier. Il devait courir à quelque rendez-vous. Mais avec qui, puisque Mme de Chéran n'est pas sa maîtresse?»

Après avoir tourné sur lui-même comme s'il cherchait sa direction, Paul Ferrière revient sur ses pas, mais il passe devant sa demeure sans s'y arrêter. Il dépose chez un fournisseur son sac à main et s'en va à l'aventure. Il se retrouve dans l'avenue du Pâquier, presque déserte, longe le lac d'un bleu très clair et tout frais, traverse Albigny, prend un petit chemin qui longe la montagne de Veyrier et qui, passant au-dessus des Barattes, le conduit à sa propriété de la Sapinière. Est-ce le souvenir de Berthe qui le pousse par les épaules? Veut-il revivre par la mémoire les heures du pavillon? En vain la lumière du matin, caressant les flancs de la montagne que recouvre, comme un voile transparent, une légère brume bleutée, l'invite-t-elle à jouir du temps qui passe. Il marche en proie à son idée fixe, comme un chien de chasse sur une piste.

«Elle a dû passer par ici à son retour, songe-t-il, puisque je ne l'ai pas rencontrée. Mais elle avait dû venir par Ancey-le-Vieux.»

Et il se penche sur les buissons de la route, comme pour les interroger. Mais elle, ce n'est pas Berthe de Chéran. Il arrive à la Sapinière et trouve la maison fermée. Il n'y est pas retourné depuis le jour tragique. Elle aussi a dû trouver la maison fermée. Alors elle a poussé la porte du jardin pour se rendre à la ferme et s'y reposer en demandant si l'on n'avait point de nouvelles de son mari. A la ferme, on lui a répondu qu'on n'avait pas vu Monsieur. Inquiète, elle a dû commencer ses recherches. Il lui avait dit où il allait, et même il l'avait invitée à l'accompagner. Il avait osé, certain de son refus, l'inviter à l'accompagner. De quoi se serait-elle méfiée? Au pied d'un chêne, il y avait deux bicyclettes, mal cachées, trop mal enchées par les feuillages. Elle s'est approchée des machines, a reconnu celle de Paul. L'autre est une bicyclette de femme. Est-ce à ce moment-là qu'elle a laissé tomber son bouquet de fleurs des champs? A ce moment-là, ou ne serait-ce pas un peu plus tard en repassant au même endroit? Elle se dirige ensuite vers la forêt — il avait été question d'une coupe de bois et peut-être son mari était-il venu s'entendre avec un marchand à ce sujet — elle arrive à la hauteur du pavillon, elle entend des voix, elle s'approche, elle passe devant la croisée ouverte pour gagner la porte d'entrée. Elle regarde sans penser à mal: Berthe se recoiffe et Paul — son Paul — assis

dans un fauteuil, fume une cigarette en jouissant du spectacle. Les yeux, les grands yeux innocents se remplissent d'épouvante. Ceppendant elle a la force de ne pas crier, elle a la force de s'en aller...

Il a reconstitué la scène, comme un juge d'instruction recompose le crime.

Paul a suivi le parcours qu'elle a dû suivre. Il s'est arrêté devant le pavillon dont les volets sont clos. Ce qu'il voit, lui, ce sont les pauvres yeux d'épouvante et de détresse, tels qu'il les a vus quand il est entré dans la chambre de sa femme. Il n'a plus aucun doute sur ce qui s'est passé.

«Et ce matin, se dit-il avec dégoût, je la trahissais encore.

Il retourne à la ferme, ramène le fermier et son fils, leur montre le chalet du garde:

— Il faut me jeter ça par terre. C'est vieux, c'est pourri. J'ai besoin de l'emplacement pour en faire une pépinière.

— Oh! bien, Monsieur: on démolira après la moisson.

— Non, non, tout de suite. Aujourd'hui ou demain.

Il croit surprendre un imperceptible sourire sur le visage rasé du fermier. Celui-ci connaît-il le secret du pavillon? Sait-on jamais avec ces paysans fermés?

— Je vous donne le bois, reprend-il, si vous démolissez sans retard.

Les deux hommes évaluent les matériaux. L'aubaine est d'importance:

— Bien, Monsieur. On s'y mettra tout à l'heure, mais ce sera pour vous faire plaisir.

— Combien de temps vous faudra-t-il?

— Oh! c'est plus vite détruit que construit. Deux ou trois jours.

— Après, vous ferez passer la charrue afin de mettre le terrain en état. Nous nous installerons prochainement à la Sapinière: il faut que ce travail soit terminé.

— Bien, Monsieur, on fera le possible.

Car un paysan ne s'engage jamais. Et, de nouveau, Paul Ferrière croit démêler sur la face glabre l'imperceptible sourire ironique. Mais peu lui importe: n'at-il pas supprimé le passé en ordonnant d'arracher du sol ces planches et de bouleverser le sol même? En s'éloignant du pavillon, il respire plus librement.

«Comme la passion, ou le caprice — ce n'était qu'un caprice — songe-t-il, nous égare! Cette propriété appartient à ma femme. C'est le pays de son enfance. Et c'est là que je recevais ma maîtresse. Que de mensonges et de bassesses représente l'adultère!»

Il revient vers la maison. La terrasse, contenue par une balustrade, lui livre une perspective étendue sur le lac et les montagnes. Le soleil, déjà haut, allume des étincelles à la surface polie de ce lac uni comme à un miroir. Paul, insensible à la nature, s'est assis sur un banc et remonte en pensée le courant de ses jours.

Sur cette terrasse, il s'était fiancé, un soir de mai, en présence de M. et Mme Doret qui avaient enfin approuvé le choix de leur fille. Et il revoit une jeune fille si harmonieuse de mouvement, si fraîche de teint, d'une grâce si fondue et si pure, d'une expression si droite et candide, qu'il se demande maintenant comment il a pu demander sa main. Qui était-il pour offrir son avenir à cette enfant? On l'appelait le beau Paul Ferrière. Il passait pour riche, bien qu'il le fût moins qu'elle. Tout lui avait souri, tout lui avait été facile: l'exis-

tence, la carrière, le plaisir, et pareillement le mariage. Une chance continue avait arrangé ses aventures. Ses liaisons légères s'étaient dénouées sans tragédie.

Tous ces souvenirs amoureux lui donnent la nausée. Il ne voit plus en eux que leur tare, comme on découvre le ver dans un panier de belles pêches dont aucune n'est épargnée. Tous commencent dans la joie inconsciente et finissent dans l'amertume et la trahison. N'est-ce pas la courbe normale de toutes les amours qui finissent et toutes les amours ne finissent-elles pas? Si Germaine Doret avait pu découvrir d'un coup le passé de son fiancé, quelle honte eût été la sienne, et comme elle se fût enfié, de tendresse. Peut-être, pour les connaître, faut-il leur avoir infligé la souffrance. Peut-être l'inexorable vie, pour se perpétuer, exige-t-elle leur sacrifice? Car son passé n'était-il pas celui de la plupart des jeunes gens? N'est-il pas admis que jeunesse doit se passer? Le mariage n'est-il pas ainsi fondé, la plupart du temps, sur une erreur initiale dont bénéficie le mari?

Quelqu'un, cependant, voyait clair en lui, se défiait de lui, de ses gentillesses, de son humeur accommodante, de sa promptitude à accepter les événements sans réagir: le père de Germaine. Les premiers temps qu'il venait à la Sapinière, avant ses fiançailles, il devinait, sous les dehors aimables, l'hostilité de M. Doret. Par toutes sortes de flatteries il essayait de le séduire. M. Doret lui résistait, quand sa fille, déjà, ne défendait plus son cœur. Le vieillard lui posait des questions embarrassantes, provoquait des causeries sérieuses où il fallait donner son avis sur la vie sociale, sur le mariage, sur la métaphysique, sur la religion. Sans doute Paul ne soutenait-il aucune opinion subversive: mais il s'apercevait avec une certaine agacement qu'il n'avait jamais beaucoup réfléchi sur les choses essentielles et qu'il se contentait fort bien des opinions reçues dans son milieu, comme il clarifiait les arguments de ses dossiers d'avocat.

— Jeune homme, il vous manque un peu de méditation, disait M. Doret avec un sourire de bienveillance qui atténuait sa leçon. Je vous engage à lire Bonald, Joseph de Maistre, Auguste Comte, Le Play, Fustel de Coulanges.

— Je les ai lus, protestait Paul qui avait, en effet, de la lecture, mais de la lecture rapide et superficielle.

— Alors, il faut les relire. Mais ce sont les écrivains religieux, surtout, qu'il faudrait épouser. La *Somme* de Saint-Thomas, par exemple. Il est vrai qu'à elle seule elle réclamerait des années.

— Vous voyez bien, triomphait Paul. Et la discussion s'achevait gaîment, au vif agrément de ces dames qui redoutaient de la voir s'envenimer.

Paul, maintenant, regrette de n'avoir pas assez causé avec M. Doret, de n'avoir pas profité de son expérience, de sa haute sagesse, de sa culture très étendue. Nul doute qu'il eût formé l'esprit de Germaine. Et Paul comprend mieux, par lui, la force d'âme que celle-ci a tout à coup révélée dans leur crise domestique. Mais il le jugeait plutôt sévère de mœurs et rigide; peut-il lui attribuer cette prépara-

tion à un silence qui exclut la plainte et la révolte?

Il se lève, en proie à une grande agitation intérieure, comme s'il avait peur de voir apparaître devant lui sa fiancée. Ne le regarde-t-elle pas déjà avec les yeux de détresse dont la vision le poursuit? N'at-il pas dès lors commencé de lui faire du mal? Les années de son mariage défilent maintenant devant lui: années trop faciles encore, heureuses, certes, mais presque banales dans leur bonheur même, parce qu'il les a laissées couler sans les retenir, parce qu'il n'a pas assez profité d'elles pour composer une union indissoluble de corps et de cœur. L'allaitement du petit Jean fut la cause de leur première querelle. Il prétendait imposer une nourrice à son enfant; Germaine voulait avoir l'honneur de nourrir elle-même. Il céda, mais il s'estima lésé. Privé de sa femme, il fut accessible aux plus basses tentations et n'y résista pas toujours. Dégoûté de ce souvenir, il quitte la terrasse et s'en va sur le chemin.

Le village d'Ancey-le-Vieux, assez éloigné de la Sapinière qui touche aux pentes de la montagne de Veyrier, est très éparpillé. Un groupe de bonnes vieilles maisons savoyardes aux toits de tuiles brunes sert de cortège à l'église, tandis que des villas et des bâtiments de fermes s'étagent le long du coteau. L'église est sans caractère, mais à côté d'elle le clocher, séparé, adossé à la mairie, pareil au beffroi des villages flamands, élève sa tour ajourée aux fenêtres romanes.

Paul Ferrière, errant au hasard, traverse le village. Fatigué, il cherche où s'asseoir, où se reposer. Il est plus de midi, il n'a pas déjeuné, il n'a pas faim, mais il est très las. La porte de l'église est ouverte: elle n'est jamais fermée. Il entre, il tombe assis sur un banc.

C'est dans cette église qu'il s'est marié. Germaine, dans sa robe blanche, était d'une beauté de madone, presque trop immatérielle belle, car il se sentait pris, à côté d'elle, d'un respect nouveau qui transformait son amour. Ce sentiment qui s'était emparé de lui, que n'en avait-il compris le caractère?

Souvent aussi, et presque tous les dimanches — sauf certains dimanches de chasse — il accompagnait sa femme à la messe. Lui-même, s'il n'était pas croyant, ou si peu, ou si mal, se pliait volontiers aux signes extérieurs de la religion. N'était-ce pas encore une hypocrisie, si la religion n'avait pas pénétré son être intime, n'inspirait pas ses actes? Ou bien n'apportait-il pas, avec sa présence, un commencement de bonne volonté?

La chaleur, au dehors, était devenue pénible. Il trouve sous la nef une fraîcheur agréable et charmante. Quelque temps, il jouit de ce bien-être du lieu saint, presque sans penser, comme un voyageur surpris par le mauvais temps s'installe avec satisfaction dans un refuge. Puis ses pensées recommencent de l'agiter. Pour se fuir lui-même il prend sur la banquette un livre d'heures oublié et le feuillette. Les psaumes de la Pénitence fixent son attention: il relit après l'avoir lu le psaume 31:

Beati quorum remissae sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata (Heureux ceux dont les iniquités ont été remises et dont les fautes ont été pardonnées).

Dans un éclair il aperçoit l'utilité de la confession qui permet de recommencer

la vie, qui offre à toute vie désemparée, prête à sombrer dans l'abîme, un point d'appui, un support, la possibilité d'un nouveau départ. Ce qu'il ne peut pas avouer à Germaine sans la bouleverser dans sa pudeur et sa dignité, tout le triste fond humain dont il a honte et dégoût, il le pourrait avouer à un prêtre. Cependant il s'en tient à cette découverte. Il n'aspire qu'au pardon de Germaine, à sa réconciliation avec Germaine, au nouveau départ avec Germaine pour la vérité.

Continuant la lecture du paroissien, il arrive à l'évangile selon saint Mathieu qui se dit le jour des Rameaux. Et ces paroles du Christ aux apôtres l'arrêtent plus longtemps encore: *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma* (Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation; l'esprit est prompt, mais la chair est faible). *Veiller et prier*: ainsi la sagesse éternelle met-elle en garde les hommes contre leur faiblesse. Il n'avait ni veillé ni prié; comme la plupart des hommes, il s'abandonnait à la vie. Pour le réveiller du sommeil ancien de sa volonté, il avait fallu le silence de Germaine, ce silence plus terrible et angoissant que toutes les paroles, ce silence chargé d'un mystère où il se débattait, comme une mouche dans la toile, se préant davantage à chaque mouvement, à chaque réflexion.

Combien de temps est-il demeuré dans l'église d'Annecy-le-Vieux? Il n'a plus la notion de l'heure. Deux ou trois femmes sont entrées et sorties, venues, entre leurs travaux, réciter une dizaine de chapelet ou marmonner quelques oraisons, pour la plupart sans doute destinées à l'obtention de quelque bienfait temporel. Elles ont passé devant lui comme des ombres à peine distinctes. Quand il se décide à sortir, du seuil il voit le soleil déclinant atteindre de biais les montagnes. Alors il se reproche de s'être attardé: Germaine a pu croire qu'il était parti pour Genève, et ses yeux douloureux n'ont-ils pas pénétré le but de ce voyage? Le train du soir qui l'eût ramené arrive à Annecy vers dix heures. Il faut qu'au préalable il soit rentré chez lui, afin qu'elle ne puisse conserver aucun doute. Et comment lui expliquerait-il l'emploi de cette journée livrée tout entière au passé? Elle ne lui posera aucune question, mais il lui appartient de tranquilliser enfin ce cœur torturé. Ce sera l'occasion d'obtenir ensemble son secret et son pardon.

Il est huit heures du soir quand il rentre chez lui. A la salle à manger la table n'est pas encore desservie, mais il n'y a personne.

— Où est Madame? s'informe-t-il auprès de la femme de chambre.

— Dans la chambre des enfants.

Il ouvre doucement la porte. Germaine lui tournant le dos, fait réciter leur prière du soir à Jean et à Claire en chemise de nuit. Les petites voix hésitent, et c'est Germaine qui reprend ou complète chaque phrase. Elle en est à la fin: *mais ne nous laissez pas succomber à la tentation, et délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.*

Paul, en lui-même, répète:

«Ne nous laissez pas succomber à la tentation; est-ce la hasard seul qui, ce matin, m'a fait manquer mon rendez-vous? Délivrez-nous du mal. Oui, délivrez-nous du poids du mensonge qui nous oppresse, de l'abîme de silence qui s'est creusé entre nous.»

Puis, d'une voix qu'il s'efforce de rendre naturelle et même gaie, il souhaite le bonsoir à sa femme et à ses enfants.

— Papa, crient Jean et Claire qui, pieds nus, se précipitent, heureux de cette occasion de ne pas se coucher encore.

Germaine s'est retournée presque effrayée. Mais elle a eu peur, elle tremble, elle est toute décolorée, et ses yeux révèlent une telle angoisse! Tant d'émotion est-elle naturelle pour un simple retour anticipé?

— Je croyais, murmura-t-elle en essayant de sourire, que le train de Genève n'arrivait que plus tard. J'ai été surprise.

— Je ne suis pas allé à Genève.

— Ah! dit-elle très vite, et la tristesse de ses yeux s'atténue.

Du moins il a cru surprendre dans le regard une flamme plus vive, mais l'expression des yeux est si fuyante. Il ajoute:

— J'ai passé la journée à Annecy-le-Vieux.

Et il retrouve les pauvres yeux douloureux du premier regard. Pourquoi ont-ils repris leurs expressions d'angoisse et d'épouvante? Germaine ne devine-t-elle pas qu'il lui apporte un cœur transformé? Mais à chaque mot qu'il prononce maintenant, il ne peut que lui faire du mal. La journée qu'il a passée à Annecy-le-Vieux, comment n'évoquerait-elle pas ses trahisons? Il comprend trop tard l'effet que son explication a dû produire. Il est revenu pour se confesser à Germaine et la supplier d'oublier, et voit qu'il continue de la tourmenter.

— Veux-tu, reprend-il, que nous nous installions à la Sapinière? Les enfants seront au bon air et j'étouffe ici.

Ne va-t-elle pas comprendre pourquoi il étouffe ici? Comme si elle était résolue à ne jamais rien lui refuser, elle répond d'un air indifférent:

— Je veux bien.

Il lui a proposé de revenir avec lui au lieu même où il l'a trompée. Son indélicatesse lui apparaît brusquement, le bouleverse, le consterne. Tout ce qu'il propose, tout ce qu'il dit, tourne à son désavantage. Comme il est malaisé de se délivrer du mal à soi tout seul! Et Germaine a accepté sans protestation. Elle a murmuré d'un ton glacé: *Je veux bien*. Une fois de plus, l'occasion de savoir lui échappe. Mais toujours elle lui échappera. Il en a désormais la certitude. Germaine ne parlera jamais. Et pourtant il faut qu'elle parle: leur réconciliation, leur bonheur, leur salut est à ce prix.

IX

UN CŒUR DE FEMME

Germaine avait donc consenti sans objection à quitter Annecy pour s'installer à la Sapinière.

Jadis elle aimait cette maison de campagne où elle avait passé son enfance toute choyée par ses parents, où elle s'était fiancée à Paul, depuis son mariage, elle vivait avec lui d'une vie plus intime, loin des visites et des clients, dans la paix des champs et des bois, en face du spectacle qu'offraient, de la terrasse, le lac et les montagnes, et que renouvelaient sans cesse les changements de lumière. Jadis, c'était presque hier. N'allait-elle pas retrouver cette douceur ancienne et s'épanouir à nouveau? Était-ce la chaleur qui l'avait amaigri et pâlie? Sans doute un

air plus vif raffermirait-il sa santé. Chaque année c'était-elle qui demandait à Paul d'avancer leur départ d'Annecy: pourquoi, cette année, se serait-elle résignée à prolonger son séjour à la ville?

Comme autrefois, elle allait et venait dans la maison, en active ménagère, et menait elle-même ses enfants à la promenade. Elle choisissait les chemins qui vont au village ou vers le lac, non plus ceux qui conduisent à la forêt et sur la montagne qui avaient autrefois ses préférences. Mais, tandis que les petites joues de Claire et de Jean prenaient au vent salubre de fraîches teintes d'incarnat, elle continuait de dépérir lentement.

Son mari suivait avec inquiétude les progrès du mal mystérieux qui la minait. Ce mal était-il mystérieux pour lui? Bien des femmes, cependant, souffrent de maux mal définis qui les consomment. Plus d'une fois il lui proposa de consulter leur médecin. Elle refusa presque durement:

— A quoi bon? Je n'ai aucune maladie.

— Tu souffres pourtant: je le vois bien.

— Mais puisque je n'ai aucun mal.

Ce ne pouvait être que son secret qui peu à peu, usait ses forces, l'épuisait; peu à peu elle en mourrait. Mais il avait renoncé par découragement à en obtenir l'aveu. Puisqu'à son retour d'Annecy-le-Vieux, il n'avait su prononcer que des paroles maladroitement et cruelles qui la blessaient au lieu de vaincre enfin son silence, comment retrouverait-il l'occasion perdue? Il cherchait à sa confession un cadre ou un préambule, ne pouvant imaginer de l'aborder directement, car il n'était pas encore parvenu à cette simplicité de cœur qui ouvre les voies à la vérité.

La solitude dont il espérait un rapprochement accusait davantage leur séparation. Ils n'habitaient pas la même chambre, ainsi qu'ils en avaient l'habitude les années précédentes, sauf pendant les périodes où elle avait nourri ses enfants, et cet arrangement s'était conclu par une sorte de convention tacite. Lui, n'ayant pas réussi à faire d'elle sa confidente, s'enfermait dans la bibliothèque pour travailler ou lire l'un ou l'autre des ouvrages rassemblés avec goût par M. Doret. Plusieurs fois par semaine, il descendait à la ville pour y plaider ou pour y recevoir ses clients. Il y rencontrait l'une ou l'autre de leurs relations, mais les témoins de son passé lui étaient à charge et il ne montrait, plus, dans son accueil, cette bonne humeur qui lui attirait les sympathies.

M. Artène, bien que sensible à sa dernière rebuffade, ne renonça pas à l'aborder, car il avait une nouvelle sensationnelle à placer:

— Le jeune Marolaz a eu de l'avancement.

— Je m'en réjouis.

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.— Effets infailibles.—\$2.00 la boîte.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

1-1 F.

— Vous savez qu'il le doit à la jolie Mme de Chéran. Elle est toute puissante à la préfecture. Elle ne manque pas un des jeudis de Mme Hétry. Et comment va la belle Mme Ferrière?

— Très bien, je vous remercie.

Et Paul coupa court à l'entretien. Ce rapprochement des noms de sa femme et de son ancienne maîtresse lui avait donné un haut-le-cœur. Jadis — il n'y avait pas si longtemps encore — il se montrait plus accommodant.

Quelques jours plus tard, il rencontra Mme Hétry, flanquée de sa fidèle dame d'honneur ou de compagnie, Mme Marolaz.

— Eh bien, monsieur le sauvage, on ne vous voit plus.

Il s'excusa sur son installation à la campagne.

— Oui, oui, reprit la très aimable préfète. Nous savons ce que cela veut dire: les amoureux n'ont besoin de personne. Est-ce beau, un ménage si uni après deux enfants? Mais nous irons troubler votre tête-à-tête.

Elle se tourna vers Mme Marolaz pour quêter son approbation.

— N'est-ce pas, chère amie?

— Mais certainement, appuya la dame d'honneur avec componction. Annecy-le-Vieux n'est pas éloigné. La voiture de la préfecture...

— Non, non, nous irons à pied et en chœur rendre visite à Mme Ferrière. Toutes les habituées de mes jeudis. Vous savez que Mme de Chéran n'en manque pas un.

De nouveau, elle interpella sa compagne.

— Votre fils, Madame, lui fait deux doigts de cour. Il a raison, il n'est pas marié. Il faut bien que jeunesse se passe. Mme de Chéran sera du voyage: n'est-ce pas, cher Monsieur? Elle est bien jolie, Mme de Chéran, un peu coquette, mais bien jolie. Vous, le sort vous a gâté avec Mme Ferrière.

Exaspéré, Paul écarta l'importune menace:

— Mme Ferrière est malade et ne reçoit personne. Elle sera désolée, croyez-le bien.

Ces dames se confondirent en regrets, montrèrent des mines apitoyées, réclamèrent des détails, demandèrent des nouvelles.

Le hasard enfin — inévitable dans une petite ville — mit dans la rue Paul Ferrière en face de Mme de Chéran, toujours appétissante, le cou dégagé et la peau moite. Déjà il la dépassait avec un salut, quand elle l'interpella:

— Monsieur Ferrière, j'ai un mot à vous dire.

Par politesse, il s'arrêta, mais, cette fois il ne pensait qu'à Germaine. Elle eut un sourire ambigu:

— Alors vous avez manqué le train l'autre mardi.

Une indiscretion de M. Artène l'avait sans doute renseignée. Cependant, Paul ne trouvait pas sa réplique. Le drame intime qu'il vivait le désarmait.

— Tant pis pour vous! reprit-elle. Vous savez ce que vous avez perdu.

— Je le sais, Madame, dit-il assez piteusement.

Mais, loin d'abuser de son triomphe, elle en montra brusquement un vif dépit. Le goût de l'amour a bien vite fait de transformer les caprices que l'on croit les plus passagers. D'une voix échangée, d'une voix langoureuse, elle avoua:

— Non, Paul, c'est tant pis pour moi. Car je vois bien que vous ne m'aimez plus.

— Madame...

L'avait-il jamais aimée? Il la regardait comme une étrangère. Il se sentait libéré d'elle et ne comprenait plus le désir qui l'avait poussé si impérieusement vers la gare, le matin du rendez-vous de Genève. Voulut-elle lui laisser de leur liaison un souvenir sans aigreur et dissiper elle-même la vision néfaste qui les avait séparés? Fut-elle inspirée par une horreur instinctive de la tragédie à laquelle elle avait failli être mêlée, ou par un autre sentiment plus obscur de générosité envers cet amant qui lui donnait des regrets dont elle ne craignait pas l'aveu, où tout simplement par le besoin de rétablir la vérité? elle ajouta pour le retenir encore:

— Avant de vous quitter, Paul, je tiens à vous dire que là-bas au pavillon — notre pavillon...

— Il n'existe plus.

— Ah! vous l'avez détruit? Eh bien, là-bas, je n'ai rien vu.

— En êtes-vous bien sûre?

— Absolument. La frayeur me donne ainsi des visions. Au revoir, Paul.

— Adieu, Madame.

— Oui, adieu, puisque vous le voulez.

Elle acceptait sans vanité que la rupture vint de lui, et non d'elle, malgré l'argument que lui avait fourni, sans le savoir, M. Artène. Ainsi fut consommée, dans la rue, cette rupture.

Paul, ce soir-là, remonta à la Sapinière le cœur plus agité encore. Il ne revoyait plus sa femme sans appréhension, mais il attendait de chaque jour l'occasion de vaincre son silence et de rebâtir leur vie sur le pardon. Voici qu'un mot de Mme de Chéran, dit presque avec solennité et dans un moment grave où elle ne devait point songer à mentir, remettait tout en cause. Que Germaine eût passé devant le chalet du garde et surpris leur rendez-vous, il n'en avait jamais eu, comme preuve, que la vision de son ancienne maîtresse, et celle-ci l'attribuait à la peur, en niait spontanément la réalité. De la connaissance de sa trahison, Germaine n'avait jamais donné aucun témoignage. Au contraire, tous les témoignages attestaient son ignorance: son accueil naturel au retour, sa rencontre avec sa rivale, et cette nuit même où elle s'était donnée — donnée ou laissée prendre sans défense? De nouveau, les doutes le tourmentaient sur le chemin de sa maison. Et quand il revit sa femme, de nouveau, il ne douta plus. Constatant les traces chaque jour plus évidentes de son dépérissement, il se répéta avec tristesse:

«Je ne puis la laisser mourir. Mais que faire?»

Que faire? Puisqu'elle ne parlerait pas, puisqu'elle ne voulait pas parler, c'était à lui d'arracher le voile qu'elle jetait sur le passé: «Oui, lui dirait-il, et que de fois, dans ses allées et venues sur la route, il se murmurait à lui-même ce qu'il lui dirait! — j'ai trahi la femme la plus fidèle, la plus aimante, la plus digne d'être aimée et, erois-moi, la plus aimée. Je l'ai trahie pour une pauvre petite créature de peu de poids, dont elle n'a plus rien à redouter, et pas même un souvenir. Je ne chercherai pas d'excuse. Je ne suis qu'un homme, vaniteux, faible et sensuel comme la plupart des hommes. Toi, tu ne peux comprendre. Le mal est en dehors de toi. Mais tu peux, si tu m'aimes encore,

me pardonner, oublier. Je suis devenu, à cause de tes pauvres yeux de douleur, un homme nouveau. Aide-moi, mon amie. Sans toi, je n'ai pas de force. Avec toi, peut-être vaudrais-je mieux. Mon amour pour toi a grandi de toute la conscience de mon injustice. Je le sens en moi, plus profond et plus fort qu'au temps de notre bonheur. Je connais mieux ton cœur à présent, et le mien, hélas! Maintenant tu seras heureuse. Germaine, écoute-moi. Ce n'est plus le temps du silence... »

Il était décidé à s'accuser lui-même quand l'affirmation de Berthe de Chéran le venait sournoisement paralyser, lui représentant le danger d'avouer une faute ignorée et de troubler une vie dont le drame intérieur n'existait que dans sa propre imagination. Le temps passait et il continuait de se taire, lui aussi. Il y avait six semaines que sa maîtresse était venue au chalet du garde pour la dernière fois.

Juillet s'achevait dans une série de beaux jours. Le soir, de la terrasse, les habitants de la Sapinière pouvaient voir au soleil couchant le lac et le ciel rivaliser d'éclat. Mais Germaine ne redescendait de la chambre des enfants, après avoir procédé à leur coucher, que pour souhaiter le bonsoir à son mari et tendre le front à son baiser. Fatiguée, n'était-il pas naturel qu'elle abrégât les veillées? Paul, au contraire, demeurait longtemps à suivre la montée des ombres, attendant quelque événement qui le délivrerait du mal.

Il crut, un jour, avoir trouvé la solution. Comme il sortait de la bibliothèque pour prendre l'air avant le dîner, il aperçut Germaine au jardin. Elle émondait ses rosiers et dans ce travail elle gardait cette démarche souple et fière qu'il aimait en elle, la comparant volontiers à une Diane. Comme elle se retournait de son côté, il ne remarqua plus que sa pâleur et sa maigreur qui lui causaient tant d'alarmes. Il l'appela:

— Ecoute, Germaine, lui dit-il et sa voix tremblait comme s'il allait prononcer des paroles importantes, il fait bon ce soir. Viens te promener avec moi?

A cause de sa propre émotion, il ne distingua pas celle de sa femme. Surprise de cette proposition, car ils ne sortaient plus ensemble, elle commença par l'éluder mais avec une ébauche de sourire:

— Les enfants me réclament.

— Ils sont sages. Française veille sur eux. Et nous n'irons pas loin.

Elle n'avait plus aucun prétexte. Elle ne voulut pas prendre de chapeau. Elle ne craignait pas les ardeurs du soleil couchant. Pour la première fois de l'année, ils marchaient côte à côte à travers les vergers dont ils connaissaient tous les arbres. Fût-ce pour lui montrer sa liberté d'esprit, elle se réjouit de la prochaine récolte de mirabelles et d'abricots qui promettaient aux enfants de nombreux pots de confitures. Ainsi parvinrent-ils au sentier qui menait au bois de sapins.

— Où me conduis-tu? demanda-t-elle, comme si elle ne pouvait deviner le but de leur promenade.

Anxieux, il suivait ses mouvements, comme le chasseur ceux de la perdrix qu'il approche. Bien qu'il ne l'effleurât point, il la devinait toute frémissante et croyait entendre les battements précipités de son cœur. Peut-être marchait-il trop vite. Cependant elle ne se défendait pas. Et il songeait:

« Là-bas, elle parlera enfin. Ou c'est moi qui parlerai. »

Il était certain qu'elle ne résisterait pas à cette confrontation. Comment ne l'avait-il pas encore imaginé ?

— Allons, répondit-il, jusqu'à la forêt.

Tu ne lui as pas encore rendu visite.

— Je veux bien, fit-elle simplement.

Il l'observait, guettant sa réponse, mais il ne put relever sur son visage aucun signe nouveau d'altération, et s'étonna d'une acceptation aussi spontanée.

A la lisière du bois, elle ne manquerait pas de chercher des yeux le pavillon invisible. Il la regardait; elle ne témoigna d'aucune surprise. Peut-être était-elle déjà venue là, toute seule, poussée par cet instinct obscur que nous avons de nous détruire nous-mêmes en cultivant notre douleur. Et il continua de la fixer, tandis qu'il lui expliquait le changement de lieux que sans doute elle avait remarqué et dont elle refusait de parler.

— Le chalet du garde a disparu. Il ne servait plus à rien. Je l'ai fait jeter bas. Nos fermiers se chaufferont tout l'hiver avec ses vieilles planches. Tu ne tenais pas à le conserver ?

— Non, dit-elle, je n'y tenais pas.

Et, comme pour lui montrer qu'il ne vaincrait pas son silence; elle le dépassa de quelques pas et marcha sur l'emplacement de l'ancienne maisonnette où la charrue avait passé. Stupéfait, atterré, il l'accompagnait des yeux. Sa dernière expérience échouait. Il ne saurait jamais d'elle le secret qui la consumait. Ou peut-être s'était-il égaré lui-même et Berthe de Chéran avait-elle, comme elle en avait convenu, inventé dans sa frayeur sa vision.

Déjà, ayant franchi l'espace découvert, Germaine disparaissait sous les arbres, puis reparaisait. Il la suivait aisément à sa robe claire.

Le soir montait de la plaine, un beau soir d'été, suave et doux, dont ils pouvaient distinguer, entre les branches, la lumière qui traversait la lisière et déposait des taches blanches sur les fûts et le sol. Le bois leur faisait bon accueil, les entourait, comme une assemblée amicale. Autour d'eux les sapins levaient leurs mille bras en geste de bénédiction. Il en était d'antiques et de vénérables qu'une mousse recouvrait, et dont le jet semblait se perdre au-dessus de la masse des frondaisons.

Germaine attendit son mari. Elle s'appuyait à l'un de ces troncs colossaux qui semblaient la protéger comme un bon génie de la forêt.

— Rentrons, dit-elle, les enfants doivent nous réclamer.

Elle donnait le signal de la retraite. Il ne souleva pas d'objection. Le silence de Germaine l'avait gagné. C'était fini; il n'y avait plus qu'à rentrer en effet. Cependant il regardait sa femme, ainsi appuyée à l'arbre géant, avec une tristesse infinie. Les taches claires du couchant avaient disparu. Maintenant des vapeurs violettes envahissaient le bois, tendaient leurs voiles légers qui semblaient descendre des branches sur le sol bruni.

Désespérant de lui arracher un aveu, il la suivit dans le sentier. De nouveau ils traversèrent l'emplacement du pavillon. Alors il fut tenté de sa rapprocher d'elle. Une sorte de fureur s'empara de lui. Sur le lieu même de sa trahison, s'il prenait Germaine dans ses bras, s'il cherchait ses lèvres, comment ne lui résisterait-elle pas ? Cette fois il tenait sa preuve: cette

fois il sortirait de l'affreuse incertitude où il se débattait depuis tant de jours: enfin il connaîtrait la vérité. A ce moment précis elle se retourna. Lut-elle dans les yeux de son mari la tentation: il crut retrouver dans le regard de Germaine cette expression d'épouvante, d'agonie qui le poursuivait depuis la nuit où il l'avait possédée. Et subitement dégrisé, il eut honte de lui-même.

Ils débouchèrent dans les vergers qui les ramenaient à la maison. Là ils se trouvèrent tout à coup en face de toute la beauté du couchant. Les sommets des montagnes étaient encore embrasés et tout le bord du ciel se teintait de couleurs qui, par d'insensibles dégradations, passaient du violet à l'or. Le lac reflétait ces mille nuances en les atténuant. C'était l'heure où le soir répand sur la terre sa paix seraine après le travail. Paul Ferrière se détourna de ce spectacle comme si toute cette paix n'était pas pour lui. Son découragement était profond, infinie sa détresse. Devant lui, Germaine pressait le pas comme si elle avait hâte de rentrer. Déjà l'éclat du soir se fondait. La terre, que l'ombre recouvrait, prenait une expression de recueillement grave.

Le petit Jean qui jouait sur la terrasse, dès qu'il aperçut ses parents, courut à leur rencontre et se jeta dans la robe de sa mère qui marchait devant:

— Maman et papa ensemble, cria-t-il comme si c'était là un événement.

Ensemble ? Avaient-ils jamais été plus séparés ?

X

UN CŒUR DE FEMME (suite et fin)

Ce même soir, Paul, ne pouvant demeurer seul au salon tant il se sentait le cœur lourd dans la solitude, vint chercher un refuge dans la chambre des enfants en assistant à leur coucher. Il entendit leur prière, mais s'arrêta aux paroles du *Pater* qui l'avaient déjà frappé: *Ne nous laissez pas succomber à la tentation, et délivrez-nous du mal.* Quand les petits furent au lit, prêts à s'endormir, sa femme l'emmena, car le sommeil des enfants est sacré. Et comme elle lui souhaitait le bonsoir, à l'accoutumée, avant de regagner sa chambre, il la retint:

— Reste encore, implora-t-il.

Etonnée de cette insistance toute nouvelle, elle parut hésiter puis répondit son habituel:

— Je veux bien.

Il l'emmena sur la terrasse après lui avoir posé sur les épaules, d'un geste gauche et tendre, un châle pour la garantir contre la fraîcheur de l'air. La maison s'endormait: ils étaient seuls. C'était une de ces belles nuits d'été qui, sans lune, ne sont pas obscures, où quelques heures du crépuscule semblent traîner au ciel et ajouter leur pâle rayonnement à la clarté des étoiles. Ils pouvaient distinguer le dessin des montagnes et deviner les contours du lac aux petites lumières qui indiquaient l'emplacement des villages. La terre, autour d'eux, faisait silence. Et ce silence se prolongeait en eux.

N'allait-il pas le rompre enfin ? Sans oser encore se tourner vers elle, il la devinait toute craintive. Elle devait se demander intérieurement: « Que me veut-il ? Pourquoi m'at-il conduite ici ? N'avions-nous pas accepté la séparation de nos

nuits ?... » Mais lui-même éprouvait une extraordinaire émotion. Il voulait parler et ne pouvait pas. Plus que le silence de l'heure, le silence persistant de Germaine lui scellait la bouche. Cependant il avait compris que la parole qui briserait le mensonge ne dépendait pas, n'avait jamais été dépendante des événements extérieurs, ni des lieux, ni du secret à garder, mais de lui-même uniquement. L'aveu n'avait besoin ni d'un décor ni d'un préambule. Ce qu'il avait à dire, c'était le mot qui le libérerait et lui rendrait, non pas le cœur qu'il n'avait pas perdu, mais la confiance et la paix de cette femme dont le bonheur et la vie lui avaient été confiés pour toujours.

Il pensait à tout cela et il se taisait. Et tous deux, assis côte à côte, étaient la proie d'une angoisse sans nom.

Alors, pour sortir de cette affreuse torpeur, il lui prit la main en l'appelant:

— Germaine.

Elle n'opposa aucune résistance. Sa main était inerte et glacée.

— Comme tu as froid ? dit-il encore.

Veux-tu rentrer ?

— Comme tu voudras.

Déjà elle était prête à se lever, et ce serait fini.

— Non, non, implora-t-il à nouveau, pas encore.

Et parce que ses lèvres s'étaient rouvertes pour de banales paroles d'amitié, le mot libérateur lui vint enfin, et il se sentit sauvé:

— Germaine, je t'en prie, délivre-moi du mal.

Elle n'opéra pas le rapprochement avec le verset du *Pater* et crut à un mal physique:

— De quel mal souffres-tu ? s'informa-t-elle, déjà inquiète de sa santé.

— Du mal que je t'ai fait.

Cette fois elle ne répondit pas. La main qu'il tenait cessa d'être immobile. Mais il était trop absorbé par ce qu'il disait pour connaître, au frémissement de cette main, ce qu'elle ressentait. Comme elle ne répondait pas, il murmura:

— Germaine, pardonne-moi.

La main ne remuait plus. Et d'une voix ferme, presque dure, Germaine répondit:

— Te pardonner quoi ?

Il allait parler. Le comprit-elle ? Elle le prévint:

— Je ne t'ai jamais adressé aucun reproche. Si j'ai quelque chose à te pardonner, c'est fait, mon ami.

Cette voix trop assurée, ce ton trop calme dans une pareille circonstance étaient-ils le signe de son ignorance ? Ou bien se raidissait-elle toute crispée dans un effort suprême, pour garder son secret ? Une fois encore, Paul connut l'hésitation et le doute. Mais il marcha dessus avec décision:

— Non, déclara-t-il, il faut que tu saches. Je ne suis pas digne de toi, ni de ton pardon.

— Paul, supplia-t-elle pour l'arrêter.

— Je t'ai trahie avec...

Ce qu'il allait dire, c'étaient les mots qui souvent lui venaient à la bouche quand il pensait au discours qu'il tiendrait à sa femme, c'était: *avec une pauvre créature dont je ne me souviens plus, ou quelque chose d'approchant.* Ce n'était sûrement pas le nom de son ancienne maîtresse. Germaine s'était dressée et d'une voix changée lui imposait silence:

— Tais-toi, je t'en prie, tais-toi: ne dis plus rien.

Pour la Publicité dans

"LA REVUE MODERNE"

s'adresser à

M. GEORGES MOREAU

274, Rue Clark - - MONTREAL

Tél: Main 8037

Ainsi perdait-elle son secret. Comme il avait été simple, comme il était simple de le lui arracher! Il n'était pas besoin de préambule, ni de décor. Un nom et pas même ce nom, la seule allusion à ce nom avait suffi.

— Tu savais donc, dit son mari et, la faisant rasseoir près de lui, il glissa doucement à ses pieds et posa la tête sur les chers genoux:

— Germaine, cette fois veux-tu m'entendre?

Elle ne le laissa pas dans cette pose et ce fut elle qui s'appuya à son épaule quand il fut de nouveau à côté d'elle. Ce fut elle toute bouleversée, toute secouée de sanglots, ce fut elle sans forces, après avoir été si forte, ce fut elle devenue pareille à un petit enfant dont rien ne peut plus arrêter les larmes. Par une délicatesse qu'il n'avait pas prévue, au moment où il humiliait sa misérable vanité d'homme, elle lui montrait sa faiblesse et réclamait elle-même son appui. Aucun signe de pardon, aucun témoignage d'amour ne pouvait dépasser celui-là. La soutenant, lui-caressant les cheveux, il l'engageait à pleurer, non sur elle, mais sur lui qui, l'aimant, lui avait apporté la douleur et le mal. Et il commença de lui dire, à phrases entrecoupées, en cherchant à préserver de son mieux la pudeur et la dignité qu'il avait offensées, les étapes successives qui l'avaient conduit à la connaissance de sa faute, au mépris de soi-même, au dégoût du mensonge, au tendre respect de son amour.

— Ton silence, Germaine, me poursuivait plus que tous les reproches.

Il dit son obsession, sa révolte même contre ce silence persistant, et comment, découvrant en lui tout un fond humain qu'il n'avait pas exploré tandis qu'il se laissait vivre sans veiller — sans veiller et prier — il avait failli tomber plus bas encore, peut-être irrémédiablement. Mais Germaine, cette fois, se redressa pour protester:

— Ne parle pas ainsi: pourquoi t'accuser à tort?

— Tu sais encore, reprit-il, de quoi je m'accuse en ce moment. Tes yeux qui me faisaient peur et qui m'attiraient ensemble lisaient en moi. Ton regard était ma conscience et c'est pourquoi je n'osais plus te regarder. Oui, j'ai voulu partir pour Genève.

— Ce n'est pas vrai, dit-elle: tu n'es pas parti.

— Tu as pu croire que j'étais parti. Je t'ai infligé cette nouvelle agonie, et tu es là pourtant, près de moi.

Il vint à la journée d'Annecy-le-Vieux, à sa longue méditation dans l'église.

— Dans l'église, répéta-t-elle comme si elle était frappée d'un mystérieux rapprochement. Toi aussi.

Mais, préoccupé de sa confession, il ne prit pas garde à ces derniers mots. Il se rappelait les Psaumes de la pénitence et l'Évangile selon Saint-Mathieu, et comment il s'était juré de vivre désormais près d'elle dans la vérité. A son retour il avait voulu, sans retard, exécuter sa promesse intérieure et il avait éprouvé combien il est difficile de revenir en arrière quand le temps à déjà accompli son œuvre et comment, venu pour la paix, on continue de faire le mal et la guerre.

— Et toi, Germaine, ajouta-t-il, si je n'avais pas parlé, tu n'aurais rien dit, jamais?

— Oh! non, répondit-elle encore toute en larmes, je n'aurais jamais rien dit.

— Tu serais morte plutôt, je le voyais bien, et moi, je ne pouvais pas parler.

Elle dit gravement, comme si elle se parlait à elle-même:

— J'avais bien pensé à mourir.

Il la reprit dans ses bras, pour lui demander quand cette pensée lui était venue.

— Après... je t'en prie, laissons ces choses. Fais-les moi oublier.

— Oui, mais maintenant pourquoi te taire?

— Pourquoi parler? C'était bien inutile, puisque tu ne m'aimais plus.

Doucement il rectifia:

— Puisque tu croyais que je ne t'aimais plus.

Elle répéta docilement:

— Puisque je croyais que tu ne m'aimais plus.

— Cependant tu n'as pas songé à me quitter.

— J'y ai songé, Paul.

— Ah!

— Puisque j'ai songé à la mort.

Comment atteindrait-il cette perfection d'amour? Il se pencha pour baiser avec pitié la main qu'il avait gardée. Elle reprit:

— Je n'y ai pas songé longtemps. Dans ma détresse, je me suis souvenue des paroles que m'avait adressées mon père, ici même où nous sommes, sur cette terrasse, un jour que je lui confiais mon bonheur. C'était après notre mariage. «Les épreuves te viendront, m'a-t-il dit. Il faudra bien t'y préparer. Tu auras besoin, toi aussi, de courage.» Je n'étais pas préparée à cette épreuve. Ma vie était si calme, si heureuse, trop heureuse. Peut-être que dans le bonheur on ne réfléchit pas. Alors j'étais désarmée. Sans le secours qui m'est venu...

Comme elle s'arrêtait, il demanda:

— Quel secours t'est venu, Germaine?

Enfin elle révéla son secret:

— Le même qu'à toi. Je ne sais pas s'il y en a un autre... Je me suis sauvée. Par un petit sentier que je connais j'ai gagné Annecy-le-Vieux. Je n'avais qu'une pensée qui était de descendre au bord du lac. J'avais oublié mes enfants. J'ai passé devant l'église. C'est là que nous nous sommes mariés. A bout de forces, j'y suis entrée.

— Comme moi.

— Oui, comme toi. Je suis restée là longtemps, je ne sais pas combien de

temps. J'ai pleuré, et puis j'ai fini par prier. C'est le secours qui m'est venu. Dieu m'a rappelé mes enfants. Pourtant ce n'est pas la pensée des enfants qui m'a ramenée. Je me suis rappelée aussi que mon devoir ne venait pas de mon bonheur, et que ton... abandon ne me déliait pas de mon serment. J'avais juré devant Dieu, presque à la place où j'étais, d'être toujours fidèle et soumise. Je me suis promis de le demeurer. Alors...

— Alors? réclama-t-il tendrement, comme un enfant qui veut le dénouement d'une histoire.

Elle eut un sourire fragile, le premier.

— Alors, il n'y avait plus qu'à se taire.

— Je n'aurais pas supporté tes paroles de douleur, Germaine.

— Oh! je ne voulais pas t'apitoyer, puisque tu ne m'aimais plus...

Mais cette fois elle corrigea d'elle-même:

— Puisque je croyais que tu ne m'aimais plus. Mon silence était ma seule force. Et cela valait mieux pour nos enfants, pour nous. Si j'avais parlé, j'aurais pleuré, j'aurais gémi, peut-être crié. Oh! non, tout cela est si inutile quand on a tout perdu.

Elle se tut. Et il revêcut cette soirée où, rentré le premier, il guettait le retour de sa femme, plus anxieux de connaître si elle savait que de guérir ce cœur saignant. D'autres souvenirs suivirent celui-là, comme un troupeau son guide.

— Mais pourquoi, demanda-t-il, aller chez Mme Hétry?

— On parlait mal de nous. On annonçait notre séparation, notre divorce. J'ai répondu à ces calomnies.

— Oui, tu restais la gardienne de notre foyer.

Il ne fit pas allusion, il n'osa pas faire allusion à la nuit qui avait suivi cette scène de la rencontre, mais il revit les yeux d'épouvante, dont le regard, comme une lumière soudaine avait enfin dissipé les ténèbres depuis si longtemps amassés dans sa vie intérieure. Ayant ainsi retrouvé tout le chemin qu'il avait parcouru, il en détermina mieux la courbe:

— Tu as eu raison, Germaine. Ton silence a plus agi que toutes les paroles. C'est lui qui m'a délivré, non pas seulement du mal que je t'ai fait, mais de celui que je portais en moi.

Et, comme un aveu, il murmura presque timidement:

— Je t'aime maintenant comme je ne t'ai jamais aimée.

Soit qu'elle mesurât la vérité de cette déclaration, soit qu'elle achevât d'effacer de sa mémoire la trace des jours douloureux, elle ne répondit pas.

— Et toi, implora-t-il alarmé tout-à-coup de ne plus entendre sa voix, et toi, m'as-tu gardé ton amour?

— Oh! moi...

Comme elle n'achevait pas, il l'interrogea d'une voix suppliante:

— Toi?

— Je ne sais pas si l'on peut aimer plus ou moins quand on aime, ni si l'on peut cesser d'aimer. Je ne sais pas.

A son tour il se tut. Il éprouvait à son tour que les paroles peuvent être impuissantes et que le silence les dépasse. Mais sur sa main qu'elle lui avait abandonnée, Germaine, sous la pure nuit d'étoiles, sentit tomber des gouttes d'eau...

FIN

LE FLEURISTE "MODERNE" *Rien n'est plus approprié que des fleurs.*


AU BAPTEME
EN AMOUR
AU MARIAGE
AU CONCERT
EN SOIREE

PARTOUT ET TOUJOURS

Ed Gernaey

FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL 108-110, RUE STE-CATHERINE EST TELEPHONE EST 1878 . . . 1-1 F.



BOTTINES ET SOULIERS DE LUXE

POUR DAMES ET MESSIEURS

Une Seule Qualité :
LA MEILLEURE

Thomas Dussault

287 STE-CATHERINE EST, près St-Denis.



Le Bottier Moderne

à des Prix Modérés

Chaussures de Grand Luxe

POUR DAMES ET MESSIEURS

— CHEZ —

Aimé de Montigny

672 Ste-Catherine Est
Téléphone Est 2335

1-1-F



La Taupe, si recherchée, cette année nous suggère de très jolies idées pour la confection de vêtements de fourrure, et la vignette ci-haut nous fait voir un modèle original confectionné de Taupe, avec collet de Kolinsky. Cette dernière fourrure jouit aussi de la faveur des élégantes.

(Modèle de Fairweather).



207
RUE STE-CATHERINE EST
TEL. EST
2257
MONTREAL



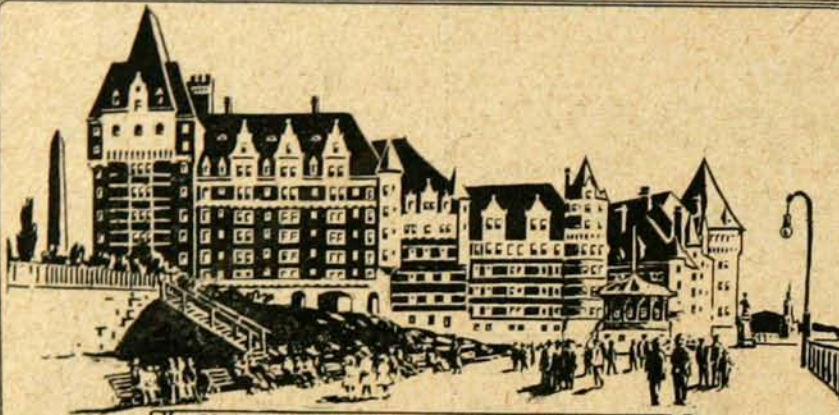
PAPIER D'EGYPTE

ANTISEPTIQUE PARFUMÉ



POUR
L'ASSAINISSEMENT ET
LA PURIFICATION
DE L'AIR

MARQUE DÉPOSÉE



CHATEAU FRONTENAC - QUEBEC.

Descendez au Château Frontenac lorsque vous allez à Québec; c'est l'endroit tout indiqué où chacun trouvera un excellent service, une cuisine exquise et tout le confort qu'il pourra désirer.

Grâce à la situation exceptionnelle de l'hôtel, vous pouvez de la fenêtre de votre chambre, obtenir sur toute la ville et les contrées environnantes, des falaises de Lévis à l'île d'Orléans et jusqu'à la côte de Beauport, un coup d'oeil unique et embrasser un spectacle d'une grandeur incomparable.

LE CHATEAU FRONTENAC

est aussi le centre de la vie sociale de la vieille capitale et sa réputation égale celle des plus belles hôtelleries de ce continent.

Pour renseignements, s'adresser au gérant de l'hôtel ou au bureau de
M. F.-L. HUTCHINSON,

Gérant-général du Service des Hôtels du Pacifique Canadien, Gare Windsor, Montréal.

PENSEES ET MAXIMES

Notre pire ennemi, celui qui s'acharne le plus contre nous c'est notre caractère, s'il est mauvais.

Edmond THIAUDIERE.

Avoir des remords, c'est s'estimer encore.
Comtesse DIANE.

Il n'y a pas de petit ennemi; toute haine apporte un mal.

Une demi-vérité, c'est le mensonge compliqué de vraisemblance.

On n'apprend pas aux hommes à être honnête gens; on peut leur apprendre tout le reste.

RALLYE.

COSTUMES POUR DAMES

Ne manquez pas de voir nos nouveaux Manteaux d'hiver et notre bel assortiment de Robes et Toilettes.

Vous êtes assurées de trouver toujours chez nous un accueil courtois.

UNE VISITE VOUS CONVAINCRA.

Les plus récents modèles.
Nouveautés de grand chic.

COIN MAISON GAGNON WOLFE

591 Est. Rue Ste. Catherine.

1-1 F.

TEL. EST 2551

La Librairie Deom

251, Est Ste-Catherine
MONTREAL

(MAISON FONDÉE EN 1896)

Offre le plus beau choix de livres Français en Canada:

HISTOIRE, GEOGRAPHIE,
VOYAGES, SCIENCES,
ARTS, LITTÉRATURE,
ENSEIGNEMENT, ROMANS,
THEATRE :- :-

Journaux illustrés, Journaux de Mode, Magazines, Périodiques.

On y trouve toujours les plus récentes nouveautés.

1-1 F.

Bulletin d'Abonnement

A LA REVUE MODERNE,
Caser Postale 35, Station N, Montréal.

Veillez trouver sous pli la somme de \$.....
pour.....mois d'abonnement à "LA REVUE MODERNE"

Nom :.....

Rue :..... No.....

Ville :.....



Cicéron plaidant contre Catilina

Cicéron, le grand orateur romain, vers l'an 55 avant Jésus-Christ, écrivait pour ses contemporains:

*“J'estime que dans la famille comme dans
l'Etat, la meilleure source de vertu est*

L'ÉCONOMIE”

Vingt siècles n'ont rien changé à l'actualité de cette affirmation. Il est sage de ne jamais négliger ce mode de perfectionnement que constitue L'ECONOMIE et de vous servir des moyens que nous mettons à votre disposition pour vous en faciliter la pratique. Nous vous invitons cordialement à vous présenter à nos comptoirs.


Nous vous réservons toujours le meilleur accueil.

LA BANQUE D'ÉPARGNE
DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL.

Bureau Principal et 16 Succursales à Montréal.

A.-P. LESPERANCE, *Gérant Général*

Rentiers à 21 ans



CELA vous fait sourire et pourtant c'est un fait habituel et fort ordinaire à la Caisse Nationale d'Economie, car le nombre est grand des parents qui ont eu la prévoyance d'y inscrire leurs enfants dès le berceau.

La Caisse Nationale d'Economie fournit des rentes à ses membres après vingt ans (20) de sociétariat. Si donc, vous inscrivez votre enfant dès sa naissance, il sera rentier avant même sa majorité et comme la rente est viagère, cela peut signifier un revenu annuel qui durera dix, vingt, trente, quarante ans—même un "DEMI-SIECLE".

Vous aimez votre enfant ?

Associez-vous dès maintenant à son avenir.

Imposez-vous le sacrifice de verser \$4.00 par année pour lui et vous verrez le jour ou vous pourrez vous-même le présenter à la Caisse Nationale d'Economie pour toucher sa première rente.

DEMANDEZ NOTRE LIVRET GRATUIT

"COMMENT DEVENIR RENTIER"

La Caisse Nationale d'Economie

286, RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL

Téléphone : MAIN 3914-4577